

# Les Langues Néo-Latines



## Écrire les espaces américains (XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles)

Catherine Heymann et Philippe Rabaté (coords.)

Complément au n° 394 de la revue  
*Les Langues Néo-Latines* (septembre 2020)

**POUR CITER CE DOCUMENT :**

Catherine Heymann et Philippe Rabaté (coords.), *Écrire les espaces américains (XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles)*, D. Lecler et C. Marion-Andrès (éds.), sept. 2020, ISSN 0814-7570. ©Publications numériques de la Société des Langues Néo-Latines, Complément au n° 394.

URL : [https://neolatines.com/sln/wp-content/uploads/complement\\_394\\_SLNL.pdf](https://neolatines.com/sln/wp-content/uploads/complement_394_SLNL.pdf)

Illustration de couverture :

Planisphère de Martin Walseemüller, *Universalis cosmographia*, 1507. ©

SOMMAIRE

<b>CATHERINE HEYMANN et PHILIPPE RABATÉ</b> Avant-propos	6
<b>LUIS GÓMEZ CANSECO</b> Ercilla, Paulo Jovio y la geografía del orbe	10
<b>AMAIA CABRANES</b> Écritures cartographiques : l'Amérique méridionale sous la plume des conquistadors Álvaro Núñez Cabeza de Vaca et Pedro de Valdivia	26
<b>GUILLERMO SERÉS</b> De la quimérica Edad de Oro de Vasco de Quiroga a la de hierro en los <i>Coloquios de la Verdad</i> de Pedro de Quiroga	52
<b>FERMÍN DEL PINO DÍAZ</b> Ventajas de una mirada dislocada. La perspectiva americanista, empleada ante las Indias Orientales	69

Dans le numéro 394 de la revue qu'il est possible d'acquérir en écrivant à [languesneolatines1@gmail.com](mailto:languesneolatines1@gmail.com), vous pourrez également lire les articles suivants :

**CATHERINE HEYMANN et PHILIPPE RABATÉ**  
Avant-propos

**LUIS GÓMEZ CANSECO**  
Ercilla, Giovio et la géographie du Globe

**PATRICK LESBRE**  
Gonzalo Fernández de Oviedo et le volcan Masaya (Nicaragua, 1529) :  
approche scientifique et proto-ethnographique

**FRANCISCO DE ANDRADE**  
Les montagnes resplendissantes des mines en Amérique portugaise :  
dessein de Dieu, malédiction du diable (trad. R. Palma de Souza et L.  
Palmeira)

**AMAIA CABRANES**  
Écritures cartographiques : l'Amérique méridionale sous la plume des  
conquistadors Álvaro Núñez Cabeza de Vaca et Pedro de Valdivia

**GUILLERMO SERÉS**

De l'âge d'or chimérique de Vasco de Quiroga à l'Âge de fer dans les  
*Coloquios de la Verdad* de Pedro de Quiroga

**MICHEL RIAUDEL**

Horizons brésiliens, silences d'Éden

Ce supplément est associé au numéro papier n° 394 *Écrire les espaces américains (XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles)* de la revue *Les Langues Néo-Latines*.

Vous pouvez en faire l'acquisition en écrivant à l'adresse suivante : [languesneolatines1@gmail.com](mailto:languesneolatines1@gmail.com)

Este volumen completa el número impreso n° 394 *Écrire les espaces américains (XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles)* de la revista *Les Langues Néo-Latines*.

Se puede adquirir escribiendo a la siguiente dirección: [languesneolatines1@gmail.com](mailto:languesneolatines1@gmail.com)

## AVANT-PROPOS

Alors que la vision de ce que l'on a longtemps appelé les Grandes Découvertes est aujourd'hui renouvelée par les historiens<sup>1</sup>, ce numéro monographique revient sur la question complexe de l'écriture des espaces américains et, dans une moindre mesure, africains et asiatiques, dans les textes fictionnels et non fictionnels écrits à l'époque moderne ainsi que dans la production iconographique au sein des possessions espagnoles et portugaises. La littérature où figurent des descriptions du Nouveau Monde est immense et variée. Elle se compose, entre autres, de chroniques qui renvoient aux temps de la « découverte » et de la « conquête » des différents espaces américains, mais également de traités pré-ethnographiques (qui sont principalement l'œuvre de Franciscains, de Jésuites ou de Dominicains), de vastes sommes érudites qui visent à légitimer les cultures indiennes et à en défendre l'intégrité (Motolinía et Las Casas), de traités médicaux (Monardes, Farfán) ou d'histoire naturelle (Acosta, Fernández de Oviedo). Il faut aussi y inclure les récits de voyage, littérature souvent et longtemps minorée au motif qu'à la narration des aventures et à la description des nouveaux espaces étaient associés, selon la tradition médiévale, des mythes et des légendes ou des interprétations fantastiques de témoignages de seconde main<sup>2</sup>.

Le présent dossier se propose d'analyser l'expression des différences et la représentation de « l'inconnu », que l'on drape d'un air de déjà-vu (avec de nombreuses références aux cultures de l'Antiquité) dans certains traités, entre autres tentatives de saisie d'une réalité qui déborde et excède les cadres de pensée classiques des Européens qui vécurent, temporairement ou durablement, sur les terres américaines. Témoignant de l'appétit de savoir et de connaissance propre à l'Europe de la Renaissance, cet ensemble d'études s'intéresse à la dimension géographique – description des forces naturelles à l'œuvre (puissances des fleuves et des volcans), richesses des sols –, à la constitution de bestiaires, à l'intérêt pour les espèces végétales, mais aussi à la caractérisation des populations autochtones et des groupes sociaux, essentielle à la compréhension des objectifs politiques et économiques de la Conquête, ainsi qu'à son fondement idéologique, à savoir le devoir de « conquête des âmes », qui entraîne – sur un plan spirituel très présent dans les textes étudiés – les lectures « génésiques » de la nature américaine.

L'ensemble des contributions ici réunies s'efforce de mesurer cette écriture à l'œuvre, cette tentative d'embrasser l'inédit et l'inconnu à partir de catégories mentales et culturelles, et de formes rhétoriques ou esthétiques codifiées. Cette réflexion ne peut évidemment faire l'économie d'une étude conjointe des publics visés par ces différentes œuvres, de leur circulation entre l'« ancien » et le « nouveau » continent.

---

<sup>1</sup> En témoigne, par exemple, l'ouvrage collectif dirigé par Romain BERTRAND, *L'exploration du monde. Une autre histoire des Grandes Découvertes*, Paris, Seuil, 2019.

<sup>2</sup> Jean-Paul DUVIOLS, *Le Miroir du Nouveau Monde. Images primitives de l'Amérique*, Paris, PUPS, 2006.

Dans le premier article « Ercilla, Giovio et la géographie du Globe », Luis Gómez Canseco aborde *La Araucana*, vaste poème épique d'Alonso de Ercilla qui retrace l'échec de la conquête du sud chilien – au-delà du fleuve Bío-Bío – par les Espagnols qui ne purent vaincre les Indiens « araucans ». Figure dans cette œuvre monumentale une description du globe qui retient l'attention du lecteur à plusieurs titres. Outre l'ambiguïté relative de la représentation – laudative ou critique – de l'extension de l'Empire espagnol, ce tour du monde connu à l'époque revêt un caractère hybride : cette impression est en réalité due à une double source qui domine la description, d'abord livresque pour l'évocation de l'Asie et de l'Afrique (Ercilla se fonde en effet, de manière sélective, sur les *Historiarum sui temporis ab anno 1494 ad annum 1547 libri XLV* de Paolo Giovio à partir de la version castillane de 1562), puis issue de la propre expérience de l'auteur pour la description des terres américaines. L'on identifie bien dans ce poème ambitieux le souhait de rivaliser avec Camões qui constitue la grande référence poétique sur le plan cosmographique.

Dans sa contribution sur « Gonzalo Fernández de Oviedo et le volcan Masaya (Nicaragua, 1529) : approche scientifique et proto-ethnographique », Patrick Lesbre étudie avec minutie la description du Masaya par l'un des plus grands chroniqueurs du monde américain du premier XVI<sup>e</sup> siècle. L'évocation, extrêmement précise, ébauche à la fois la singularité naturelle du volcan et son environnement, dans une série de remarques proto-scientifiques d'une grande richesse – profondeur du cratère, nature et importance des jets de lave, reconstitution d'une histoire du volcan à partir de témoignages amérindiens. Et, alors que l'on s'attendrait à ce que Fernández de Oviedo compare le Masaya et le Vésuve puisqu'il a pu réaliser l'ascension des deux volcans, il n'en est rien et l'auteur s'attache à présenter des dessins et à donner à lire à son lecteur toute une série d'éléments proto-ethnographiques (dont la légende amérindienne sur le caractère sacré de la montagne). Son œuvre témoigne avant tout d'un souci de mesure dans la description, loin des exagérations de ses contemporains comme si l'auteur souhaitait marquer ainsi la supériorité de son discours et construisait sa propre autorité.

Dans son étude, « Les “montagnes resplendissantes” des mines en Amérique portugaise : dessein de Dieu, malédiction du diable », Francisco Eduardo de Andrade confronte l'expérience des merveilles, mobilisées dans les descriptions visionnaires des découvertes de trésors minéraux, et les discours politiques et religieux d'encadrement du territoire de l'État du Brésil. Les récits des explorations ou les écrits des “praticiens” de l'espace des mines d'argent, d'or et de pierres précieuses (frontières ou *sertões*), entre les XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, ainsi que la tessiture de l'altérité, ont été intégrés aux objectifs de colonisation et aux différentes stratégies de territorialité, dont l'unification dépendrait de la performance des pouvoirs de l'empire. L'imaginaire des trésors de l'Amérique portugaise est ainsi envisagé dans une double perspective : un fondement de la légitimité du pouvoir territorial autant qu'un biais des expériences ambiguës des “feuilles de route” (artefacts de la pédagogie des pratiques *sertanistas*) et des descriptions littéraires dimensionnées par la conjonction historique et géographique des parties du Brésil.

Dans « Écritures cartographiques : l'Amérique méridionale sous la plume des conquistadors Álvaro Núñez Cabeza de Vaca et Pedro de Valdivia (1540-1555) », Amaia Cabranes s'intéresse aux écrits de deux figures majeures de la conquête du Chili et du Río de la Plata, espaces américains qui sont alors en grande partie inconnus des Européens. Les *Comentarios* de Núñez Cabeza de Vaca et le corpus des 31 lettres adressées par Valdivia au monarque castillan constituent des sources précieuses. Si les missives au gouverneur dessinent une cartographie pratique et homogène des territoires indiens qui tend à réifier les

populations, et à les enfermer dans des limites administratives qui sont en réalité fort abstraites sur le terrain, les *Comentarios* participent, selon le mot de l’auteure, d’une « vision de l’intérieur » dans laquelle les « nations » indiennes jouent un rôle prépondérant et sont constamment présentes dans les négociations, ce qui n’exclut pas une certaine forme d’imprécision et des inexactitudes dans la représentation spatiale. Au-delà de leurs différences, les deux conquistadors espagnols partagent le même objectif de comprendre le territoire pour mieux le dominer et le posséder.

Pour sa part, Guillermo Serés aborde dans son texte, « De l’Âge d’or chimérique de Vasco de Quiroga à l’Âge de fer dans les *Coloquios de la verdad* de Pedro de Quiroga », le plan spirituel de l’intégration du « nouveau » monde dans une lecture adamique de l’histoire. On y croise des légitimations qui visent à prouver que les Indiens descendent bien des tribus d’Israël exilées, qui auraient fui la captivité de Salmanazar. Dans son *Información en derecho* (1534), Vasco de Quiroga, tout comme Pierre Martyr d’Anghiera, insiste sur leur bonté, leur douceur – autant de vertus qui les prédisposent au christianisme – si bien que cet éloge de l’Âge d’or débouche sur l’idée communément répandue d’*imperium* de Salomon à Philippe II, notamment chez le théologien Benito Arias Montano. L’auteur consacre la seconde partie de son travail à la symbolique de l’arbre : de l’arbre du Paradis au cocaïer en passant par l’*arbor crucis* à travers l’étude du *Diálogo de la Verdad* de Pedro de Quiroga : l’analogie n’est toutefois pas réelle ni continue, tant le cocaïer ne peut être l’arbre du Paradis puisqu’en réalité, il conduit les Indiens en enfer.

Enfin, Michel Riaudel, dans son article « Horizons brésiliens, silence d’Éden », revient sur une exposition qui a eu lieu à Bruxelles en 1991 : *Les Portugais au Brésil*. Il note que les images de la « nature » brésilienne appartenant *stricto sensu* à la phase coloniale sont en nombre réduit, généralement produites par des artistes hollandais et donc conçues pour un public étranger à leurs thèmes. Il pointe, à partir de l’échantillon analysé, dont il souligne le caractère partiel, l’hypothèse d’un déficit d’iconographie du Portugal qui aurait eu pour sujet la colonie américaine (à l’exception notable de Frei Cristóvão de Lisboa). Il rappelle que l’historien Sérgio Buarque de Holanda estimait déjà que les Portugais avaient peu contribué à la circulation des grands mythes ibériques de la conquête et qu’en navigateurs pragmatiques, ils étaient plus préoccupés de données précises, même si cartes et portulans n’excluent pas des perspectives multiples qui font se croiser l’histoire et la géographie, les représentations humaines, végétales et animales. Ces « inventaires » évoluent, à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle, vers l’élaboration d’un « paysage », encore abstrait mais envisagé comme un tout, d’où émerge peu à peu une conscience de soi.

Dans ce complément numérique, les lecteurs trouveront une version augmentée en espagnol des articles de Luis Gómez Canseco et Guillermo Serés et une version longue de l’article (en français) d’Amaia Cabranes ainsi qu’une contribution de Fermín del Pino Díaz intitulée « Ventajas de una mirada dislocada. La perspectiva americanista, empleada ante las Indias orientales ». S’appuyant sur le concept de « révolution océanique », ce spécialiste des chroniques américaines montre que c’est l’inclusion de l’actuel axe asiatico-océanique qui a produit l’effet globalisateur qui s’est transmis au monde européen au commencement de l’époque moderne, donnant une dimension véritablement planétaire à la cosmovision européenne. Analysant ensemble les apports des circulations ibériques, l’auteur met en relief les différences et la complémentarité de la vision océanique appréhendée depuis l’Amérique (côté espagnol) et depuis l’Afrique (côté portugais). Il montre que la circumnavigation – qu’elle s’effectue par l’Orient ou par l’Occident – a permis d’établir pour la première fois la

sphéricité empirique de la terre en même temps qu'un autre phénomène lui aussi global – les variations horaire selon les méridiens. Dans cette perspective, l'auteur souligne l'importance de la dimension « orientaliste » souvent méconnue de l'œuvre du jésuite José de Acosta (1540-1600) : afin de parvenir à avoir une vision globale du monde américain qu'il veut saisir dans toute sa variété, Acosta compare le Nouveau Monde avec les Indes orientales. De l'étude contrastée des calendriers, des cartes ou de la découverte de la relativité des horaires et des longitudes ressort leur caractère mutuellement référentiel, preuve s'il en est, de l'intérêt d'une lecture plurielle du passé pour tenter de bâtir si ce n'est une « histoire à parts égales » (la formule est de Romain Bertrand), du moins une histoire qui transcende la version purement américaine de la « nouveauté » et de la modernité pour l'Europe.

Catherine Heymann et Philippe Rabaté

## ERCILLA, PAULO JOVIO Y LA GEOGRAFÍA DEL ORBE

LUIS GÓMEZ CANSECO  
Universidad de Huelva

Alonso de Ercilla fue sin duda consciente del papel que la geografía jugaba para el género épico a la luz de ejemplos antiguos, como el de Homero, Virgilio o Lucano, y, más acá, el de Ariosto y su *Orlando furioso*. No se trataba solo de ofrecer un paisaje para la acción heroica, sino de trabajar con una materia que en buena medida articulaba el texto<sup>1</sup>. Y así lo había señalado Horacio en su epístola II, 1:

*res componere gestas  
terrarumque situs et flumina dicere et arces  
montibus impositas et barbara regna tuisque  
auspiciis totum confecta duella per orbem*<sup>2</sup>.

El espacio, ya fuera imaginario o real, constituía un elemento determinante para la definición del género épico y su plasmación en verso. Y no es casual que la renovación de la épica en el Renacimiento coincidiera con un momento de expansión en las navegaciones, los descubrimientos y hasta las guerras, que puso sobre la mesa un mundo nuevo y cambiante. Las geografías imaginarias de los libros de caballerías se veían ahora complementadas por otras geografías ignotas, pero reales, por más que para la mayoría de los lectores no fueran sino un espacio mental. Y aún más, pues la tierra, tras la navegación de Magallanes y Elcano había pasado a ser redonda a ciencia cierta. Ese es el marco ideológico que explica el interés que Ercilla mostró en la geografía y que plasmó en su poema de muy diversos modos. Hizo en primer lugar una detallada descripción del territorio de Chile, que permite al lector disponer

---

<sup>1</sup> Sobre la importancia de la geografía en la tradición épica y, en especial, para el poema de Ercilla, véase Frank PIERCE, “Historia y geografía en *La Araucana*”, *Estudios dedicados a James Leslie Brooks*, Barcelona, Puvill, 1984, p. 161-173; Ángel ÁLVAREZ, “*Theatrum orbis* en *La Araucana*”, *Versants*, 38 (2000), p. 79-90; Barbara FUCHS, “Traveling Epic: Translating Ercilla’s *La Araucana* in the Old World”, *Journal of Medieval and Early Modern Studies*, 36.2, 2006, p. 379-380; o Aude PLAGNARD, *Une épopée ibérique. Autour des œuvres d’Alonso de Ercilla et de Jerónimo Corte-Real (1569-1589)*, Madrid, Casa de Velázquez, 2019. Este trabajo se enmarca en el proyecto de investigación *Vida y escritura II* y en el CIPHON.

<sup>2</sup> HORACE, *Epístolas* II, 1, 251-254: “Componer gesta, / cantar las regiones del orbe, los ríos, las ciudadelas / encaramadas sobre montes, los reinos bárbaros, las guerras / llevadas a cabo bajos tus auspicios por todo el mundo” (*Epístolas. Arte poética*, Fernando Navarro Antolín (ed.), Madrid, CSIC, 2002, p. 157-158).

de una imagen mental del espacio en el que tendrían lugar las gestas y que precisamente vincula a ese primer viaje alrededor del orbe:

Es Chile norte sur de gran longura,  
costa del nuevo mar, del Sur llamado;  
tendrá del leste a oeste de angostura  
cien millas, por lo más ancho tomado;  
bajo del polo Antártico en altura  
de veinte y siete grados, prolongado  
hasta do el mar Océano y chileno  
mezclan sus aguas por angosto seno.

Y estos dos anchos mares, que pretenden,  
pasando de sus términos, juntarse,  
baten las rocas y sus olas tienden,  
mas esles impedido el allegarse;  
por esta parte al fin la tierra hienden  
y pueden por aquí comunicarse.  
Magallanes, señor, fue el primer hombre  
que, abriendo este camino, le dio nombre.

Por falta de pilotos o encubierta  
causa, quizá importante y no sabida,  
esta secreta senda descubierta  
quedó para nosotros escondida;  
ora sea yerro de la altura cierta,  
ora que alguna isleta, removida  
del tempestuoso mar y viento airado  
encallando en la boca, la ha cerrado.

Digo que norte sur corre la tierra,  
y baña la del oeste la marina;  
a la banda de leste va una sierra  
que el mismo rumbo mil leguas camina. (I, 49-76)<sup>3</sup>

Hay un segundo episodio en el que la geografía pasa a primer plano, con una extensa descripción del orbe terrestre en el canto XXVII de la segunda parte, impresa en 1578. La ocasión la ofrece una segunda visita que el poeta, como personaje de su propia narración, hace a la cueva del mago Fitón. Si tres cantos antes, durante la primera de esas visitas, había podido contemplar en profecía la batalla de Lepanto, ahora el sabio araucano le ofrece, por medio de una poma cristalina, la posibilidad de avistar la esfera del mundo:

Verás del universo la gran traza;  
lo que hay del norte al sur, del leste al oeste,

---

<sup>3</sup> Los textos del poema, que se citan por canto y número de versos, corresponden a *La Araucana*, Luis GÓMEZ CANSECO (ed.), Madrid, Real Academia Española, 2020.

y cuanto ciñe el mar y el aire abraza,  
ríos, montes, lagunas, mares, tierras  
famosas por natura y por las guerras. (XXVII, 36-40)

La misma perspectiva se había apuntado inmediatamente antes de la visión onírica de la batalla de San Quintín, cuando Belona sube al poeta a un altísimo collado, desde donde puede atisbar “la grande redondez del ancho suelo / con los términos bárbaros ignotos / hasta los más ocultos y remotos” (XVII, 405-408). En ambos episodios se hace patente la influencia de Juan de Mena y su *Laberinto de Fortuna*, cuando la Providencia conduce al poeta a la elevada casa de la Fortuna y le muestra “el orbe universo / con toda la otra mundana machina”, dando lugar a una descripción de Asia, Europa, África y las islas del Mediterráneo<sup>4</sup>. Además y ya su momento, Manuel de Faria e Sousa insistió en la deuda que la poma de Fitón tenía con el globo de Tetis en el canto X de *Os Lusíadas* de Luis de Camões, que da primero lugar a una visión de las esferas celestes para luego dejar entrever el mundo dominado por los portugueses: “Ercilla, imitando esta invención finge que también delante de aquel mago Fitón estaba otro globo así. Y allí le enseñó la tierra toda, como acá Tetis al Gama”<sup>5</sup>.

De Manuel José Quintana a Andrés Bello, los comentarios tradicionales del poema han subrayado el carácter postizo del episodio, justificando su presencia en la segunda parte por la necesidad de ampliar la obra con nuevos materiales. No obstante, estudios más recientes han justificado su inserción como parte de un discurso político, aun cuando alegando en cada caso razones llamativamente contradictorias. Y es que parte de la crítica ha interpretado esta visión como exaltación de la corona española y su extensión a lo largo del mundo, mientras que otra

---

<sup>4</sup> Juan de MENA, *Laberinto de Fortuna*, John G. Cummins (ed.), Madrid, Cátedra, 2008, p. 69-80, coplas XXXI-LIII.

<sup>5</sup> Manuel de FARIA e SOUSA, *Lusíadas de Luis de Camoens*, Madrid, Juan Sánchez, 1639, IV, col. 447-448. Sobre el episodio, véase Aden W. HAYES, “Fitón’s Aleph, Ercilla’s World”, *Revista de Estudios Hispánicos*, 15.3 (1981), p. 349-363; James Robert NICOLOPULOS, *The Poetics of Empire in the Indies. Prophecy and Imitation in La Araucana and Os Lusíadas*, Pennsylvania, The Pennsylvania State UP, 2000, p. 175-269; Lara VILÀ, *Épica e imperio. Imitación virgiliana y propaganda política en la épica española del siglo XVI*, tesis de doctorado, Universitat Autònoma de Barcelona, 2001, p. 633-634; Ricardo PADRÓN, *The Spacious Word: Cartography, Literature, and Empire in Early Modern Spain*, Chicago, The University of Chicago Press, 2004, p. 185-189 y p. 210-215; Aude PLAGNARD, “Geografías épicas nas obras de Jerónimo Corte-Real Alonso de Ercilla e Luis de Camões”, *Veredas*, 23, 2015, p. 9-25; y A. PLAGNARD, *op. cit.*, p. 127-129. Véase además M<sup>a</sup> Rosa Lida de MALKIEL, *Juan de Mena, poeta del Prerrenacimiento español*, México, El Colegio de México, 1984, p. 492, que señala la influencia de Mena sobre el poeta portugués y el castellano.

parte ha apreciado un cuestionamiento tácito o a veces expreso de ese mismo imperio y sus desafueros<sup>6</sup>.

A esos márgenes de ambigüedad en lo que corresponde al encaje del episodio en la obra y a su significado, se añade el hecho de que el itinerario seguido en esta vuelta virtual al mundo resulta, cuando menos, extraño. Téngase en cuenta que comienza en el Bósforo y se dirige inicialmente hacia el este por Asia Menor, para descender luego hacia Palestina, el mar Rojo y Arabia. A partir de ahí apunta a Persia, la India, China y las islas del Maluco, las Molucas. Se vuelve entonces, casi por sorpresa, hacia el oeste y, a través de Tartaria, avanza hacia el mar Caspio, Armenia y la antigua Asiria, para saltar desde allí hasta el sur de África. Siguiendo el Nilo, se remonta hasta Egipto y, en ruta hacia occidente, hasta Libia, Cartago y Sicilia. La entrada en Europa se hace por Italia, para seguir por Francia, Países Bajos, Gran Bretaña e Irlanda, donde gira de nuevo hacia el este por el norte de Europa y Rusia. En un nuevo movimiento hacia el oeste, se encamina hacia Europa central, baja a los Balcanes, luego a Grecia y a sus islas, y apunta de nuevo hacia Judea, desde donde salta a España. Cruza la Península Ibérica de norte a sur para salir por Sevilla y Cádiz hacia las islas Canarias, llegar al Caribe y dirigirse a Nueva España. Por allí se inicia un descenso hacia el sur, que sigue la costa del Pacífico por Panamá, Ecuador, Perú y Chile, hasta el Estrecho de Magallanes, desde donde se dirige de nuevo hacia las islas Molucas. Quiere decir esto que no hay la más mínima lógica en los desplazamientos, especialmente en lo que corresponde a la parte inicial, consagrada a Asia, África y la Europa del norte y el este. Bien es verdad que el recorrido por Italia, Centroeuropa, España, la travesía del Atlántico, la llegada a América y el descenso por este continente de norte a sur se hace de acuerdo con los itinerarios comunes para los españoles de la época y que el propio Ercilla siguió en sus propios viajes.

El mago Fitón, que hace las veces de guía en este recorrido, consagra diez octavas a Asia, ocho a África, seis a Europa, otras ocho a España, tres a las islas Canarias, Terceras y caribeñas y once al periplo americano, con un procedimiento meramente enumerativo. Como quien muestra un mapa a otro espectador, el hechicero se limita a señalar los lugares con el

---

<sup>6</sup> Para la primera postura, véase Marcos MORÍNIGO, “Introducción”, en Alonso de Ercilla, *La Araucana*, Madrid, Castalia, 1979, I, p. 51-52 ; Gareth A. DAVIES, ““El incontrastable y duro hado”: *La Araucana* en el espejo de Lucano”, en *Estudios sobre literatura y arte dedicados al profesor Emilio Orozco Díaz*, Antonio Gallego Morell et al. (eds.) Universidad de Granada, Granada, 1979, p. 409; o J. R. NICOLÓPULOS, *op. cit.*, p. 205; para la contraria, B. FUCHS, *op. cit.*, p. 40 o R. PADRÓN, *op. cit.*, p. 199-212, que explica el canto “*as an indictment of Philip’s world*”.

dedo, llamando la atención sobre su nombre con el uso de imperativos como “Mira” o “Ve” y añadiendo tan solo algún mínimo comentario para destacar algún rasgo o curiosidad en ellos<sup>7</sup>.

Ha habido no pocos estudiosos que han remitido la factura de este episodio a los nuevos conocimientos cosmográficos o a la condición viajera del poeta, que para 1578 había recorrido buena parte del mundo entonces conocido<sup>8</sup>. Pero lo cierto es que una gran parte de la crítica ha insistido en su naturaleza libresca, especialmente en lo que corresponde a las descripciones de Asia y África. Hay quien ha detectado en el texto elementos de origen cartográfico, como Ángel Álvarez, que asegura que “ciertas referencias geográficas solo pueden proceder de la observación de un mapa”<sup>9</sup>. Ricardo Padrón relaciona el episodio con el *Theatrum orbis terrarum* de Abraham Ortelius, impreso por primera vez en 1570, y señala a mapas concretos, como los de Battista Agnese o Juan López de Velasco, y a geógrafos como Martín Fernández de Enciso y su *Suma de Geografía* de 1519<sup>10</sup>. Por su parte, James Nicolopoulos ha propuesto la posible influencia de textos antiguos, como la *Geografía* de Ptolomeo, o de fuentes medievales, como san Isidoro de Sevilla<sup>11</sup>. En efecto –y sobre todo en lo que corresponde a Asia y a África, la imagen del mundo que ofrece Ercilla corresponde a los modelos clásicos y más concretamente a la geografía y las regiones del mundo romano. A tal punto llega ese apego a los modelos de la Antigüedad que ni siquiera se menciona la existencia del imperio turco, por más que hubiera dedicado el canto XXIV de la misma segunda parte a referir la batalla de Lepanto entre la Santa Liga y los otomanos. Con notable perspicacia, Aude Plagnard ha señalado la existencia de dos cronologías complementarias y contrapuestas en este episodio. La primera de ellas correspondería a los territorios asiáticos, africanos y, en parte, europeos, remitiendo a una imagen del mundo propia del mundo antiguo; la segunda tendría su eje en España, en la España contemporánea y en los territorios americanos del imperio:

---

<sup>7</sup> Muy probablemente, Ercilla también tomó de Camões el uso de esos imperativos al comienzo de las octavas para mostrar las visiones geográficas.

<sup>8</sup> Cedomil GOIC, por ejemplo, señala que la visión del orbe se hace “con el conocimiento de los nuevos viajes a América, Asia y Oceanía que han modificado el cuadro del conocimiento del hombre y del mundo en el siglo XVI” (*Letras del Reino de Chile*, Madrid, Iberoamericana, 2006, p. 121-122). Por su parte, Cristóbal Mosquera de Figueroa encareció por extenso los viajes de don Alonso en el “Elogio” que se incluyó en los preliminares de la *Tercera parte de La Araucana* de 1589, incidiendo en su dimensión geográfica y comparándola con los viajes de la Antigüedad clásica.

<sup>9</sup> A. ÁLVAREZ, *op. cit.*, p. 89.

<sup>10</sup> R. PADRÓN, *op. cit.*, p. 187 y 207.

<sup>11</sup> J. R. NICOLOPULOS, *op. cit.*, p. 304-305 y 222-239.

*À l'Asie antique et biblique, à l'Afrique antique et sauvage, et à l'Europe romaine, succède en effet un ensemble géographique du présent et de l'avenir constitué par la péninsule Ibérique, son prolongement américain et un autre continent à découvrir. L'Escorial tient le centre de cette description, comme le pivot qui articule le vaste mouvement de l'Ancien vers le Nouveau*<sup>12</sup>.

No solo eso, ese presente imperial se proyectaría hacia el futuro en las tierras aún por descubrir a las que el mago alude al final de su descripción. El texto de Ercilla no deja margen a la duda:

Ves las manchas de tierras tan cubiertas  
que pueden ser apenas divisadas;  
son las que nunca han sido descubiertas  
ni de extranjeros pies jamás pisadas,  
las cuales estarán siempre encubiertas  
y de aquellos celajes ocupadas  
hasta que Dios permita que parezcan,  
porque más sus secretos se engrandezcan. (XXVII, 409-416)

Hay una razón que explica ese contraste paradójico y que hasta hoy ha pasado inadvertida. Se trata de la fuente de la que el poeta se sirvió para construir su descripción geográfica de Asia, África y de la parte nórdica de Europa, y que poco o nada tenía que ver con mapas, cartografías o tratados geográficos.

### **La geografía de Jovio**

Sorprendentemente, Ercilla no acudió a ningún prontuario geográfico ni a un atlas, sino que, a la hora de encajar una descripción de Asia, África y de la Europa más lejana a la Península Ibérica, se sirvió de un tratado de historia contemporánea. La obra en cuestión es la primera parte los *Historiarum sui temporis ab anuo 1494 ad annum 1547 libri XLV* de Paolo Giovio, impresa en 1550. Además, puede afirmarse con certeza que el poeta no hizo uso de su original latino, sino que trabajó con la traducción castellana que preparó el letrado y humanista jienense Gaspar de Baeza. Entre otras obras de Jovio, Baeza vertió esta con el título de *Historia general de todas las cosas sucedidas en el mundo en estos cincuenta años de nuestro tiempo, en la cual se escriben particularmente todas las victorias y sucesos que el invictísimo emperador don Carlos hubo dende que comenzó a reinar en España hasta que*

---

<sup>12</sup> A. PLAGNARD, *op. cit.*, p. 322. A esta ausencia de noticias contemporáneas en la descripción de Asia también se refieren J. R. NICOLOPULOS, *op. cit.*, p. 257 y A. ÁLVAREZ, *op. cit.*, p. 80-81, que marca un paralelo con el itinerario seguido por Alejandro Magno.

*prendió al duque de Sajonia. Escrita en lengua latina por el doctísimo Paulo Jovio, obispo de Nochera, traducida de latín en castellano por el licenciado Gaspar de Baeza. Dirigida al muy ilustre señor Francisco de Eraso, del Consejo del Estado y secretario de su majestad.* El libro salió a la luz en 1562, estampado en Salamanca por Andrea de Portonariis. Y no hay que olvidar que Ercilla había encargado la publicación de una segunda edición de la primera parte de *La Araucana* a los libreros Vicente y Simón de Portonariis, y que ese libro se tiró en 1574 en las prensas salmantinas de Domingo de Portonariis. Esa acaso pudo ser la vía de conocimiento y acceso a la traducción de Baeza, de la cual se surtió en buena medida para configurar su imagen del mundo.

En la tabla que sigue pueden verse los textos de Ercilla y Jovio confrontados, para cotejar en detalle la literalidad con que *La Araucana* se atiene a la *Historia general*.

LES LANGUES NÉO-LATINES – II<sup>4</sup>e année – Complément n° 394

ALONSO DE ERCILLA, *LA ARAUCANA*,  
CANTO XXVII

PAOLO JOVIO, *HISTORIA GENERAL DE TODAS LAS COSAS  
SUCEDIDAS EN EL MUNDO EN ESTOS CINCUENTA AÑOS  
DE NUESTRO TIEMPO*, SALAMANCA, ANDREA DE  
PORTONARIIS, 1562.

vv. 41-44	Mira al principio de Asia a Calcedonia, junto al Bósforo enfrente de la Tracia, a Lidia, Caria, Licia y Licaonia, a Panfilia, Bitinia y a Galacia;	Vino por Galacia y por Bitinia a Escutari. Llamábase antiguamente este lugar Calcedón y está puesto hacia el estrecho del golfo de Tracia, frontero de Constantinopla.	f. 186v
47-48	y la corriente de Éufrates famoso, que entra en el mar de Persia caudaloso.	el río Éufrates recibe en sí al río Tigris, y entrando en el golfo de Persia.	206r
59-64	y el mar Bermejo en punta a la otra mano, que abrió Moisés sus aguas con la vara; mira el golfo de Ormuz y mar persiano, y, aunque a partes la tierra no está clara, verás hacia la banda descubierta las dos Arabias, félix y desierta.	Los mercaderes partiendo de Balcera y navegando tres días por el golfo de Persia, llegan con blando viento a Ormuz (que hasta agora a retiene su nombre). Este lugar está a la entrada del golfo de Persia [...]. Y desotra parte los moradores del mar Bermejo traen cosas ricas de Arabia la felice.	206r-v
65-68	Mira a Persia y Carmania, que confina con Susiana al lado del poniente, donde el forjado acero se fulmina de pasta y temple fino y excelente	Y no está lejos de ella la cabeza de la provincia de Carmania, llamada Chirmanin, famosa por el incomparable y finísimo tiemple del acero que en ella hay para cimitarras y puntas de lanzas.	206r
75-76	ves el Catay y su ciudad de Canta, que sobre el Indo mar está fundada	Extiéndese hasta el Catay, provincia de China, y hasta Canta, ciudad sin comparación mayor y más rica que todas las del mundo [...]. Cuentan primeramente, que la ciudad de Canta está a modo de la ciudad de Venecia rodeada de agua y edificada en la mar.	207v
83-85	y otros reinos pequeños comarcanos tributarios de Persia y aliados, los iberos que llaman gorgianos.	...los georgianos, a quien hoy llamamos iberos. Los señores de estas provincias, que habemos dicho como son de poca potencia, pagan todos de conformidad un ligero tributo a los reyes de Persia, a modo de amigos y confederados.	208r-v
86-88	y los pobres circasos derramados, que su lunada tierra en parte angosta toma del mar Mayor toda la costa	Delante de Colcos viven los circasos; ocupa su tierra toda la cota del mar Mayor, que es a manera de una luna, y estiéndese hasta Malaca. Son los circasos hombres pobres de todas las cosas, y parece que por cierto hado les compete ser reyes de Egipto, porque los hijos de los circasos, siendo comprados en su tierra por dineros, son llevados al Cairo, donde muchas veces vienen a ser reyes de los egipcios, que están olvidados de su antigua libertad que tienen perdida.	208v
89-93	Ves el revuelto Cirro caudaloso, que la Iberia y Albania así rodea, y el alto monte Cáucaso fragoso, que su cumbre gran tierra señorea. Mira el reino de Colcos, tan famoso	No se puede en ninguna manera pasar por la provincia de los albanos, la cual está cercana a Media y puesta sobre el mar de Bacu (y hoy se llama Servan), porque lo impiden las peñas del monte Cáucaso. Confinan con la provincia de los	208r

		albanos unos montes muy altos y muy llenos de nieve y unos fragosos y desesperados valles [...]. Estos montes van a dar a los montes de los georgianos, a quien hoy llamamos iberos, y a la tierra de los mengrelos, los cuales moran los reinos de Colcos.	
97-104	Mira la grande Armenia memorable por su ciudad de Tauris señalada, y al sur la religiosa y venerable Soltania, sin respeto arruinada por la tártara furia irreparable del grande Taborlán, que de pasada cuanto encontró lo puso por el suelo, cual ira o rayo súbito del cielo.	Entre las provincias del señorío del Sofi, la más principal es Armenia la mayor, famosa por la real ciudad de Tauris [...]. De Tauris, los que caminan hacia el mediodía, encuentran con la ciudad de Sultania, en la cual se ven reliquias admirables de aquella gran ciudad que agora está destruida. Están todavía en ella enteros los templos de los moros labrados de excelentísima labor, porque el Taborlán, señor de los tártaros, que en tiempo de nuestros agüelos arruinaba cruelmente todo lo que encontraba, dejó enteros aquellos templos, movido de reverencia y religión.	205v
105-107	Mira a Tigris y Eufrates, que poniendo punto a Mesopotamia, en compañía hasta el golfo de Persia van corriendo	el río Éufrates recibe en sí al río Tigris y, entrando en el golfo de Persia, se navega [...]. Mesopotamia cae hacia el poniente y es hoy parte de Asiria, y acábase en los ríos Éufrates y Tigris.	206r-v
109-112	Ves la Partia y la Media, que, torciendo su corva costa, abraza al mediodía el Caspio mar, por otro nombre Hircano, que en forma oval se estiende al subsolano	Los reinos de Media y Partia, que caen hacia el levante, tienen la costa como encorvada y abrazan el mar de Bacu [...]. Todo el circuito de este mar, que se estiende a forma de un huevo, va haciendo vueltas desde el ábrego hacia el septentrión.	206v
113-118	Mira la Asiria y su ciudad famosa, donde la confusión de lenguas vino, que sus muros, labor maravillosa, hizo Semiramís, madre de Nino, donde la acelerada y presurosa muerte a Alexandre le salió al camino	La tercera provincia del señorío del Sofi es Asiria, cuya ciudad principal es Bagadat, llamada antiguamente Babilonia, ciudad famosísima por Semiramis, que la edificó y cercó de un ancho muro, y por sus huertos pensiles, y por la mal lograda muerte de Alejandro Magno.	206r
121-128	Mira en África, el sur, los estendidos reinos del preste Juan, donde parece que, entre los más insignes y escogidos, Sceva en sus edificios resplandece. Tres frutos da en el año repartidos y tres veces se agosta y reverdece; tiene en veinte y dos grados su postura al antártico polo por la altura.	Dende el Cabo de Buena Esperanza y dende las dos riberas del mar que lo cercan, se abren la tierra adelante los imperios del gran preste Juan, que son más de cuarenta reinos de provincias grandes y casi inmensas [...]. Entre todos estos reinos es tenido por mucho más noble el reino de Sceva en fertilidad de tierra, templanza de cielo y en ingenios de hombres; y así el preste Juan vive en él como en el más principal de todo su señorío, porque tiene en él muchas moradas reales y hay en él templos muy excelentes [...]. Está el reino de Sceva debajo del polo antártico a veinte y dos grados [...]. Aran y siembran tres veces en el año.	280r-v
129-136	Ves a Gogia y sus montes levantados, que a todos sobrepujan en grandeza, canos siempre de nieve los collados y abajo peñascales y aspereza,	En el reino Gogiano hay una junta de montes altísimos, más encumbrados que el monte Cáucaso y que el monte Atlante y que estos nuestros Alpes de Europa, cuyos collados están perpetuamente	283r

que forman un gran muelle, rodeados de breñales espesos y maleza, morada de osos, puercos y leones, tigres, panteras, grifos y dragones.

cubiertos de nieves y hielo; y son tan altos que parece que llegan a las nubes y que sustentan los cielos. Las partes de en medio y las partes más bajas de este terrible muelle de peñas están cubiertas de espesísimos bosques llenos de árboles altísimos. A estos lugares nunca llegó hombre, y son cuevas y moradas de fieras y de bestias de toda suerte, porque hierven de leones coronados, panteras, tigres, osos y puercos jabalíes [...]. Afirman también los moradores del reino Gogiano, que en aquellos valles se crían dragones con alas, los cuales andan por el suelo con unos pies como de ansar. Item dicen que allí se halla el camelo pardal, a quien los nuestros llaman grifo.

- |         |  |   |               |
|---------|--|---|---------------|
| 137-144 | De estos peñascos ásperos pendientes, llamados hoy el monte de la Luna, nacen del Nilo las famosas fuentes y de ellas ríos sin nombre y fama alguna, que, aunque tuercen y apartan sus corrientes, se vienen a juntar a una laguna tan grande que sus senos y laderas baten de tres provincias las riberas | De este fragosísimo y inmenso muelle de peñas, a quien los cosmógrafos llaman los montes de la Luna, nacen con una gruesa y grande corriente las fuentes del Nilo [...]. De estas fuentes salen innumerables ríos pequeños, los cuales a veces apartados, a veces juntándose, vienen a entrar en una laguna de agua dulce muy mayor que todas las de la redondez de la tierra, la cual se llama Safe. Estiéndese tanto esta laguna que confina con tres reinos.   | 283v          |
| 145-152 | a Gogia y Beguemedros al oriente y a Dambaya al poniente, del cual lado hay islas donde habita varia gente y todo el ancho círculo es poblado. De aquí el famoso Nilo mansamente nace y después más grande y reforzado parte a Gogia de Amara, y va tendido sin ser de las riberas restringido             | Estiéndese tanto esta laguna que confina con tres reinos; conviene a saber, con el reino Gogiano, y con el reino Beghemedro hacia el levante, y con el reino de Dambaya hacia el poniente. En esta laguna hay más de veinte islas muy pobladas de gente [...]. De esta laguna tan grande, sale el Nilo primero manso y después veloz y precipitoso, y haciendo muchas vueltas y rodeos, costea las tierras de negros y con soberbia corriente parte el reino gogiano y después el amarano, sin jamás estar restringido con riberas.                         | 283v          |
| 153-160 | hasta un angosto paso peñascoso que le va los costados estrechando, de donde con estrépito furioso se va en las cataratas embocando; después más ancho, grave y espacioso llega a Meroe, gran isla, costeano, que contiene tres reinos eminentes en leyes y costumbres diferentes                          | hasta que, apretado de las estrechas angosturas de unas peñas, se emboca muy terrible y recio por las cataratas llamadas antiguamente Catadupas. De allí, teniendo corriente más ancha, corre más manso y más estendido, y [...]llega a la isla de Méroe. Esta isla es mayor que Bretaña y en ella reinan tres reyes, cada uno con sus términos diferentes.   | 283v-<br>284r |
| 161-164 | Mira al Cairo, que incluye tres ciudades y el palacio real de Dultibea, las torres, los jardines y heredades, que su espacioso círculo rodea.  | El Cairo tiene grandísimo circuito y toma en sí tres ciudades grandes [...].En medio de la ciudad hay un castillo puesto en un lugar algo alto, de cuya grandeza y hermosura se admiran los nuestros más que de su fortaleza; porque hay en él jardines hermosísimos y una gran plaza con unos portales larguísimos [...].Por de fuera está cercado de torres y bestiones y de almenas de excelente labor, dende las cuales hay una hermosísima vista a todas las partes de la ciudad que cae debajo y a las pirámides [...]. Y es verdaderamente grande la | 271r-v        |

		lindeza y deleite de aquel lugar [...]. Las casas que hay por allí casi todas caen por la delantera sobre el estanque, y tienen muy lindas portadas de mármol liso y muchos poyos [...]. A la parte que este estanque cae al levante, hay un palacio real, a quien pocos años ha edificó la reina Dultibea	
169-176	Mira los despoblados arenosos de la desierta y seca Libia ardiente, Garamanta y los pueblos calurosos donde habita la bruta y negra gente; mira los trogloditas belicosos y los que baña Gambia en su corriente: mandingos, monicongos y los feos zapas, biafras, gelofos y guineos.	Son las regiones de aquella y de esta parte de la equinoccial por los desiertos arenosos. Moran en ellas innumerables gentes negras, las cuales pueden ser tenidas por monstruos de naturaleza, porque en sus costumbres son tan diferentes de los hombres cuanto su ingenio es semejante al de los brutos [...]. Los más fieros de todos los negros son los trogloditas [...]. Las colores de los moradores de toda la tierra de los negros –a la cual baña el río Nigro, llamado hoy Gambia– son diferentes según que el sol los hiere derecho o de través. Sobre todos son tenidos por más nobles en gesto y faiciones los guineos [...]. Los de Mandinga son de color semejante a una aceituna madura [...]. Los de Manicongo son hombres de memoria confusa [...]. Los de Gelofe son semejantes en color a carbones lavados [...]. Los de Zape son tenidos por los más ruines esclavos de todos.	279r-v
177-180	Ves de la costa de África el gran trecho, los puertos señalados y lugares de las bocas del Nilo hasta el estrecho, por do se comunican los dos mares.	África, la cual es tenida por la tercia parte del mundo, es de forma de una gran pirámide; la basa son las riberas que dende las bocas del Nilo tiran derechas hasta el Estrecho de Gibraltar; y son bañadas de las ondas del mar Mediterráneo.	279r
209-213	a Dinamarca, Dacia y a Noruega hacia el mar de Dantisco y costa helada, y a Suecia, que al confín de Gocia llega, que está en torno del mar fortificada, de donde a la Selandia se navega	Gocia [...], la cual está cerrada y fortificada con el mar que la rodea. Delante de Suecia está Noruega, tierra muy extendida, la cual hacia los confines del mar Caledonio hace un gran golfo [...] y acaba los reinos de Dacia. Por el poniente confina con el mar de Datisco [...]. En aquel espacio de tierra está Noruega y Suecia [...]. El mar se hiela [...]. Hay también en aquel golfo innumerables islas, entre las cuales está Gocia [...]. Adelante de Gocia esta Selandia.	3r 167r
217-224	Mira al norte a Moscovia, que es tenida por última región de lo poblado, que rematan su término y medida las rifeas montañas por un lado y, de las fuentes del Tanais tendida, llega al monte hiperbóreo y mar helado, confina con Sarmacia y Tartaría y corre por el austro hasta Rusia.	Los moscovitas, los cuales están puestos entre Polonia y Tartaria, confinan con los montes rifeos y moran hacia el septentrión en los últimos fines de Europa y de Asia, y estiéndose por sobre las fuentes del río Tanais hasta los montes Hiperbóreos y el mar océano que llaman Helado. Son grandes los desiertos que hay en aquella tierra [...]. Es Polonia la que antiguamente se llamaba Sarmacia [...]. Los moscovitas al levante tienen a los tártaros [...]. Hacia el mediodía Moscovia llega hasta los confines de la Rusia.	165v- 167r

**Jovio en manos de Ercilla**

Lo más probable es que Ercilla, en un momento determinado, decidiera ampliar su poema con una descripción del orbe conocido, siguiendo la pauta de Mena y Camões. Acaso con la intención de distanciarse de esos modelos, acudió a la *Historia general de todas las cosas sucedidas en el mundo* como una decisiva fuente de inspiración, de la que hizo un singular uso. No se olvide que el de Jovio era un tratado de historia contemporánea, que, tal como reza el título latino, refiere hechos sucedidos entre 1494 y 1547. Ercilla, sin embargo, prescindió de toda alusión histórica y se sirvió de los capítulos que describían lugares y costumbres de los territorios en los que tuvieron lugar los eventos referidos. Así, a la hora de tratar de Asia, toma su información del libro XIV, que se centra en el imperio turco y en los reinos de Persia, aunque solo hizo uso de dos capítulos sucesivos, el catorce, “En que se escribe qué reinos tiene el Sofí, y las ciudades principales dellos, y su calidad y riquezas, y muchas cosas de provincias muy remotas del Levante”, y el quince, “En que se escriben muchas cosas de Partia, provincia del Sofí, y de los zagatais, albanos, iberos, tártaros, mengrelos y georgianos, y gente del Catay”<sup>13</sup>. Toda la información correspondiente a África está tomada del libro XVIII, comenzando por los territorios del preste Juan en el capítulo doce, “En que se escribe la gran potencia de David, gran rey de Etiopía, llamado de los nuestros el Preste Juan, y la fertilidad de su tierra, y costumbres y policía de sus vasallos”<sup>14</sup>. Prescindiendo de las referencias históricas y de la mención de la presencia de los portugueses en los territorios del preste, Ercilla salta hasta el capítulo dieciséis, “En que se escribe la altura de los montes de la Luna, donde nace el Nilo, y muchas cosas notables que en aquellos montes hay y el nacimiento y curso del río Nilo”, para detallar el curso del río hasta El Cairo<sup>15</sup>. Y esa es la razón por la que entonces vuelve al capítulo dos del mismo libro XVIII, donde en referencia a los orígenes políticos de Selim I, sultán del imperio turco de 1512 a 1520, “se describe la ciudad del Cairo, y la hermosura de sus palacios y edificios, y muchas cosas notables”<sup>16</sup>.

En un marco histórico centrado en la política africana de los portugueses en África, Jovio consagró el capítulo diez del mismo libro a una exposición geográfica y etnográfica del continente: “En que se describe la provincia de África, que es la tercia parte del mundo, se

---

<sup>13</sup> Paolo JOVIO, *Historia general de todas las cosas sucedidas en el mundo en estos cincuenta años de nuestro tiempo*, Salamanca, Andrea de Portonariis, 1562, f. 205v y 207r.

<sup>14</sup> *Ibid.*, f. 280r.

<sup>15</sup> *Ibid.*, f. 283r.

<sup>16</sup> *Ibid.*, f. 271r.

hace relación de las costumbres y manera de vivir de los negros de Gelofe y Guinea y de las demás tierras de aquella gente”<sup>17</sup>. De allí tomó Ercilla las tipologías de negros y el recorrido marítimo desde la desembocadura del Nilo hasta el estrecho de Gibraltar que se refieren en las estrofas veintidós y veintitrés del canto. Todavía se sirvió el poeta de la información suministrada por el historiador a la hora de describir la Europa del norte, pues la fuente puntual es el capítulo cuarto del libro XIII en la *Historia general*, “En que se describen los reinos de Moscovia, Suecia, Rusia Tartaria, Lituania, Dacia, Gocia y Polonia, y las costumbres de sus moradores y calidad de cada provincia, y la guerra que se comenzó entre el rey de Polonia y el rey de Moscovia”<sup>18</sup>.

Ercilla no solo se apropió de la noticia geográfica, sino de la adjetivación con que se caracteriza a los territorios, de noticias curiosas y detalles singulares, como el acero que se forja en Carmania (vv. 65-68), la edificación de la ciudad de Canta sobre el mar (vv. 75-76), la imagen de luna que presenta la tierra de los circasios (vv. 86-88), la forma de huevo del mar Caspio (vv. 111-112), las tres cosechas del reino de Sceva y su ubicación a veintidós grados del polo antártico (vv. 125-128), la presencia de osos, puercos, leones, tigres, panteras, grifos y dragones en el reino de Gogia (vv. 135-136), la reseña del palacio de Dultibea en El Cairo (vv. 162-164), la condición belicosa de los trogloditas (v. 173) o la conexión entre el Nilo y el estrecho de Gibraltar (v. 179). Tan es así que puede afirmarse inequívocamente que la fuente condiciona la lectura del texto, pues la imagen que Ercilla ofrece de Asia, África y del norte de Europa no es en absoluto la suya, ni siquiera la contemporánea, sino solo y exclusivamente la que trazó Jovio en su *Historia*.

Se ha afirmado reiteradamente entre los estudiosos del poema que el eje de la descripción del orbe que se hace en el canto XVII es Chile, pues es allí donde tiene lugar la visión de la poma de Fitón<sup>19</sup>. Pudiera ser así en lo que corresponde a la disposición interna del texto, pero desde luego hay que aceptar que Ercilla –y con él el hechicero araucano– lo hace a partir de fuentes europeas, compuestas con una conciencia decididamente europea y alimentada de una conciencia antigua del mundo, al menos en los que corresponde a los territorios Asia, África y la Europa oriental y septentrional.

---

<sup>17</sup> *Ibid.*, f. 279r.

<sup>18</sup> *Ibid.*, f. 165r.

<sup>19</sup> Cf. J. R. NICOLÓPULOS, *op. cit.*, p. 261-262; R. PADRÓN, *op. cit.*, p. 202; Paul FIRBAS, “El sueño en la trama épica: la visión corográfica de San Quintín en *La Araucana* de Alonso de Ercilla”, en *Los sueños en la cultura iberoamericana siglos XVI-XVII*, Sonia Rose (ed.), Madrid, CSIC, 2011, p. 393-395; y A. PLAGNARD, *op. cit.*, p. 234.

Otro tanto sucede con la explicación que se ha hecho del episodio como una crítica contra la política imperial de España. Baste recordar, como muestra de ello, las afirmaciones que hace Ricardo Padrón, cuando subraya la presencia de elementos míticos en la descripción de los territorios africanos, tales como la existencia de grifos y dragones, las fuentes del Nilo o los reinos del preste Juan. Su presencia junto elementos modernos de cartografía como la latitud es calificada por Padrón como “object of humanist ridicule”, atribuyéndola a una intención crítica por parte de Ercilla que desde ese modo habría pretendido cuestionar burlesca y voluntariamente el afán imperial de Felipe II:

*The reference is thus a subtle cartographic joke, a textual wink indicating that Fiton’s map is not all it may seem to be [...]. This joke, this patriotic jibe, belongs to the enchanter who recites the verses that together make up the Araucana’s cartography in verse, but neither the enchanter nor his crystal ball exhibit the gravitas that we would expect from a mouthpiece of imperial panegyric<sup>20</sup>.*

La lectura parece excesiva y desde luego no se ajusta a la tarea de Ercilla como escritor. La imagen del mundo que se ofrece a los lectores en ese canto XXVII es estrictamente la de Paolo Jovio, sin más. Ercilla se limitó a hacer un ejercicio de versificación selectiva a partir de la información recogida por el historiador italiano y traducida al castellano por Gaspar de Baeza. Ni siquiera se tomó la molestia de dar una cierta lógica geográfica a la información que extrajo del historiador italiano. Eso justifica en buena medida el anárquico recorrido con el que el mago araucano guía a su público a través de Asia para llegar hasta el Maluco, regresar luego a África y Europa, cruzar el Atlántico, descender por el continente americano y, atravesando el océano Pacífico, volver a las Molucas. Y es que parece que Ercilla se limitó a ir y venir él mismo por el libro de Jovio, sin ni siquiera atenerse a una imagen mental de esa parte del mundo más o menos ordenada. Y es que, si bien se mira, esas idas y vueltas contradicen la redondez del orbe, pues no se avanza linealmente, como hicieran Magallanes y Elcano dando la vuelta al mundo, sino que primero se dirige desde el Bósforo hacia el extremo de Asia para luego regresar al mismo punto y bajar a los mismo territorio de oriente medio que ya había transitado al comienzo de su descripción. Está, por ello, de más afirmar, como hace el propio Padrón, que esta geografía del orbe es una de las piezas más cuidadosamente compuestas de todo el poema<sup>21</sup>. Más bien parece que Ercilla quiso dar volumen y empaque a la segunda parte de *La Araucana* imitando y acaso procurando superar el modelo

<sup>20</sup> R. PADRÓN, *op. cit.*, p. 209-210.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 210: “The mapamundi episode is one of the most carefully composed pieces of the entire Araucana”.

de Camões. Para ello se sirvió de la información geográfica y etnográfica contenida en un libro de historia como el de Jovio, aunque no de manera demasiado sistemática.

En cualquier caso, sí podemos afirmar que esa descripción corresponde a territorios que le eran personalmente ajenos y desconocidos, que nunca había pisado en sus muchos y extensos viajes por parte del orbe conocido. Por el contrario, en la estrofa 29 se hace una relación de territorios que en buena medida él mismo había recorrido en sus periplos por el imperio austriaco:

Mira a Livonia, Prusia, Litüania,  
Samagocia, Podolia y a Rusía,  
a Polonia, Silesia y a Germania,  
a Moravia, Bohemia, Austria y Hungría,  
a Corvacia, Moldavia, Trasilvania,  
Valaquia, Bulgaria, Esclavonía,  
a Macedonia, Grecia, la Morea,  
a Candia, Chipre, Rodas y Judea (XXVII, 225-232)

A partir de la siguiente octava, comienza un trayecto por España con claros hitos geográficos que corresponde con su propia vida, como fueron en Bermeo, Valladolid, El Escorial, Madrid, Sevilla y Cádiz. Le sigue la travesía del Atlántico, que él mismo había realizado en ambos sentidos, con escalas en las islas Canarias y las Terceras:

Mira por el océano bajando  
entre el húmido noto y el poniente  
las islas de Canaria, reparando  
en aquella del Hierro especialmente,  
que falta de agua, la natura obrando,  
las aves, animales y la gente  
beben la que de un árbol se distila  
en una bien labrada y ancha pila.

Mira a la banda diestra las Terceras,  
que están de portugueses ocupadas,  
y, corriendo al sudueste, las primeras  
islas que descubrió Colón, pobladas  
de gentes nunca vistas extranjeras,  
entre las cuales son más señaladas,  
los Lucayos, San Juan, la Dominica,  
Santo Domingo, Cuba y Jamaíca. (XXVII, 297-312)

Tras un breve repaso por Nueva España y América Central, la detallada relación del Perú y Chile a lo largo de cinco octavas, en correspondencia con su estancia en aquellas tierras:

Ves los copaiapós, indios granados,  
que de grandes flecheros tienen fama,  
Coquimbo, Mapochó, Cauquén y el río  
de Maule y el de Itata y Biobío.

Ves la ciudad de Penco y el pujante  
Arauco, estado libre y poderoso,  
Cañete, la Imperial, y, hacia el levante,  
la Villarrica y el volcán fogoso,  
Valdivia, Osorno, el lago y adelante  
las islas y archipiélago famoso,  
y, siguiendo la costa al sur derecho,  
Chiloé, Coronados y el estrecho

por donde Magallanes con su gente  
al mar del Sur salió desembocando  
y, tomando la vuelta del poniente. (XXVII, 385-400)

Pudiera ser que, a la descripción libresca de un mundo para él desconocido, siguiera una imagen de la otra parte del mundo, la de la Europa occidental y América, nacida de la propia experiencia. Aun así y teniendo en cuenta el modo en que Ercilla construyó no pocas partes de su poema, no habría que descartar que la visión de esa otra zona del orbe respondiera también a fuentes escritas que todavía no hemos podido identificar.

**ÉCRITURES CARTOGRAPHIQUES :  
L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE SOUS LA PLUME DES CONQUISTADORS  
ÁLVAR NÚÑEZ CABEZA DE VACA ET PEDRO DE VALDIVIA (1540-1555)\***

**AMAIA CABRANES**  
Université de Bordeaux Montaigne  
Ameriber EA3656

Dans le cadre de la conquête et de la colonisation hispanique de l'Amérique, écrire l'espace constitue une partie fondamentale du programme de domination. La recréation du territoire à travers sa description implique toute une série d'opérations intellectuelles – nommer, classer, hiérarchiser – qui l'organisent et permettent sa prise de possession. Ces représentations prennent différentes formes : narrations orales, images, cartes et aussi textes.

Dans les pages qui suivent, nous nous intéressons à deux récits sur deux régions complémentaires de l'Amérique méridionale : le Río de la Plata et le Chili. Nous analyserons comparativement l'idée de ces régions élaborées dans les récits d'Álvar Núñez Cabeza de Vaca et de Pedro de Valdivia – conquistadors dont l'expérience sur le sol américain est intimement connectée.

Valdivia (1497-1553) et Cabeza de Vaca (1490-1559) font partie de la même catégorie d'acteurs sociaux et partagent un contexte politique commun. Ils appartiennent tous les deux à la même génération de conquistadors et entreprennent des expéditions dans la décennie de 1540 au Chili et au Río de la Plata respectivement – des régions alors encore à peine explorées par les Espagnols, une cinquantaine d'années après leur arrivée sur le continent américain<sup>1</sup>. Ces deux immenses contrées, habitées par des sociétés non étatiques, étaient

---

\* Ce texte doit beaucoup à la réflexion menée collectivement au long de l'année avec mes étudiant.e.s de Paris 3 et, notamment, avec mon collègue Juan Carlos Estenssoro dans le cadre des cours de préparation à l'Agrégation sur la question « Les confins amérindiens de l'Amérique australe au XVI<sup>e</sup> siècle ». Il porte sur des espaces immenses, et je l'ai écrit, non sans difficulté, « confinée » avec ma famille dans notre appartement parisien pendant la crise sanitaire due à la pandémie de Covid-19. Heureusement, j'avais avec moi le livre qu'Alejandra Vega m'avait offert à Santiago il y a quelques années, lecture fondamentale qui est au cœur du travail : Alejandra VEGA, *Los Andes y el territorio de Chile en el siglo XVI. Descripción, reconocimiento e invención*, Santiago, Dibam, 2014.

<sup>1</sup> En 1540, l'expansion impérialiste de la monarchie hispanique dans le Nouveau Monde avait atteint l'espace caribéen (insulaire et terrestre – *Tierra Firme*) et les centres du pouvoir des deux empires américains préhispaniques, l'aztèque (ou *mexica*) et l'inca (ou *Tawantinsuyo*). Des institutions de gouvernement avaient déjà été implantées dans l'Amérique septentrionale : les *audiencias* de Saint Domingue (1511) et de Mexico (1529), regroupées au sein de la vice-royauté de la Nouvelle-Espagne (1535). Au sud, l'*audiencia* de Lima et la vice-royauté du Pérou sont fondées en 1542, mais la stabilisation politique de la région ne commence vraiment qu'à partir de 1550.

restées en dehors du contrôle de l'Empire inca<sup>2</sup> et leur prise en main par les pouvoirs espagnols s'avéra également complexe et fragile pendant des siècles.

Valdivia et de Cabeza de Vaca racontent des espaces ; leurs écritures sont cartographiques. Ces cartographies textuelles représentent les groupes humains, la géographie physique et administrative et les contrées inconnues des régions parcourues par l'un et par l'autre conquistador. L'analyse de leurs récits du point de vue de l'espace ouvre une fenêtre sur la manière dont les espaces coloniaux se sont construits et articulés. Quelle image véhicule Valdivia du Chili dans les lettres qu'il écrit au monarque ? Ressemble-t-elle à celle du Río de la Plata des *Comentarios* d'Álvar Núñez ? Les conquistadors regardent-ils ces espaces de l'intérieur, à partir de leur propre vécu, ou se situent-ils plutôt dans une perspective extérieure, impériale, cartographique ? Imaginent-ils ces régions de façon fragmentaire ou projettent-ils un désir de globalité ? Ces représentations reflètent notamment la culture de la conquête, son lexique, ses pratiques, son imaginaire. L'invention du territoire est l'apanage du pouvoir, mais elle cache des territorialités préhispaniques, difficiles à distinguer dans les sources coloniales qui les invisibilisent.

Par ailleurs et en dépit des ressemblances liées à la fonctionnalité des textes et à un contexte global partagé, l'analyse comparée fait apparaître des différences notables d'un récit à l'autre. Les représentations qu'ils construisent des espaces dévoilent des manières dissemblables de mener la conquête au Chili et au Río de la Plata. Celles-ci répondent à des réalités socio-culturelles locales différentes et ont des filiations distinctes.

## ÉCRIRE LA CONQUÊTE

### Les lettres de Pedro de Valdivia<sup>3</sup>

Pedro de Valdivia est le premier conquistador à entreprendre l'exploration des vallées qui s'étendent entre le Pacifique et les Andes au sud du fleuve Maule<sup>4</sup>. En effet, entre 1540,

---

<sup>2</sup> Pour se référer aux populations autochtones habitant entre le fleuve Mapocho et le Maule, P. de Valdivia écrit : « *como éstos nunca han sabido servir, porque el Inga no conquistó más de hasta aquí, y son behetrias, eran nombrados todos los principalesjos* », Pedro de VALDIVIA, *Lettre à l'empereur Charles Quint*, La Serena, 4 septembre 1545.

<sup>3</sup> Elles sont disponibles sur le site internet *Biblioteca virtual Miguel de Cervantes* <http://www.cervantesvirtual.com/obra-visor/cartas-de-pedro-de-valdivia-que-tratan-del-descubrimiento-y-conquista-del-reino-de-chile--0/html/>

<sup>4</sup> L'expédition de Diego de Almagro de 1536, qui précède celle de P. de Valdivia dans la prospection des terres au-delà de la vallée de Copiapó, ne dépasse pas le fleuve Maule. Les habitants des vallées qui se succédaient

lorsqu'il quitte le Pérou, et 1553, date de sa mort, Valdivia « découvre, conquiert et peuple » – pour reprendre une expression qui revient constamment sous sa plume – la province du Chili, appelée dans ses *capitulaciones del Nuevo Extremo* ou Nouvelle Estrémadure<sup>5</sup>. Valdivia avance vers le sud des terres affrontant militairement les populations autochtones. Malgré les difficultés pour s'imposer, il arrive à fonder, dans un premier moment (1540-1547), les villes de Santiago en 1541 (aussitôt détruite par les indigènes et refondée par les Espagnols) et la Serena (1543), conçue comme une ville-étape entre le Pérou et le Chili (également détruite et rebâtie en 1549).

La communication et le ravitaillement depuis le Pérou furent essentiels dans le processus de conquête du Chili et comptaient parmi les principales préoccupations de Valdivia qui cherchait constamment à les assurer aussi bien par voie terrestre que maritime – il nomma Juan de Pastrana *piloto mayor* de la Mer du Sud (l'océan Pacifique) et fit de Valparaíso le port de Santiago. Les populations indigènes avaient bien compris l'importance de cette connexion maritime et avaient brûlé les navires espagnols lors de la destruction de Santiago. Le manque de liaison fluide et l'isolement des premiers temps avaient d'ailleurs eu des conséquences inédites pour Valdivia et ses hommes : ils se retrouvèrent dans l'obligation de labourer les champs et de travailler personnellement à l'édification des villes<sup>6</sup>. Pour un conquistador, se consacrer à ces activités impropres à sa condition constituait un renversement de l'ordre social.

Entre 1547 et 1549, Valdivia rentre au Pérou afin de rejoindre les armées royalistes du président La Gasca qui affrontaient celles de Gonzalo Pizarro en rébellion contre la réforme des *encomiendas* et les *Leyes Nuevas* (1542). Cet alignement de Valdivia sur le représentant de la monarchie<sup>7</sup> est récompensé, suite à la victoire militaire, par l'obtention du titre de gouverneur du Chili (1548).

entre le fleuve Copiapó et le Maule rendaient tribut à l'Inca depuis l'expansion du *Tawantinsuyo* sous le règne de Tupac Yupanqui (1471-1493).

<sup>5</sup> Le terme rendait hommage à la province natale de Valdivia, l'*Extremadura* péninsulaire, située comme son homologue américaine à l'extrémité territoriale des royaumes de la monarchie. Cependant cette toponymie ne prospéra pas et ce fut le mot *Chilli*, que les Incas utilisaient pour désigner la vallée de l'Aconcagua, qui devint le nom qui servit à désigner de manière générique l'ensemble de la future province coloniale.

<sup>6</sup> « *Parecióme para preservar la tierra y perpetuarla a V.M. habíamos de comer del trabajo de nuestras manos como en la primera edad, procuré darne a sembrar (...) y todos cavábamos, arábamos y sembrábamos en su tiempo, estando siempre armados (...) que de todas partes nos tenían cercados* », P. de VALDIVIA, *Lettre à Charles Quint*, La Serena, 4 septembre 1545. Ce portrait paradoxal du conquistador espagnol comme colon-agriculteur-soldat rappelle l'image du *frontier man* anglo-saxon.

<sup>7</sup> Valdivia était parti vers le Chili en 1540 en tant que lieutenant (*Maestre de campo*) de Francisco Pizarro.

La deuxième étape de la conquête menée par Valdivia commence avec la fondation de Concepción (1550) à l'embouchure du fleuve Bío-Bío. Cette ville, située dans une région densément peuplée et accessible par la mer est conçue comme un point d'avancée et d'appui pour la pénétration du territoire. Elle devait permettre également de protéger Santiago et la Serena dont il fallait assurer la viabilité. La progression déprédatrice et guerrière de Valdivia des deux années suivantes se matérialise dans la fondation des villes de La Imperial, Valdivia, Villarrica et Los Confines (Angol) et les fortins d'Arauco, Tucapel et Puren.

Malgré sa mort violente lors de l'attaque des Araucans au fort de Tucapel en 1553 – circonstance qui a participé par ailleurs à son héroïsation postérieure – et la courte période d'instabilité politique qui s'ensuit, on identifie aisément Valdivia à la figure du « vainqueur ». Cela explique en partie pourquoi les historiens de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et des premières décennies du XX<sup>e</sup> siècle ont publié ses écrits, restés inédits à l'époque, afin d'étayer un récit historique national qui faisait de lui le « père de la patrie » chilienne<sup>8</sup>.

Pedro de Valdivia écrit un grand nombre de lettres aux autorités civiles locales (les frères Pizarro) et notamment impériales : au Conseil des Indes et, particulièrement, au monarque. Au-delà de l'objectif d'auto-promotion, par lequel il met en valeur la quantité et la qualité des services rendus à la Couronne au Chili et ailleurs, afin notamment d'établir sa légitimité politique comme gouverneur de la province, Valdivia doit répondre à ses obligations en tant qu'expéditionnaire (*adelantado*) et « *dar relación* » des espaces parcourus. Des trente et une lettres recensées, il nous en est parvenu onze, rédigées entre 1545 et 1552, au fur et à mesure que le conquistador avançait sur le territoire. Il est désormais avéré que Valdivia est le véritable auteur de ces lettres et non son secrétaire, Juan Carmona. La question est de peu d'importance pour notre propos dans la mesure où, dans le contexte de production de ces lettres – les rouages politiques et administratifs de la Conquête et plus largement de la monarchie hispanique en tant qu'État bureaucratique moderne en gestation – l'écriture prenait une dimension collective<sup>9</sup>. Les documents administratifs étaient écrits par des officiers de la Couronne – secrétaires, greffiers, notaires ; on en faisait plusieurs copies, relectures, les arguments étaient vérifiés et on intégrait plusieurs témoignages. Les aléas de la

---

<sup>8</sup> José TORIBIO MEDINA, *Cartas de Pedro de Valdivia que tratan de la conquista y descubrimiento de Chile*, Sevilla, Establecimiento tipográfico de Mario Carmona, 1929.

<sup>9</sup> Voir Jimena OBREGÓN ITURRA, « La fabrique du Chili colonial », dans Jimena OBREGÓN ITURRA, Andrés CASTRO ROLDÁN, Christophe GIUDICELLI, *Revers de conquête et résistances amérindiennes. Les confins de l'Amérique du Sud espagnole au XVI<sup>e</sup> siècle*, Cned, Belin, 2019, p. 227-229.

correspondance jouaient aussi un rôle dans les formes prises par les écrits. Dans le cas des lettres de Valdivia, les incertitudes sur le sort des missives expliquent l'envoi des mêmes lettres (des copies) à plusieurs reprises<sup>10</sup> ainsi que les redondances de l'une à l'autre.

Par ailleurs, les récits d'exploration consignaient et permettaient l'accumulation de connaissances sur les espaces, condition *sine qua non* pour leur territorialisation. Grâce à l'écriture, ces espaces ont été interprétés et rendus compréhensibles pour l'univers mental européen. Leur valeur performative, essentielle au processus de conquête, résidait également dans la validation symbolique de la domination qu'elle véhiculait<sup>11</sup>. L'écriture a été un instrument d'appropriation au même rang que les faits de guerre, l'implantation des villes ou l'exploitation économique de la main-d'œuvre indigène.

C'est ainsi que nous devons penser la correspondance de Pedro de Valdivia, ou toute autre relation d'expédition de conquête dans leur contexte historique et matériel de production. Ces écrits ne sont pas des œuvres littéraires rédigés par des écrivains au sens où nous l'entendons aujourd'hui, même s'ils s'apparentent à des récits de voyage et qu'ils étaient parfois effectivement publiés comme, par exemple, la narration de l'expédition dirigée par Cabeza de Vaca au Río de la Plata.

### ***Comentarios de Álvar Núñez Cabeza de Vaca***<sup>12</sup>

*Comentarios* raconte l'itinéraire, étape après étape, de l'*adelantado* et gouverneur Álvar Núñez Cabeza de Vaca dans la région dite du Río de la Plata – toponyme qui correspondait à l'ensemble du réseau fluvial du Paraná-Paraguay<sup>13</sup>. Contrairement à Pedro de Valdivia au Chili, il n'était pas le premier Européen à sillonner cet espace.

<sup>10</sup> « *Luego del mes de septiembre, que era ya un año que habían partido, determiné a hacer a S.M. otro mensajero con el duplicado que llevó Antonio de Ulloa, e con lo demás que había que decir del descubrimiento por tierra e próspera* », P. de VALDIVIA, *Lettre à ses représentants à la Cour*, Santiago, 15 octobre 1550.

<sup>11</sup> Voir A. VEGA, *op. cit.*, p. 66. Sur le pouvoir des mots dans la prise de possession des espaces coloniaux de l'empire espagnol, voir Patricia SEED, « Taking possession and Reading text. Establishing the authority of overseas empires », *The William and Mary Quarterly*, Vol. 49, No. 2 (Apr., 1992), p. 183-209.

<sup>12</sup> Álvar NÚÑEZ CABEZA de VACA, *Comentarios*, in *Historiadores primitivos de Indias*, Biblioteca de Autores Españoles, t. XXII, Ediciones Atlas, Madrid, 1946 [1555], <https://archive.org/details/historiadorespr01zrgoog/page/n581/mode/2up>

<sup>13</sup> On trouve ce toponyme par exemple sur la carte de Battista AGNESE, *Atlas nautique du Monde*, de 1543. [Disponible sur le site Gallica de la Bibliothèque Nationale de France (BNF). <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b5901086g/f15.item>]

On sait que les premières explorations de la façade atlantique de l'Amérique méridionale furent antérieures à 1500<sup>14</sup> et qu'avant l'arrivée d'Álvar Núñez, encouragées par des informations et des légendes qui circulaient sur la Sierra de la Plata et le Roi Blanc, plusieurs expéditions hispaniques et lusitaines s'étaient succédées et avaient pénétré dans l'intérieur du continent jusqu'à atteindre même le piémont andin<sup>15</sup>. Alejo García dans la seconde moitié de la décennie 1520 et Juan de Ayolas en 1538 y auraient trouvé des objets d'or et d'argent. En outre, Pedro de Mendoza, premier *adelantado* de la région, avait fondé la ville de Buenos Aires en 1536, aussitôt détruite par les Querandíes – Cabeza de Vaca était censé aller porter de l'aide aux survivants. De leur côté, Juan de Salazar et Domingo de Irala, membres, comme Ayolas, de l'expédition de Mendoza, avaient fondé la ville d'Asunción en 1537 au croisement des fleuves Paraguay et Pilcomayo sur un emplacement des Carios. La bourgade devint la capitale de la région et le point d'ancrage des conquistadors – assurant ainsi sa pérennité et centralité dans le processus de conquête pendant des décennies. En somme, avant l'arrivée de Cabeza de Vaca, le Río de la Plata avait été partiellement exploré et occupé et une quantité importante d'informations sur la contrée circulait localement et en Europe.

L'*adelantado* part de Cadix en novembre 1540 et arrive en mars 1541 à l'île de Santa Catalina – qui était devenue une étape obligée sur la route vers les côtes atlantiques sud-américaines. Il y reste pendant huit mois et se rend ensuite directement à Asunción traversant les terres par le fleuve Iguazu – sans passer par Buenos Aires comme il était prévu dans les *capitulaciones*. Cabeza de Vaca atteint la ville en mars 1542, un an et demi après avoir quitté la Péninsule Ibérique, et prend possession de son poste de gouverneur du roi – écartant Domingo de Irala du pouvoir. Il y reste le temps d'organiser une grande expédition vers la *tierra adentro* dont le récit constitue le cœur de *Comentarios* (du chapitre 44 au 75). Il cherchait à suivre les pas de Ayolas et García. En septembre 1543, avec 10 brigantins, 400 arquebusiers, 120 canoës et 1200 indigènes guaranis, le gouverneur remonte le fleuve Paraguay. Huit mois après son départ, Álvar Núñez est à nouveau à Asunción ; à peine quinze jours plus tard, il est contraint de partir en Espagne, emprisonné et accusé de trahison par ses

---

<sup>14</sup> Voir la Carte Universelle de Juan de la Cosa (1500), la côte de l'Amérique méridionale y est représentée du cap de Vela au cap de San Agustín (« *este cabo se descubrió en el año 1499 por Castilla, siendo descubridor Vicens ians* [Vicente Yañez Pinzón] »). [Disponible sur la *Biblioteca virtual del ministerio de Defensa*. <http://bibliotecavirtualdefensa.es/BVMDefensa/i18n/consulta/registro.cmd?id=16822>]

<sup>15</sup> Les premières informations sur des lieux mythiques situés vers le Ponant auraient été transmises par des indigènes aux membres de l'expédition de Juan Díaz de Solís en 1515-1516. D'autres expéditions ont lieu ensuite : García Jofre de Loayza (1525) et Sébastien Cabot (1526-1530).

opposants politiques dans la province. En 1551, il est condamné par la justice à l'ostracisme à Oran<sup>16</sup>.

Malgré son absolution par Philippe II deux ans plus tard, Cabeza de Vaca, à l'opposé de Pedro de Valdivia, fait figure de conquistador déchu. Pendant son gouvernement, il avait dirigé une expédition ratée en amont du Paraguay ; il n'avait pas entrepris l'occupation du territoire – même s'il avait pris possession solennellement de la région de l'Iguazú et des terres en amont du Paraguay ; et il n'avait obtenu ni reconnaissance ni richesses. Aussi n'est-il pas surprenant de constater que son expérience et son œuvre n'ont pas particulièrement suscité l'intérêt des historien.ne.s de la région, actuellement à cheval entre plusieurs États-nations, alors même que de nombreuses études ont été consacrées à sa précédente expédition en Amérique du Nord. En effet, échoué sur les côtes orientales de la Floride en 1528, Cabeza de Vaca était parvenu – avec trois autres survivants de l'expédition de Pánfilo de Narváez – à s'intégrer pendant huit ans au sein des communautés indigènes et à traverser le nord du continent d'est en ouest – le groupe reprenant contact avec les Espagnols en mai 1536 à San Miguel de Culiacán (Nouvelle-Espagne).

Malgré l'intérêt très inégal pour les expériences nord et sud-américaines d'Álvar Núñez, *Comentarios* fut publié en 1555 dans une édition d'ensemble avec *Naufragios* – récit de ses péripéties en Amérique septentrionale<sup>17</sup> : « parce que les deux livres constituaient une seule et même chose, il fallait faire un seul volume »<sup>18</sup>.

Conçu pour être publié, *Comentarios* s'adressait à l'opinion publique – naissante –, mais dans sa forme et son contenu le récit ne se distinguait pas essentiellement de tant d'autres relations d'expéditions, qui sont demeurées non publiées dans les dépôts du Conseil des Indes. En outre, à la différence de *Naufragios*, la narration est écrite à la troisième personne du singulier par le secrétaire de Cabeza de Vaca, Pedro Fernández (seule, la dédicace au prince Don Carlos est à la première personne et signée par Álvar Núñez – en dernière instance, c'est la Couronne qui est la destinataire). Comme nous l'avons signalé plus haut, dans le cadre administratif de la conquête, c'étaient souvent les fonctionnaires de la Couronne qui rédigeaient les récits d'expédition. Or, pour ce qui est des *Comentarios*, il n'est pas difficile

<sup>16</sup> D'autres conquistadors, parmi les plus célèbres (C. Colomb ou H. Cortés), durent affronter la justice royale ; Valdivia lui-même fit l'objet d'un procès à Lima qui se conclut rapidement par un acquittement.

<sup>17</sup> *Naufragios* avait d'abord été présenté au monarque en forme de relation d'expédition en 1540 et avait fait l'objet d'une première publication en 1542.

<sup>18</sup> « Porque el un libro y el otro era todo una misma cosa y convenía que de las dos se hiciese un volumen, nos suplicastes os diésemos licencia ». Cette édition comprend comme éléments paratextuels significatifs la *Licence du roi*, la *Dédicace à l'Infant* et un épilogue.

de voir également dans ce choix du récit rapporté une stratégie rhétorique volontaire qui permettait au conquistador de présenter son expédition sous un angle d'objectivité dans un contexte de remise en cause de son action en tant que gouverneur du Río de la Plata. Il devait rétablir son nom et sa personne en faisant valoir ses actions et découvertes et en démentant les accusations d'Irala. Le seul moyen qui restait à Álvar Nuñez était l'écriture, moyen qu'il savait efficace car il avait obtenu le titre d'*adelantado* et de gouverneur du Río de la Plata grâce à la relation de son expérience en Floride. Le titre même du récit, *Comentarios*, met en avant ce rôle central de l'écriture dans le processus de conquête en établissant implicitement un parallélisme avec les *Commentaires sur la Guerre des Gaules* de Jules César, ouvrage utilisé fréquemment à l'époque pour l'étude du latin<sup>19</sup>.

## ÉCRITURES CARTOGRAPHIQUES

Les récits d'expédition des conquistadors, en l'occurrence les lettres de Valdivia et les *Comentarios* d'Álvar Núñez, sont des récits d'espace<sup>20</sup>. Ils forgent une idée des espaces qu'ils décrivent. Dans ces textes coexistent la narration d'un parcours – itinéraire ou déplacement dans l'espace<sup>21</sup> – et la narration d'un espace imagé – enracinée dans les représentations cartographiques de l'Amérique<sup>22</sup> – ou / et dans d'autres types de représentations (récits oraux ou écrits, gravures) qui circulaient en Europe et en Amérique. Espace vécu et espace abstrait sont ainsi simultanément présents dans les récits et produisent un croisement constant entre les registres textuel et cartographique au sein de ceux-ci.

À cette période, le profil géographique de la façade atlantique du continent était mieux connu des Européens et en conséquence cartographiée avec plus de détails que celui de la côte pacifique. D'ailleurs, le contour des terres au sud du Pérou restait assez flou, même si le détroit de Magellan avait été repéré. L'exploration de l'intérieur du continent était balbutiante, mais on situait de manière imprécise une cordillère nord-sud (les Andes), un grand fleuve, le

---

<sup>19</sup> Je remercie Jean-Pierre Sánchez de m'avoir signalé cette relation entre les deux textes lors de la journée d'études, « *Prospecter, Conquérir, Résister. Les confins de l'Amérique du Sud espagnole au XVI<sup>e</sup> siècle* », organisée le 15 novembre 2019 à l'université de Rennes par Andrés Castro Roldán et Jimena Obregón Iturra.

<sup>20</sup> Michel de CERTEAU, *L'invention du quotidien. 1. Arts de faire*, Paris, Gallimard, 1990, chapitre IX, « Récits d'espace », p. 170-191.

<sup>21</sup> Par exemple : « *Pasado este río llegué al de Biubú, a los veinticuatro de enero deste presente año e quinientos cincuenta* », P. de VALDIVIA, *Lettre à l'empereur Charles Quint, Concepción*, 15 octobre 1550.

<sup>22</sup> Par exemple : « *Llegó el armada a un puerto que se llamaba la Cananea, que está pasado el cabo Frio, que estará en 24 grados de altura* », A. CABEZA de VACA, *op. cit.*, chap. 2.

Río de la Plata (Paraná-Paraguay), et ses affluents et plus au nord le Marañón (fleuve des Amazones)<sup>23</sup>.

Produites à partir des informations géographiques recueillies sur le terrain et projetées ensuite sur une grille mathématique systématique de parallèles et de méridiens<sup>24</sup>, les images cartographiques commencent à être considérées à cette période comme des représentations du réel. Depuis le XV<sup>e</sup> siècle, ces images abstraites, construites à partir des récits des expéditions, sont l'expression d'une nouvelle attitude vis-à-vis de l'espace : celui-ci était devenu mesurable et par conséquent utilisable<sup>25</sup>. La multiplication de la production cartographique en Europe entre 1400 et 1650<sup>26</sup>, considérée comme une des manifestations de la « modernité », est intimement lié à l'expansion impérialiste outre-mer d'Occident : elle en est le fruit et la conséquence.

Les récits de Valdivia et Cabeza de Vaca nous permettent de mettre en évidence la rétro-alimentation entre expérience et représentation de l'espace dans la mesure où les pratiques spatiales des conquistadors sont conditionnées par les traditions culturelles européennes en même temps qu'elles les déterminent. Dans ce jeu d'interactions, il est possible de suivre le fil de la construction des espaces coloniaux, c'est-à-dire, d'analyser l'élaboration du discours hégémonique des conquérants sur le monde sud-américain. Dans leurs récits, Valdivia et Álvaro Núñez consignent distances, directions, repères géographiques, toponymie, frontières : des informations essentielles pour cartographier l'espace<sup>27</sup>. Néanmoins, leur perspective

---

<sup>23</sup> Quelques cartes de la période permettent de comprendre qu'elle était alors l'idée que l'Europe se faisait de l'Amérique : *Mapamundi* de Giovanni VESPUCCI, Sevilla, 1526 [Il s'agit d'une copie du *Padrón Real* élaboré à la *Casa de Contratación* de Séville (Hispanic Society : <http://hispanicsociety.org/library/maps-charts-atlases/>); Carte de l'Amérique de Alonso DE CHAVEZ, 1533 [C'est aussi une copie du *Padrón Real* (Herzog August Bibliothek Wolfenbüttel <http://diglib.hab.de/?db=mss&list=ms&id=104a-aug-2f&lang=en>)]; Battista AGNESE, *Atlas nautique du Monde*, de 1543, *op.cit*; Sébastien CABOT, *Mappemonde*, 1544 [Cabot qui dirigea une expédition au Río de la Plata fut également *piloto mayor* de la *Casa de Contratación*, Bibliothèque Nationale de France, Gallica <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b55011003p1>]; Alonso de SANTA CRUZ, *Islario general de todas las islas del mundo*, 1542 [Alonso de Santa Cruz, cosmographe de la Casa de Contratación dès 1533 et ancien membre de l'expédition de Cabot au Río de la Plata (1526-1530), Biblioteca Nacional de España, <http://bdh.bne.es/bnearch/detalle/bdh0000149359>]

<sup>24</sup> Sur le processus d'élaboration des cartes à partir des informations recueillies sur le terrain, voir Nelson-Martin DAWSON, *L'Atelier Delisle. L'Amérique du Nord sur la table à dessin*, Septentrion, Québec, 2000.

<sup>25</sup> Les rapports entre représentation cartographique et conquête furent suggérés dès les années 1930 par Lewis Mumford lorsqu'il soulignait que l'espace mesuré grâce au dispositif cartographique devenait utilisable (la carte fut à l'espace ce que l'horloge fut au temps), voir Lewis MUMFORD, *Techniques et civilisation*, Parenthèse, Marseille, 2016, chapitre 1, « De la culture à la technique ». Sur les liens entre carte et empire, voir aussi les travaux précurseurs de Brian HARLEY, *The new nature of maps. Essays in the History of Cartography*, Baltimore and London, *The Johns Hopkins University Press*, 2001.

<sup>26</sup> David BUISSERET, *La revolución cartográfica en Europa, 1400-1800. La representación de los Nuevos Mundos en la Europa del Renacimiento*, Barcelona, Paidós, 2004.

<sup>27</sup> Quelques décennies plus tard, la représentation cartographique de l'Amérique a déjà beaucoup changé : on y trouve de plus en plus d'informations et les contours côtiers sont devenus plus nets, voir par exemple Abraham

n'était pas tout à fait la même parce qu'elle dépendait également de la situation personnelle de chacun des auteurs et, plus largement, des réalités politiques, géographiques et humaines locales.

### Cartographies humaines

Dans les représentations des espaces américains élaborées par les conquérants, les populations autochtones du continent occupent généralement une place importante, voire centrale. Or, cette centralité, flagrante dans les *Comentarios*, est plus douteuse dans les lettres de Valdivia. Il s'agit là d'un des principaux points de divergence entre les deux récits.

Les relations et les échanges que Cabeza de Vaca établit avec les peuples amérindiens constituent le cœur de son écrit. Dès son arrivée dans la région, le gouverneur participe d'une dynamique de dons / contre-dons avec les indigènes qui s'inscrit – tout en le désarticulant – dans un réseau des relations interethniques préexistant à l'arrivée des Espagnols et au sein duquel la guerre (alliance-confrontation) avait une place privilégiée. Álvar Núñez offre des objets (des ciseaux, des couteaux) et reçoit des canoës et des femmes<sup>28</sup>. Les passages récurrents consacrés à l'activité de la chasse suggèrent que celle-ci jouait également un rôle dans la constitution de ces alliances<sup>29</sup>.

Dans le langage de l'époque, ce genre de stratégie politique s'appelait la « pacification » du territoire, ce qui veut dire prendre possession de celui-ci (et le christianiser)<sup>30</sup>. Il s'agit donc d'une conquête où on cherche à rallier les populations par des « *buenos tratamientos* »<sup>31</sup>.

ORTELIUS, *America Sive Novi Orbis*, 1570, (David Rumsey Map Collection [https://www.davidrumsey.com/luna/servlet/view/search/when/1570?q=world\\_area="america"+LIMIT%3aRUMSEY~8~1&sort=pub\\_list\\_no\\_initialsort,pub\\_date,pub\\_list\\_no,series\\_no](https://www.davidrumsey.com/luna/servlet/view/search/when/1570?q=world_area=)).

<sup>28</sup> « *Y que en señal de la paz y amistad que querian tener y conservar con los cristianos, trujeron consigo ciertas hijas suyas, y rogaron al gobernador que las recibiese, y para que ellos estuviesen más cierto y seguros y los tuviesen por amigos, las daban en rehenes* », A. CABEZA DE VACA, *op.cit.*, chap. 32.

<sup>29</sup> « *Otro día siguiente, siendo de día claro, partieron en buena orden, y fueron caminando y cazando, así los españoles de a caballo como los indios guaraníes, y se mataron muchos venados y avestruces, y ansimismo la gente española con las espadas mataron algunos venados que venían a dar al escuadrón huyendo de la gente de a caballo y de los indios, que era cosa de ver y de muy gran placer ver la caza que se hizo el dicho día* », *ibid.*, chap. 27.

<sup>30</sup> « *En el puerto de los Reyes [...] les informó como Su Majestad le enviaba para que les apercibiese y amonestase que fuesen cristianos y recibiesen la doctrina cristiana [...] y ante el escribano de la provincia tomó posesión de la tierra en nombre de su Majestad, como tierra que nuevamente se descubría; y habiendo pacificado a los naturales, dándoles de sus rescates y otras cosas, mandó aposentar los españoles en la ribera de la laguna* », *ibid.*, chap. 53.

<sup>31</sup> « *Pasando por muchos lugares de indios de la generación de los guaraníes, los cuales, y otros muy apartados de su camino, los venían a ver cargados de mantenimientos, porque corría la fama, según está dicho, de los buenos tratamientos que les hacía el gobernador y muchas dádivas que les daba* », *ibid.*, chap. 13. Cet esprit de « pacification » commence à s'exprimer institutionnellement pendant la décennie de 1540 [*Leyes Nuevas* (1542),

Ainsi Álvaro Núñez fait valoir son savoir-faire pour traiter avec les peuples amérindiens<sup>32</sup> et se présente invariablement comme le « pacificateur » de la région (face au mauvais gouvernement de son rival Domingo d'Irala).

Cette manière de mener la conquête impliquait la nécessité de connaître les sociétés amérindiennes qu'on cherchait à contrôler, d'où la profusion d'informations de type ethnographique consignée par Cabeza de Vaca<sup>33</sup> (qu'il ne faut pas, néanmoins, considérer comme un ethnographe avant la lettre). La représentation de la région du Río de la Plata devient dans le récit un tableau des peuples qui l'habitent.

L'image est uniforme et tout à la fois fragmentée. D'après un critère principalement linguistique, la région constitue une entité unique, celle où on parle le guarani, de la côte atlantique jusqu'au port dit de Guayviaño – au nord d'Asunción en remontant le fleuve Paraguay<sup>34</sup>. Mais en même temps, la province est composée de nombreux groupes, identifiés par des ethnonymes différents (Guaranis, Agaces, Guaycurús, Yapisus, Aperus<sup>35</sup>), confrontés-alliés les uns aux autres : « *Esta generación de los guaraníes es una generación que se entiende por su lenguaje todos los de las otras generaciones de la provincia y comen carne humana de otras generaciones que tienen por enemigos cuando tienen guerra unos con otros* »<sup>36</sup>.

Controverse de Valladolid (1550)] et abouti à la promulgation en 1573 des *Ordenanzas de descubrimiento, nueva población y pacificación*.

<sup>32</sup> « *Y porque la gente que en su compañía llevaba era falta de experiencia, porque no hicieses agravios a los indios, mandóles que no contratasen ni comunicasen con ellos ni fuesen a sus casas y lugares por ser tal su condición de los indios, que de cualquier cosa se alteran y escandalizan, de donde podía resultar gran daño y desasosiego en toda la tierra ; y asimesmo mandó que todas las personas que los entendían que traía en su compañía contratasen con los indios* », *ibid.*, chap. 7.

<sup>33</sup> « *Esta es una gente y generación que se llaman guaraníes; son labradores, que siembran dos veces al año maíz y asimismo siembran cazabi, crían gallinas a la manera de nuestra España y patos; tienen en sus casas muchos papagayos, y tienen ocupada muy gran tierra, y todo es una lengua, los cuales comen carne humana, así de indios sus enemigos, con quien tienen guerra, como de cristianos, y aun ellos mismos se comen unos a otros. Es gente muy amiga de guerras, y siempre las tienen y procuran, y es gente muy vengativa; de los cuales pueblos, en nombre de Su Majestad, el gobernador tomó la posesión, como tierra nuevamente descubierta, la intituló y puso por nombre la provincia de Vera* », *ibid.*, chap. 6.

<sup>34</sup> « *Donde acaba la población de los indios guaraníes* », *ibid.*, chap. 57.

<sup>35</sup> Ces catégories sont exogènes aux groupes, souvent d'origine indigène, reprises et resémantisées par les Espagnols.

<sup>36</sup> A. CABEZA de VACA, *op. cit.*, chap. 16. À la suite de cette citation, Álvaro Núñez présente une description détaillée de l'anthropophagie rituelle. Sur l'interprétation du monde tupi-guarani par les conquistadors (jésuites) et sur l'intérêt des sources coloniales pour l'ethnologie contemporaine, voir Eduardo VIVEIROS de CASTRO, « Le marbre et le myrte. De l'inconstance de l'âme sauvage », *Mémoire de la tradition*, Aurore BECQUELIN, Antoinette MOLINIÉ, Danièle DEHOUE (éds.), Société d'Ethnologie, Nanterre, 1993. E. Viveiros a récemment publié un livre intitulé *De l'inconstance de l'âme sauvage. Catholiques et cannibales dans le Brésil du XVI<sup>e</sup> siècle*, Labor et Fides, Genève, 2020, dont le premier chapitre, « Le marbre et le myrte », reprend l'article de 1993.

Álvar Núñez cherche à s'intégrer dans ce réseau d'alliances en apportant un soutien militaire, notamment aux Guaranis contre les Guaycurús<sup>37</sup>. Ces coalitions militaires étaient essentielles pour les Espagnols du point de vue du contrôle de l'espace, mais pas uniquement. Les conquistadors se trouvaient dans une situation de grande dépendance vis-à-vis du monde indigène. Les peuples amérindiens fournissaient les vivres, les matériaux et les savoirs médicaux et géographiques (ils étaient guides, éclaireurs, informateurs), nécessaires à la survie des Espagnols : « *Porque si se rompiera con los indios, y no se pusiera remedio, todos los españoles que estaban en la provincia no se pudieran sustentar ni vivir en ella, y la habían de desamparar forzosamente* »<sup>38</sup>.

Cette précarité de la présence espagnole et le sentiment d'insécurité qui en découlait nourrissaient la méfiance envers les indigènes. Les Espagnols interprètent indéfectiblement comme « trahison » le dynamisme propre aux alliances interethniques<sup>39</sup>. En même temps, ils semblent avoir bien compris que dans la logique indienne la guerre est un échange et un moyen de reproduire l'altérité :

*Y como los enemigos reconocieron tanto bulto de gentes y muchas lumbres de las mechas, hablaron alto diciendo: “¿Quiénes sois vosotros, que osáis venir a nuestras casas?” Y respondiôles un cristiano que sabía su lengua y díjoles: “Yo soy Héctor (que así se llamaba la lengua que lo dijo), y vengo con los míos a hacer el trueque (que en su lengua quiere decir venganza) de la muerte de los batates que vosotros matastes”*<sup>40</sup>.

Cette logique propre au monde amérindien de la région se heurte aux ambitions du gouverneur qui cherchait la domination permanente des groupes, par exemple des Guaycurús<sup>41</sup>. D'ailleurs, la guerre « à feu et à sang » contre ceux qui affrontaient militairement la présence espagnole ainsi que l'exercice de la « justice » exemplaire (pendaison, châtiments corporels) vis-à-vis de celui qui osait le moindre geste susceptible

---

<sup>37</sup> *Ibid.*, chap. 20-27. Dans le champ de bataille, la distinction entre ces deux groupes, l'un considéré comme composé d'Indiens « amis » et l'autre d'« ennemis », ne devait pas aller de soi puisque Álvar Núñez doit marquer d'une croix les Guaranis pour ne pas le confondre avec les Guaycurús : « *Lo cual así convenía para dar seguridad a los indios amigos que consigo llevaba, y les dio por señal unas cruces de yeso, en los pechos puestas y señaladas, y en las espaldas también, porque fuesen conocidos de los españoles y no los matasen pensando que eran los enemigos* », *ibid.*, chap. 25.

<sup>38</sup> *Ibid.*, chap. 14.

<sup>39</sup> « *Porque, aunque los indios guaraníes iban en su compañía y eran también sus amigos tenían todo cuidado de recatarse y guardarse de ellos tanto como de los enemigos, porque suelen hacer mayores traiciones y maldades si con ellos se tiene algún descuido y confianza; y así suelen hacer de las suyas* », *ibid.*, chap. 14.

<sup>40</sup> *Ibid.*, chap. 25.

<sup>41</sup> *Ibid.*, chap. 22.

d’être interprété comme de l’insoumission n’était pas en contradiction, dans la mentalité de Cabeza de Vaca, et des Espagnols plus largement, avec la politique de « pacification » qu’ils prênaient<sup>42</sup>.

L’image d’une humanité parcellisée revient dans le récit à une autre échelle lorsqu’il s’agit de décrire les cours d’eau de l’Iguazú et du Paraguay que Cabeza de Vaca parcourt tantôt par le rivage tantôt en canoë le premier et, fondamentalement, en bateau le deuxième. Sur les rives de l’Iguazú, Cabeza de Vaca situe, les uns à la suite des autres, une pléthore de *cacicazgos* ; le fleuve Paraguay accueille plusieurs ethnies (Payaguaes, Guaxarapos, Chaneses, Sococies-Xaquetes, Artaneses, Xarayes) dont le critère d’identification n’est pas transparent dans le récit<sup>43</sup>. L’idée d’une population nombreuse et variée prend ainsi forme au fil des pages. En outre, ces ethnonymes (dérivés des noms des caciques ou d’autre origine) se confondent dans le récit avec les toponymes :

*Donde hallaron ciertos lugares de indios que el señor y principal había por nombre Añiriri y a una jornada de este pueblo estaba otro, donde había otro señor y principal que había por nombre Cipoyay, y adelante de este pueblo estaba otro pueblo de indios, cuyo señor y principal dijo llamarse Tocanguanzu<sup>44</sup>.*

Ce glissement ou superposition entre les noms des groupes et des lieux constitue une opération intellectuelle fortement déterminée par les pratiques cartographiques caractéristiques de la culture européenne de l’époque. La carte, en tant qu’artefact servant à situer spatialement les informations, fixe lesdites informations. Dans le récit d’Álvar Núñez, comme sur la carte, les groupes sont placés dans un lieu précis<sup>45</sup>. Procédure de réification, nécessaire et préalable à l’appropriation de l’espace dans la mesure où elle servait, par exemple, de base à la distribution des *encomiendas*, mais qui invisibilise une réalité

---

<sup>42</sup> Contre les indiens Agaces « *que les hiciese la guerra a fuego y a sangre, porque así convenía al servicio de Dios y de su Majestad; y por lo que resultaba por el proceso de sus culpas, conforme a derecho, los condenó a muerte a trece o catorce de su generación que tenía presos [...] y sacaron los otros a ahorcar en ejecución la sentencia* », *ibid.*, chapitre 33.

<sup>43</sup> Sur les classifications appliquées aux peuples amérindiens, voir le volume collectif, Alejandra ARAYA ESPINOZA, Jaime VALENZUELA MÁRQUEZ (ed.), *América colonial. Denominaciones, clasificaciones e identidades*, Santiago de Chile, RIL, 2010. Voir également, Christophe GIUDICELLI (ed.), *Fronteras movedizas. Clasificaciones coloniales y dinámicas socioculturales en las fronteras americanas*, Colmich, CEMCA, 2010.

<sup>44</sup> A. CABEZA de VACA, *op. cit.*, chapitre 6.

<sup>45</sup> On peut voir cette représentation de la région en image cartographique dans Jodocus HONDIUS, *Paraguay ó prov. de Rio de La Plata cum regionibus adjacentibus, Tucuman et Sta Cruz de la Sierra*, vers 1600. [https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/9/93/Paraguay - O Prov de Rio de la Plata - cum regionibus adiacentibus Tvcvman et Sta. Cruz de la Sierra - ca 1600.jpg](https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/9/93/Paraguay_-_O_Prov_de_Rio_de_la_Plata_-_cum_regionibus_adiacentibus_Tvcvman_et_Sta._Cruz_de_la_Sierra_-_ca_1600.jpg)

amérindienne caractérisée par la circulation, les échanges, la mobilité, les territorialités disperses et les logiques métisses des groupes<sup>46</sup>.

Face à un espace défini très largement dans les *Comentarios* par les populations qui l’habitaient, les lettres de Pedro de Valdivia se montrent peu prolixes et très synthétiques dans la représentation des mondes indigènes. Ceux-ci y apparaissent comme un bloc unique. Contrairement au Río de la Plata de Cabeza de Vaca, le Chili de Valdivia n’est pas composé par différents groupes confrontés entre eux. L’ethnonyme « Indiens » suffit au gouverneur pour se référer à l’ensemble des populations autochtones du Chili. Ce tableau homogénéisant de l’humanité américaine est chez le gouverneur le résultat d’un regard porté sous le seul angle de la conquête militaire. L’« Indien » est pour lui l’ennemi et cet ennemi est unifié militairement contre les Espagnols<sup>47</sup>. Même si sporadiquement et à mi-voix Valdivia se réfère aux « Indiens amis », ce qui laisse comprendre qu’il établissait des « alliances » avec certains groupes, qu’il affirme aussi avoir amené cinq cents *yanaconas* du Pérou, ainsi que des esclaves noirs, et qu’il dit *repartir* les « Indiens » entre les conquistadors lors de la fondation des villes, son récit met fondamentalement en avant une cartographie humaine de la région de caractère binaire. Il n’y aurait eu que deux groupes qui s’affrontaient : Espagnols et Indiens. Une guerre entre deux groupes cohérents qui se jouait aussi dans le champ du religieux – les visions des indigènes rapportées par le conquistador le confirmaient<sup>48</sup>.

Par ailleurs, Valdivia, à l’inverse de Cabeza de Vaca, ne s’intéresse pas spécialement aux mœurs et aux coutumes des indigènes. Son discours se limite à transmettre laconiquement

---

<sup>46</sup> Guillaume BOCCARA, « Mundos nuevos en las fronteras del Nuevo Mundo », *Nuevo Mundo Mundos Nuevos*, Débats, 2005, <http://journals.openedition.org/nuevomundo/426>.

<sup>47</sup> L’expression « *se juntó toda la tierra* » pour se référer à l’orchestration militaire des autochtones revient inlassablement dans les lettres. Par ailleurs, Valdivia n’utilise jamais le terme « *Araucano* » généralisé à partir de la publication de *La Araucana* de A. de Ercilla en 1569 pour désigner les indigènes du Chili qui luttèrent contre les Espagnols. Les Araucans faisaient partie des peuples *Reche* qui partageaient une langue (mapudungun) et des traits socioculturels communs et qui habitaient au XVI<sup>e</sup> siècle les régions comprises entre le fleuve Mapocho au nord et l’anse de Reloncavi au sud. Les *Reche* du nord, les *Picunche*, furent rapidement dominés par les Espagnols. À partir de la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, les Araucans commencèrent à être désignés comme Mapuches. Le passage d’une catégorie à l’autre fut le résultat d’un processus de transculturation pendant la période coloniale qui donna lieu à une nouvelle entité ethnique, voir G. BOCCARA, *Guerre et ethnogenèse mapuche dans le Chili colonial. L’invention de soi*, Paris, L’Harmattan, 1998.

<sup>48</sup> « *Pues dicen los indios naturales quel día que llegaron a vista deste fuerte cayó entre ellos un hombre viejo, vestido de blanco en un caballo blanco e que les dijo: “Huid todos, que os matarán estos cristianos” e así huyeron; e tres días antes, al pasar el río grande para acá, dijeron haber caído del cielo una señora muy hermosa en medio dellos, también vestida de blanco, e que les dijo: “No vais a pelear con esos cristianos, que son valientes e os matarán”; e ida de allí tan buena visión, vino el diablo su patrón e les dijo que se juntasen muchos e viniesen a nosotros.* », P. de VALDIVIA, *Lettre à ses représentants dans la Cour*, Santiago, 15 octobre, 1550.

quelques informations concernant la guerre. L'ennemi chez Valdivia est redoutable : bien armé, bon stratège, bien renseigné<sup>49</sup>. En effet, on constate que l'information circulait de vallée en vallée : c'est par les Indiens de la vallée de l'Aconcagua que Valdivia dit avoir appris la « rébellion » de Manco Inca au Pérou ainsi que la mort de Francisco Pizarro, appelé par eux « *Apomacho* »<sup>50</sup>.

En somme, les lettres du gouverneur véhiculent une image concise et un brin ambiguë des peuples autochtones. Il dresse un portrait symbolique et réifié des Indiens, mais qui porte implicitement leur reconnaissance en tant qu'acteurs historiques, capables d'interpréter, de réagir, de s'adapter. Les termes, comme « *Apomacho* », utilisés par les indigènes pour désigner les Espagnols illustrent bien cette idée dans le sens où ils exemplifient des procédés linguistiques d'assimilation de la présence espagnole. Valdivia en transcrit deux autres: les Espagnols sont associés aux « *cupais* »<sup>51</sup> par les Indiens de l'Aconcagua et aux Incas par ceux de la région du Bío-Bío<sup>52</sup>.

---

<sup>49</sup> « *Habiendo tenido nueva tres días antes cómo toda la tierra estaba junta e venía sobre nosotros infinitísima cantidad de indios, que por no los haber podido ir a buscar por fortificarnos, estábamos cada día esperando a aquellos toros [...] Venían en extremo muy desvergonzados, en cuatro escuadrones, de la gente más lucida e bien dispuesta de indios que se ha visto en estas partes, e más bien armada de pescuezos de carneros y ovejas y cueros de lobos marinos crudíos de infinitas colores, que era en extremo cosa muy vistosa y grandes penachos todos con celadas de aquellos cueros a manera de bonetes de grandes clérigos* », *Lettre à l'empereur Charles Quint*, Concepción, 15 octobre 1550.

<sup>50</sup> *Lettre à l'empereur Charles Quint*, La Serena, 4 de septembre 1545. « *Apomacho* » pourrait se traduire par « vieux monsieur vénérable » (Pizarro avait une barbe blanche et le respect que lui montraient les autres Espagnols était manifeste aux yeux des Indiens).

<sup>51</sup> « *Y así andábamos como trasgos, y los indios nos llamaban Cupais, que así nombran a sus diablos, porque a todas las horas que nos venían a buscar, porque saben venir de noche a pelear, nos hallaban despiertos, armados y, si era menester, a caballo* », *Lettre à l'empereur Charles Quint*, La Serena, 4 de septembre 1545. Le terme « *cupai* », traduit par P. Valdivia et les Espagnols par « diable », fait référence aux ancêtres morts. Ces « fantômes » apparaissaient pendant la nuit pour juger du comportement des vivants et exprimer leur mécontentement et souffrance. Les Espagnols veillaient la nuit par crainte d'être surpris par les indigènes, ce qui expliquerait, d'après Valdivia, qu'ils aient été assimilés aux *cupais* par ceux-ci. Je remercie Juan Carlos Estenssoro de m'avoir éclairée sur le sens des mots *Apomacho* et *cupai*. Il est, par ailleurs, intéressant de souligner que l'étymologie de ces termes est d'origine quechua et non pas mapudungun. L'expansion militaire et culturelle du *Tawantinsuyo* jusqu'à la vallée du Maipo-Mapocho est attestée par les résultats des fouilles archéologiques et pourrait expliquer que les Indiens de la vallée de l'Aconcagua utilisent le quechua.

<sup>52</sup> « *Llámanos a nosotros ingas y a nuestros caballos hueques ingas, que quiere decir ovejas de ingas* », *Lettre à l'empereur Charles Quint*, Concepción, 15 octobre 1550. Le caractère impérialiste des politiques des Incas et des Espagnols pouvait être à l'origine de cette association entre les uns et les autres, notamment chez des groupes qui étaient restés en dehors de la mainmise du *Tawantinsuyo*. Mais il est possible de se demander si Valdivia n'avait pas cherché à alimenter davantage cette association lorsque, sous prétexte d'une très forte lésion due à une chute du cheval, il se déplace à travers le territoire, assis sur une chaise comme faisait l'Inca [« *Porque vieron no poderme sostener por ninguna vía sobre el pie ni sobir a caballo, me hice llevar en una silla a indios e así partí de Santiago con doscientos hombres de pie e caballo* », *Lettre à l'empereur Charles Quint*, Concepción, 15 octobre 1550].

Il est probable que les différentes sensibilités des auteurs-conquistadors vis-à-vis du monde américain – Cabeza de Vaca avait vécu pendant des années au sein des groupes autochtones en l'Amérique septentrionale – conditionnent les écritures de l'un et de l'autre. Néanmoins, des contextes de conquête dissemblables permettent de mieux comprendre ces deux cartographies humaines fort différentes.

Dans la région du Río de la Plata, dès les premiers moments, les Espagnols cherchèrent à s'intégrer dans le réseau de réciprocity préexistant entre les différents groupes tupi-guaranis qui y habitaient. Cette stratégie fondée sur l'établissement d'alliances, ni symétriques ni réciproques pour autant, ne fut pas exclusive à la région, mais elle y atteignit un développement particulier donnant naissance à une précoce société métisse autour d'Asunción<sup>53</sup>. Cette dynamique caractéristique de la capitale du Río de la Plata se manifesta notamment dans l'absence d'*encomiendas* jusqu'en 1556<sup>54</sup> – alors qu'au Chili, et ailleurs, toute fondation de ville fut immédiatement suivie de la répartition des *encomiendas* d'Indiens parmi les *vecinos*. L'isolement de ces contrées *rioplatenses* déconnectées, jusqu'à la presque toute fin du XVI<sup>e</sup> siècle, des principaux centres de colonisation marqua l'évolution de leur première conquête. Cabeza de Vaca, à la façon d'Hernan Cortés, conçoit la conquête comme un tissu de relations diplomatiques. C'est ainsi que pour décrire la région du Río de la Plata, il se situe à l'intérieur d'un espace qu'il caractérise notamment à travers les populations qui l'habitent. Cette attitude révèle ainsi le germe d'une société coloniale qui se pensait de l'intérieur.

En revanche, la victoire militaire, l'occupation des terres, la fondation des villes faisaient partie du projet de Pedro de Valdivia dès le début. Il le mit en œuvre grâce, notamment, à la contiguïté territoriale du Chili avec le Pérou et au soutien logistique que celui-ci lui apportait – même si en termes de distance-temps l'aller-retour au Pérou par voie maritime pouvait être assez long (deux mois) en raison des vents du sud qui rendaient difficile le retour au Chili. La possibilité de faire concorder une action par terre et par mer a joué un rôle certain dans l'« efficacité » conquérante de Valdivia. Celui-ci, le premier parmi les Espagnols à investir le Chili, n'y regardait les indigènes qu'en tant qu'adversaires militaires.

---

<sup>53</sup> Voir Raúl FRADKIN, Juan Carlos GARAVAGLIA, *La Argentina colonial. El Río de la Plata entre los siglos XVI y XIX*, Biblioteca Básica de Historia. Buenos Aires, Siglo XXI, 2009 et Paola DOMINGO, *Naissance d'une société métisse. Aspects socio-économiques du Paraguay de la Conquête à travers les dossiers testamentaires*, Montpellier, Presses universitaires de la Méditerranée, 2006.

<sup>54</sup> Florencia ROULET, *La resistencia de los guarani del Paraguay a la conquista española, 1537-1556*, Posadas, Editorial Universitaria, Universidad Nacional de Misiones, 1993.

En somme, les temporalités, les conditions et la manière de mener la conquête au Chili et au Río de la Plata n'ont pas été les mêmes et cela a influencé les représentations des deux contrées. Pourtant, ces images dissemblables constituent toutes les deux, en dépit de leurs différences circonstanciées, des vecteurs du discours et de la pratique conquérants – où il est possible d'entrevoir un monde indigène actif et réactif.

Ces deux régions partageaient également à l'époque une conjoncture commune qui pèse fort dans l'élaboration de leur image : elles étaient largement inconnues des Européens.

### **Cartographies de l'inconnu**

Aussi bien Cabeza de Vaca que Pedro de Valdivia accordent une place importante dans leurs récits respectifs aux espaces situés au-delà des terres explorées. Ils écrivent ces contrées inconnues en s'appuyant sur des nouvelles recueillies auprès d'autres conquistadors et / ou des populations autochtones. Pour situer l'inexploré, les deux hommes comptaient également avec leur connaissance cartographique du continent. Ces régions sont systématiquement imaginées, par l'un et par l'autre, comme des lieux prometteurs. Cependant, le tableau peint diffère par les procédés utilisés et par le résultat.

Le rôle joué dans l'économie du discours de Cabeza de Vaca par les terres non encore découvertes, est très important. N'ayant pas effectué de conquêtes concrètes, Álvar Núñez abonde en ces conquêtes potentielles. L'expédition en amont du Paraguay, partie d'Asunción en 1543, ouvre la porte des espaces imaginaires. Le gouverneur cherche à suivre la route prétendument empruntée par ses prédécesseurs dans l'exploration de la région. Les nouvelles sur ces explorations lui étaient parvenues via le récit des indigènes ou d'autres conquistadors qui avaient été, soit des témoins directs, soit qui rapportaient les discours d'autres<sup>55</sup>. C'est

---

<sup>55</sup> « *Y el gobernador le preguntó por la lengua qué tanta cantidad de oro y plata sería la que le tomaron a Juan de Ayolas y cristianos, y señaló que sería hasta sesenta y seis cargas que traían los indios chaneses y que todo venía en planchas y en brazaletes y coronas y hachetas y vasijas* », A. CABEZA DE VACA, *op. cit.*, chap. 49. « *Y vista esta relación del indio, el gobernador se paso adelante a ver el río por donde había salido García* », *ibid.*, chapitre 50. Sur Alejo García et de manière plus générale sur l'exploration de la région : Catherine JULIEN, « Alejo García en la historia », *Anuario de estudios bolivianos, archivísticos y bibliográficos*, 11, 2005, p. 223-266. Catherine JULIEN (ed.), *Desde el oriente: documentos para la historia del oriente boliviano y Santa Cruz la vieja (1542-1597)*, Santa Cruz de la Sierra, Fondo Editorial Municipal, 2008.

ainsi que la narration de Cabeza de Vaca recrée une mise en abîme de récits insérés et croisés les uns dans les autres comme moyen de représentation des terres inconnues<sup>56</sup>.

Arrivés au Puerto de los Reyes – lieu repéré par D. de Irala envoyé en avant-garde –, les expéditionnaires tentent d'abandonner le fleuve et de pénétrer dans les terres vers l'ouest, mais la route s'avère impraticable et ils doivent revenir en arrière. C'est ici, aux confins de l'espace exploré, où le profil du Pérou apparaît à l'horizon : les indigènes y sont « *orejones* » et idolâtres « comme ceux du Pérou »<sup>57</sup>. On mesure ainsi le poids de l'expérience et du langage péruvien dans l'interprétation de l'espace faite par les expéditionnaires du Río de la Plata.

De Los Reyes, Álvaro Núñez envoie deux éclaireurs : Francisco de Ribera, vers la cordillère, Hernando de Ribera, vers l'amont du Paraguay. Les relations des deux Ribera sont intégrées dans les *Comentarios* comme des récits dans le récit. La première en style indirect<sup>58</sup> et la deuxième comme un épilogue juxtaposé au corps du texte (témoignage recueilli directement d'Hernando de Ribera par le greffier à Asunción le 3 mars 1545). Cette dernière relation constitue une pièce fondamentale du livre puisqu'elle clôt le texte, ouvrant de grandes expectatives sur le territoire.

Ces deux témoignages activent des mythes d'origine multiple et laissent entendre qu'à l'ouest et au nord / nord-est de l'espace connu (l'artère fluviale du Paraguay jusqu'au port de Los Reyes), il serait aisé de trouver des peuples « civilisés » et des richesses<sup>59</sup>. Il est intéressant de souligner que le Pérou d'une part et Santa Marta (ville située sur la côte

---

<sup>56</sup> « Y Antón Correa y Héctor de Acuña dijeron que [...] entrando por el pueblo llegaron donde estaba el principal de los xarayes [...] y llegando donde estaba el principal, le trujeron dos banquillos de palo, en que les dijo por señas que se sentasen; y habiéndose sentado, mandó venir allí un indio de la generación de los guaraníes que había mucho tiempo que estaba entre ellos y estaba casado allí con una india [...]. Con el cual el dicho indio principal les había dicho que [...] dende el tiempo que García había andado por aquellas tierras tenía noticia de ellos [...] que por allí no sabían ni tenían noticia que hobiese tal camino, ni ellos habían ido a la tierra adentro [...] pero que el propio indio con quien les hablaba, que era de la generación de los guaraníes, había ido a las poblaciones de la tierra adentro y sabía el camino por donde habían de ir », *ibid.*, chap. 59.

<sup>57</sup> « Las orejas tienen horadadas y tan grandes, que por los agujeros que tienen en ellas les cabe un puño cerrado, y traen por ellas unas calabazuelas medianas, y continuo van sacando aquellas y metiendo otras mayores; y así las hacen tan grandes que casi llegan cerca de los hombros, y por eso les llaman los otros indios comarcanos orejones, y se llaman como los ingas del Perú, que se llaman orejones [...]. Dende aquí comienzan estos indios a tener idolatría, y adoran ídolos que ellos hacen de madera; y según informaron al gobernador adelante la tierra adentro tienen los indios ídolos de oro y plata », *ibid.*, chap. 54.

<sup>58</sup> *Ibid.*, chap. 70.

<sup>59</sup> Sur les mythes de la conquête, leurs origines américaines et européennes, leur création et recréation voir Isabelle COMBÈS, « De los candires a Kandire. La invención de un mito chiriguano », *Journal de la Société des américanistes*, 92-1 et 2 | 2006, URL : <http://journals.openedition.org/jsa/3139> ; DOI : 10.4000/jsa.3139 ; Isabelle COMBÈS, « Pai Sumé, el Rey Blanco y el Paítiti », *Anthropos*, n° 106, 2011, p. 99-114 ; GIL, Juan, *Mitos y utopías del descubrimiento*, Madrid, Alianza Editorial, 2007 [1ère édition 1989] ; Jean-Pierre SÁNCHEZ, *Mythes et légendes de la conquête de l'Amérique*, Rennes, PUR éditions, 1996.

caribéenne de l'Amérique méridionale) et le fleuve alors appelé Marañón (futur fleuve des Amazones) de l'autre constituent des repères géographiques pour les deux expéditionnaires. On observe que la liaison entre ces espaces et la région du Río de la Plata n'était pas encore nettement établi mais qu'on le devinait et qu'on le cherchait. Cette tension entre l'appréhension fragmentaire de l'espace sud-américain et le désir de l'embrasser dans sa totalité – favorisé aussi bien par la pensée et la pratique cartographique que par les mythes – est caractéristique de la période. Cependant dans le récit de Cabeza de Vaca, l'imaginaire sur l'inconnu s'élabore essentiellement depuis l'intérieur de l'espace lui même, à partir des témoignages de ceux qui en ont l'expérience, en fin de compte, des indigènes. C'est ainsi que se pose la question problématique du statut accordé à ce type de sources – dont la réponse reste ambivalente. Les témoignages des indigènes y sont omniprésents et en conséquence largement légitimés – et en même temps le doute plane sur leur fiabilité<sup>60</sup>. Dans tous les cas, nous ne pouvons pas les interpréter simplement comme la voix des indigènes, car ces témoignages sont en réalité l'interprétation et la traduction qu'en font les Espagnols.

En somme, Álvar Núñez peignait le Río de la Plata comme une région encore largement inconnue dont les limites restaient très floues et où il serait possible, d'après le témoignage des indigènes, de trouver facilement de l'or et l'argent. À l'inverse, le Chili présenté par Valdivia était assez concrètement circonscrit et, en bonne partie, occupé et exploité, avec beaucoup de sacrifices, comme il ne se lassait pas de le mettre en avant, grâce à lui. Le gouverneur, faisant preuve d'un grand pragmatisme, soulignait les potentialités minérales de la terre tout en les relativisant, le Chili, ce n'était pas le Pérou :

*Partió este barco, como digo, llevando los que en él iban, míos y de particulares, casi sesenta mill pesos que, a ir a otra parte que al Perú, era gran cosa; pero como aquella tierra ha sido y es tan próspera e rica de plata, estimarían en poco aquella cantidad, y acá teníamosla en mucho por costarnos cada peso cient gotas de sangre y doscientas de sudor<sup>61</sup>.*

---

<sup>60</sup> La relation de Hernando de Ribera finit avec ces mots : « *Declaró que para saber la verdad de los dichos indios y saber si discrepaban en su declaración en todo un día y una noche a cada uno por sí les preguntó por diversas vías la dicha declaración; en la cual, tornándola a decir y declarar sin variar ni discrepar, se conformaron* ». Une seule occurrence dans le texte remet en question explicitement la valeur de la parole des autochtones. Il s'agit significativement de faire retomber indirectement sur eux l'échec de l'exploration vers la cordillère menée par Cabeza de Vaca depuis le port de Los Reyes : « *mayormente que los indios nunca dicen cosa cierta* », A. CABEZA de VACA, *op. cit.*, chapitre 64.

<sup>61</sup> P. de VALDIVIA, *Lettre à l'empereur Charles Quint*, Concepción, 15 octobre 1550.

D'ailleurs, en 1552, dans sa dernière lettre au monarque, il considère plus important pour consolider les nouvelles conquêtes au sud de Concepción de cultiver la terre que d'extraire les minerais<sup>62</sup>. En effet, cette année-là, il avait fondé les villes de Villa Rica et Valdivia. Il s'approchait peu à peu de son but, le détroit de Magellan et la Mer du Nord (l'océan Atlantique)<sup>63</sup>.

Le projet territorial de Valdivia apparaissait déjà dans ses premières lettres : il se proposait de conquérir l'espace entre Santiago et le détroit de Magellan et d'en faire une province placée sous sa juridiction. C'est ainsi que, dès 1544, afin de recueillir des informations sur un espace qui restait alors méconnu, il envoie le pilote J. B. Pastene, « qui savait mesurer la latitude et connaissait tout sur la navigation »<sup>64</sup> prospecter la côte vers le sud du continent. La circumnavigation de Magellan-El Cano (1519-1522) avait permis aux Européens de se figurer un passage entre les deux océans dans l'extrémité méridionale des terres américaines, mais l'image cartographique du détroit et de la façade pacifique du sud du continent était encore imprécise<sup>65</sup>.

C'est notamment à partir de 1550 que la question des limites administratives de la province se pose de manière très concrète dans les lettres du conquistador. Il voulait qu'on lui octroie la juridiction de la province jusqu'au détroit, d'une part, et jusqu'à la Mer du Nord, de l'autre. Il convoitait donc une province qui allait jusqu'au bout du continent au sud et embrassait le Río de la Plata à l'ouest jusqu'à la côte atlantique. Il est intéressant de noter que pour défendre sa demande, il avance des arguments liés à l'exploration géographique et au développement de

---

<sup>62</sup> « *E como al presente no se saca oro sino en esta ciudad de Santiago e La Serena, atento que no consiento se saque tan presto en las demás que tengo pobladas, a cabsa de asentar e simentar bien los naturales e que los vecinos se perpetüen en hacer sus casas e darse a sembrar e criar por enoblecer la tierra para su perpetuación* », *Lettre à l'empereur Charles Quint*, Santiago, 26 octobre 1552.

<sup>63</sup> « *Dende a dos meses, por el abril adelante, poblé la Villa-Rica, que es por donde se ha de descubrir la Mar del Norte: hice cincuenta vecinos, todos tienen indios, y así iré conquistando y poblando hasta ponerme en la boca del Estrecho, e siendo VM servido y habiendo oportunidad de sitio donde se pueda fundar una fortaleza, se hará para que ningún adversario entre ni salga sin licencia* », *Lettre à l'empereur Charles Quint*, Santiago, 26 octobre 1552.

<sup>64</sup> « *Hombre muy práctico de la altura y cosas tocantes a la navegación* », *Lettre à l'empereur Charles Quint*, La Serena, 4 septembre 1545.

<sup>65</sup> Après l'expédition de Magallanes et avant l'arrivée de Valdivia au Chili, il y eut d'autres expéditions organisées par la Couronne espagnole depuis la Péninsule ibérique, et aussi des expéditions clandestines, pour prospecter le passage interocéanique. Seule, celle de Francisco de Camargo (1540) réussit à traverser le détroit sans faire naufrage. Pour une synthèse et des références bibliographiques actualisées sur les enjeux politiques liés à l'exploration du détroit, voir le chapitre que Jimena Obregón consacre à la question dans l'ouvrage *Revers de conquête et résistances amérindiennes*, *op.cit.*, p. 171-185. Sur les liens entre la représentation du détroit et de la cordillère, voir A. VEGA, *op. cit.*, p. 148-162.

la cartographie de la région. Grâce à l'expédition maritime de J. B. de Pastene<sup>66</sup>, à sa propre exploration terrestre, au travail des cosmographes et aux informations recueillies auprès des populations autochtones, Valdivia affirmait que les cartes faites en Espagne<sup>67</sup> étaient erronées et qu'il fallait corriger la position du détroit.

*E la razón porque lo pido es porque tenemos noticia que la costa del Río de la Plata, desde cuarenta grados hasta la costa del Estrecho, es despoblada y temo va engostando mucho la tierra, porque cuando envié al piloto J. B. Pastene (...) rigiéndose por las cartas de marear que de España traía empemidas, hallándose en cuarenta e un grados, estuvo un punto de se perder, por do se ve que las cartas que se hacen en España están erradas en cuanto al Estrecho de Magallanes (...) Y este error no consiste, como estoy informado, en los grados de norte sur, que es la demanda del dicho Estrecho, sino del este y ueste<sup>68</sup>.*

Il promettait au monarque de lui envoyer une nouvelle lettre dès que les cosmographes de l'expédition l'auraient finie<sup>69</sup>. Il mettait également en avant les enjeux géostratégiques liés au passage interocéanique auxquels la Couronne était forcément très sensible : écarter la concurrence d'autres puissances européennes<sup>70</sup>, contrôler la route vers les épices (l'Asie) et consolider la conquête du Río de la Plata<sup>71</sup>.

En définitive, il n'y a aucune résonance mythique dans l'image de l'inconnu véhiculée par Valdivia. Cette *terra incognita* n'était pas habitée par des peuples fantastiques, ni ne

---

<sup>66</sup> Valdivia commande à Francisco de Ulloa une autre expédition au détroit en 1553, mais le gouverneur meurt avant le retour de Ulloa

<sup>67</sup> Ces cartes étaient dressées en Espagne grâce au cumul d'information géographique réunie par les pilotes et les marins et synthétisée par le *Consejo de Indias* et la *Casa de Contratación*. Alonso de Santa Cruz, cosmographe de cette institution dès 1533, ancien membre de l'expédition de Cabot au Río de la Plata (1526-1530), intègre dans son manuscrit *Yslario de todas las islas del mundo* (1542) une carte du détroit, *op. cit.* [Biblioteca Nacional de España, <http://bdh.bne.es/bnearch/detalle/bdh0000149359>]

<sup>68</sup> P. de VALDIVIA, *Lettre à ses représentants dans la Cour*, Santiago, 15 octobre, 1550.

<sup>69</sup> « *Él* (Jerónimo Alderete, messenger de Valdivia en 1552) *sabrá dar razón de todo lo que se le pidiere e lleva la relación de la tierra, aunque la discreción no puede ir ahora, atento que traigo, así por la tierra adentro como por la costa, cosmógrafos que la pongan en perfección para la enviar a V.M e no está acabada, enviarla he con los primeros navíos que partan* », *Lettre à l'empereur Charles Quint*, Santiago, 26 octobre 1552

<sup>70</sup> Il ne se trompait pas : en 1578, Francis Drake empruntait la route du détroit, ouvrant la voie à d'autres "corsaires" anglais et hollandais. Les Espagnols éprouvent pendant longtemps la peur de voir le Chili, et par conséquence, Lima et Potosí, en danger. Voir Carmen BERNAND, « Las fronteras de la Plata. Potosí y los confines del Perú (1542-1616) », dans Salvador BERNABÉU ALBERT, *Poblar la inmensidad : sociedades, conflictividad y representación en los márgenes del Imperio Hispánico (siglos XV-XIX)*, Ediciones Rubeo, CSIC, 2010, p. 349-375.

<sup>71</sup> « *Por la noticia que de los naturales he habido y por lo que oigo decir e relatar a astrólogos y cosmógrafos, me persuado estoy en paraje donde el servicio de nuestro Dios puede ser muy acrecentado; e visto lo uno y lo otro, hallo por mi cuenta que donde más V.M el día de hoy puede ser servido, es en que navegue el Estrecho de Magallanes por tres cabsas, dexadas la demás que se podían dar: la primera, porque toda esta tierra e Mar del Sur terná V.M en España e ninguno se atreverá a hacer cosa que no deba; la segunda que terná muy a la mano toda la contratación de la especería; e la tercera porque se podrá descubrir e poblar esotra parte del Estrecho, que segúnd estoy informado, es tierra muy bien poblada* », P. de VALDIVIA, *Lettre à l'empereur Charles Quint*, Santiago, 26 octobre 1552.

regorgeait de richesses minérales<sup>72</sup>. Dans l'élaboration de cette cartographie de l'inconnu, les sources indigènes ont un poids marginal – nommées mais invisibilisées – par rapport à la place qu'elles prennent et le statut dont elles jouissent dans la représentation des espaces inexplorés du Río de la Plata. D'ailleurs, le récit de Valdivia ne rapportait aucun discours d'un tiers, indigène ou Espagnol. Le conquistador se servait des outils de la science moderne, alors en gestation, l'expérience et la cartographie, pour représenter, avec une certaine circonspection, des contrées dont on n'avait encore que l'intuition et dont l'intérêt résidait dans leur situation géostratégie sur une grille d'observation à échelle planétaire. À vrai dire, ce regard relativement abstrait et pragmatique imprègne toute l'écriture de l'espace chez Valdivia et s'exprime également dans le dessin d'une cartographie proto-administrative de la province.

### **Cartographie administrative ou cartographie physique**

Afin de délimiter le territoire sous sa juridiction et d'affirmer ainsi indirectement son indépendance vis-à-vis du Pérou, Valdivia s'intéresse de près à déterminer les contours du Chili : la vallée de Copiapó au nord, l'océan à l'ouest, le détroit au sud. Les limites orientales demeuraient moins bien définies dans son discours : il revendiquait qu'elles dépassent les 100 lieues est-ouest initialement prévues par La Gasca – c'est à dire, elles devaient se situer bien au-delà de la cordillère –, mais attendait de mieux connaître l'extrémité méridionale du continent pour préciser l'étendue de sa demande. En tout cas, il imaginait le Chili allant jusqu'à l'Atlantique et comprenant la région du Río de la Plata. Cette représentation d'un Chili à califourchon sur la cordillère, si on utilise l'expression consacrée par Alejandra Vega, sera abandonnée au cours du XVI<sup>e</sup> siècle même si dans la pratique la région de Cuyo, située sur le versant oriental, reste attachée administrativement à la province jusqu'à la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>73</sup>.

---

<sup>72</sup> Le pragmatisme de Valdivia est d'autant plus à souligner que le Chili avait été pour l'Empire inca un pourvoyeur de métaux précieux et les conquistadors, Almagro et le propre Valdivia, se sont lancés sur la route du Chili dans le but d'atteindre des richesses.

<sup>73</sup> « *El sueño de Pedro Valdivia de conquistar y consolidar el dominio sobre una gobernación a horcajadas de los Andes no sobrevivió con éxito al fundador. Aunque se continuo afirmando la jurisdicción de la gobernación de Chile sobre las tierras transandinas, surgieron numerosas expresiones que identificaban la cordillera como un límite a este territorio. Las evidencias de una circulación prehispánica frecuente y consolidada entre ambas vertientes de la cordillera revelan que este fracaso fue más bien fruto de la experiencia hispana y no una traducción de las territorialidades indígenas preexistentes* », A. VEGA, *op. cit.*, p. 294. Le rôle de la cartographie dans la construction de l'image du Chili et notamment la fixation de la cordillère comme la limite orientale du territoire sont analysés par l'auteur dans un chapitre spécifique, *ibid.*, p. 281-292. « *La imagen de la "vaina despada, angosta y larga" hacía caso omiso de las cien leguas que constituían la extensión este-oeste de*

Par ailleurs, Valdivia articule le territoire sur un réseau de villes qui s'étalait de La Serena jusqu'à Angol (Los Confines) où chaque ville jouait un rôle précis dans la gestion de l'espace conquis, constituant ainsi une pièce du quadrillage administratif de la province<sup>74</sup>. Cette organisation spatiale répondait aux intérêts coloniaux, mais on peut émettre l'hypothèse qu'elle était redevable de certaines réalités préhispaniques – même s'il est difficile de l'affirmer parce que le conquistador n'explique jamais ce type d'informations. Il est attesté grâce aux travaux des archéologues qu'avant l'arrivée des Espagnols les populations autochtones des deux versants des Andes entretenaient des relations intenses. On sait maintenant également que le *Camino del Inka*, emprunté par Valdivia et les Espagnols et dont l'extrémité méridionale arrivait à la hauteur de Santiago (ville fondée sur un site inca), constituait un complexe réseau routier qui, d'un *tambo* à l'autre, connectait le centre de l'empire avec l'ensemble de son territoire. Il intégrait des chemins longitudinaux et transversaux, beaucoup pré-incaïques, et nombreux passages de la cordillère<sup>75</sup>. Cette territorialité amérindienne fonctionne-t-elle comme un palimpseste pour Valdivia<sup>76</sup> ?

Quelle que soit la réponse, le pragmatisme de Valdivia, dont la filiation est à chercher chez Francisco Pizarro et l'expérience péruvienne – où l'exploitation minière constitue l'élément essentiel de l'intégration territoriale –, ainsi que son discours nettement tourné vers l'action privilégient l'idée du Chili comme entité juridique et administrative et expliquent le caractère extrêmement concis de ses descriptions de la géographie physique de la province. Les fleuves sont les éléments du paysage les plus présents en tant que repères structurants de l'espace,

---

*la jurisdicción de Chile, aunque no las negara* », p. 295. Il est possible de consulter facilement certaines de ces cartes grâce à la numérisation des fonds de nombreuses bibliothèques : Juan López de Velasco, *Demarcación y división de las Indias* (ca. 1575) [John Carter Brown Library, [https://jcb.lunaimaging.com/luna/servlet/detail/JCBMAPS~1~1~1700~102790004:-Descripcion-de-Prouincia-de-Chile-?qvq=q:juan\\_lopez\\_de\\_velasco&mi=3&trs=42](https://jcb.lunaimaging.com/luna/servlet/detail/JCBMAPS~1~1~1700~102790004:-Descripcion-de-Prouincia-de-Chile-?qvq=q:juan_lopez_de_velasco&mi=3&trs=42)] Fray Diego de Ocaña, *Mapa de Chile* (ca. 1600-1607) [Universidad de Oviedo <http://hdl.handle.net/10651/27859>], Alonso de Ovalle, *Tabula Geographica Regni Chili* 1646 [BNF, Gallica <http://hdl.handle.net/10651/27859>].

<sup>74</sup> Santiago fut pensé comme le premier et principal ancrage dans le territoire : « *Acordé para la perpetuación de los naturales y para la sustentación desta ciudad porques la puerta para la tierra de adelante y donde se rehace la gente que ha venido e la que viniera a poblarla e conquistarla* », P. de VALDIVIA, *Lettre à ses représentants dans la Cour*, Santiago, 15 octobre, 1550. La Serena était une ville étape qui reliait le Chili au Pérou : « *Que yo envié a poblar la cibdad de la Serena por la causa dicha de tener el camino abierto* », *Lettre à l'empereur Charles Quint*, La Serena, 4 septembre 1545. Concepción constituait un point d'avancée, dans les terres et sur la côte, pour la conquête du sud : « *Hízose por dar algund descanso a los conquistadores en la vela e por guardar nuestro bagaje, heridos y enfermos e para poder salir a pelear cuando quisiésemos y no cuando los indios nos incitasen a ello* », *Lettre à ses représentants dans la Cour*, Santiago, 15 octobre, 1550.

<sup>75</sup> Voir A. VEGA, *op. cit.*, p. 220-224.

<sup>76</sup> « *Y de lo que aquellos valles podrán servir a sus amos en esta cibdad de Santiago será con algund tributo y con tener un tambo en cada valle donde se acojan los los cristianos que viniere y les den de comer; y haránlo esto los indios de muy buena voluntad y no les será trabajo ninguno, antes se holgarán* », P. DE VALDIVIA, *Lettre à l'empereur Charles Quint*, La Serena, 4 septembre 1545.

mais Valdivia ne dit rien sur leurs caractéristiques naturelles ni, d'ailleurs, sur l'étymologie américaine de leurs noms (Copaipó, Mapocho, Maule, Bío-Bío, Toltén, etc) – contrairement à Cabeza de Vaca qui précise souvent les origines amérindiennes de la toponymie des lieux géographiques (par exemple lorsqu'il dit « un fleuve que les Indiens appellent » Iguazu ou Paraná, etc).

En effet, Cabeza de Vaca ponctue fréquemment son récit par des observations sur la flore et la faune *rioplatenses*<sup>77</sup>. Ce dernier dresse une carte physique ou naturelle de la région. Cette manière d'Álvar Núñez de récréer l'espace américain relève autant de la curiosité et de l'émerveillement – c'est-à-dire, de la volonté de déterminer ce qui est propre au continent en le comparant avec l'Espagne – que de l'utilitarisme. La nature américaine est toujours pensée par les conquistadors en fonction de ses ressources – d'où le recours fréquent à l'hyperbole dans les descriptions<sup>78</sup>. Mais il y a également dans le témoignage de Cabeza de Vaca des observations qui mettent plutôt l'accent sur son vécu de l'espace naturel : ce qu'il mange<sup>79</sup>, les difficultés à traverser les chutes de l'Iguazu<sup>80</sup>, les animaux venimeux et les plantes curatives<sup>81</sup>. Ces descriptions minutieuses des particularités de la terre coexistent dans le récit

<sup>77</sup> Dans les lettres de Valdivia, on ne trouve qu'une seule phrase, glissée subrepticement, sur les espèces naturelles chiliennes. Lorsqu'il part vers le Pérou assister le président La Gasca contre les armées de Gonzalo Pizarro, Valdivia affirme : « *En alzando velas, mandé a los marineros que me echasen a la mar una infinidad de plantas que llevaban destas partes a los Reyes porque no me gastasen el agua, diciéndoles que no había de parar hasta me ver con la persona que venía, por parte de V. M, y así se echaron* », *Lettre à l'empereur Charles Quint*, Concepción, 15 octobre 1550. La priorité n'était pas alors aux savoirs botaniques.

<sup>78</sup> Les exemples sont nombreux. « *Hay muchos árboles de cañafistola, los cuales son muy grandes y muy poderosos [...] La gente comía mucho de ella y de dentro es muy melosa; no hay diferencia nada a la que se trae de otras partes a España, salvo ser más gruesa y algo áspera en su gusto, y cáusalo como no se labra (...)* Por do fue navegando hay muchas frutas salvajes que los españoles y los indios comían; entre las cuales hay una como un limón ceutí muy pequeño, así en el color como cáscara; en el agrio y en el olor no difieren al limón ceutí de España, que será como un huevo de palom ; esta fruta es en la hoja como del limón », A. CABEZA de VACA, *op. cit.*, chap. 50. « *Harina de piñones (que hacen muy gran cantidad de ella) porque hay en aquella tierra muy grandes pinares, y son tan grandes los pinos, que cuatro hombres juntos, tendidos los brazos, no pueden abrazar uno, y muy altos y derechos. Y son muy buenos para mástiles de naos y para carracas, según su grandeza [...] Por aquella tierra hay muchos puercos monteses (pécarris?) y monos que comen estos piñones de esta manera; que los monos se suben encima de los pinos y se asen de la cola, y con las manos y pies derruecan muchas piñas en el suelo, y cuando tienen derribada mucha cantidad, abajan a comerlos, y muchas veces acontece que los puercos monteses están aguardando que los monos derriben las piñas...* », *ibid.*, chap. 8.

<sup>79</sup> « *Pasaron mucha hambre y se sostuvo con mucho trabajo, abriendo caminos por los cañaverales. En los cañutos de estas cañas había unos gusanos blancos, tan gruesos y largos como un dedo; los cuales la gente freían para comer y salía de ellos tanta manteca, que bastaba para freírse muy bien, y los comían toda la gente y los tenían por muy buena comida* », *ibid.*, chap. 9.

<sup>80</sup> « *E yendo por el dicho río de Iguazú abajo era la corriente de él tan grande que corrían las canoas por él con mucha furia; y esto causólo que muy cerca de donde se embarcó da el río un salto por una peñas abajo muy altas, y da el agua en lo bajo de la tierra tan grande golpe, que de muy lejos se oye; y la espuma del agua como cae con tanta fuerza sube en alto dos lanzas y más, por manera que fue necesario salir de las canoas y sacallas del agua y llevarlas por tierra hasta pasar el salto* », *ibid.*, chap. 11.

<sup>81</sup> « *Estos murciélagos son una mala sabandija, y hay muchos por el río que son tamaños y mayores que tórtolas de esta tierra, y cortan tan dulcemente con los dientes, que al que muerden no lo siente; y nunca muerden al*

avec d'autres descriptions stéréotypées destinées à véhiculer une image positive de l'espace et de présenter la région comme très propice à l'occupation<sup>82</sup>.

Cabeza de Vaca ne fait, pour sa part, aucune ébauche des limites juridictionnelles du Río de la Plata. La région restait ouverte à l'exploration – si bien que Valdivia de l'autre côté de la cordillère cherchait à l'annexer au Chili. Mais même si le regard d'Álvar Núñez privilégie le point de vue interne – l'espace est composé des groupes humains, des espèces animales et végétales qu'il a sous les yeux –, il porte aussi par moments un regard externe et systématique. Cette vision synthétique concerne notamment la côte atlantique – mesurée et nommée – la région de l'Iguazu – convoitée aussi par la Couronne portugaise<sup>83</sup> – et le cours du Paraguay depuis Asunción. La vision du Río de la Plata est schématisée dans ces trois éléments de l'espace – et c'est, d'ailleurs, l'image que véhiculent les cartes de l'époque.

Valdivia et Cabeza de Vaca sont les protagonistes d'histoires de conquêtes connectées et parallèles, mais ils produisent des écritures cartographiques significativement dissemblables par leur langage et leur point de vue.

La situation géostratégique du détroit de Magellan, la contiguïté avec le Pérou – point d'ancrage au niveau matériel et imaginaire – et les ambitions juridictionnelles de Valdivia pèsent sur la perspective qu'il adopte. Bien qu'il se trouve sur le terrain lorsqu'il écrit, il porte un regard relativement éloigné et synthétique de la région. Il a une vision unitaire (nord-sud) des Andes ainsi que de l'espace continental (ouest-est) situé entre les côtes du Pacifique et de l'Atlantique. Vision synthétique de l'Amérique méridionale qui s'exprime également par le dessin d'une humanité homogène, un ennemi uni, les indigènes, à qui il faut vaincre. Cette représentation unitaire et intégrée, animée par le pragmatisme caractéristique de l'action de

---

*hombre si no es en las lumbres de los dedos de los pies y de las manas, o en el pico de la nariz [...] y al gobernador le mordió un murciélago estando durmiendo en un bergantín [...]. Y es que los indios conocen una yerba que luego como el hombre es mordido la toman, y majada la ponen sobre la herida de la raya, y en poniéndola se quita el dolor; mas tiene más de un mes que curar en la herida* », *ibid.*, chap. 54.

<sup>82</sup> « *En todo este camino y tierra por donde iba el gobernador y su gente haciendo el descubrimiento, hay grandes campiñas de tierras, y muy buenas aguas, ríos, arroyos, fuentes, y arboledas y sombras, y la más fértil tierra del mundo, muy aparejada para labrar y criar* », *ibid.*, chap. 10. On peut trouver ces images idéalisées dans presque toutes les chroniques et même Valdivia en fournit une ou deux.

<sup>83</sup> « *Este río Iguazú es el primer río que pasaron al principio de la jornada Cuando salieron de la costa del Brasil. Llámase también por aquella parte Iguazú; corre del este-oeste ; en el no hay poblado ninguno; tomóse el altura en 25 grados y medio. Llegados que fueron al río Iguazú, fue informado de los indios naturales que el dicho río entra en el río del Paraná, que asimismo se llama e río de la Plata; y que entre río del Paraná y el río Iguazú mataron los indios a los portugueses que Martín Alonso de Sosa envió a descubrir aquella tierra* », *ibid.*, chap. 11.

Valdivia, est également possible parce qu'il n'existait pas un ancrage colonial sur le territoire antérieur à lui ; elle prend appui sur les pratiques cartographiques européennes – peut-être aussi sur des pratiques de circulation et des représentations préhispaniques. Il est probable que l'exploration maritime, la vision depuis la mer, ait également favorisé la mise à distance.

Cabeza de Vaca privilégie une vision de l'intérieur, depuis les terres, depuis le fleuve – véritable artère de pénétration et articulation de la région. L'image est fragmentaire et construite par une polyphonie des voix – beaucoup d'entre elles indigènes, même si elles sont traduites dans un langage compréhensible pour les Européens. Apparaît ainsi un espace anthropomorphisé, habité par une grande variété de groupes humains avec qui Álvar Núñez cherche à négocier. D'autres curieuses espèces animales et végétales complètent le tableau. La liaison entre le Río de la Plata et les Andes-Pérou n'était pas encore nettement définie, mais on la pressentait – peut-être la représentation négative forgée dans le *Tawantinsuyo* du versant oriental de la cordillère a-t-elle conditionné une perception parcellisée de ces espaces chez les Espagnols. Le désir de globalité s'exprime chez Álvar Núñez aussi bien dans un langage scientifique qui vise la représentation cartographique – l'espace est mesuré, les lieux nommés et repérés, la géographie synthétisée – qu'à travers l'activation des mythes qui servent à penser les jonctions entre le Río de la Plata, le fleuve des Amazones et la côte de la Caraïbe.

Les cartographies différentielles de Valdivia et d'Álvar Nuñez mettent en lumière le poids des réalités locales américaines dans la construction des géographies politiques dont l'enjeu était, dans tous les cas, de représenter, occuper et posséder le territoire.

## DE LA QUIMÉRICA EDAD DE ORO DE VASCO DE QUIROGA A LA DE HIERRO EN LOS *COLOQUIOS DE LA VERDAD* DE PEDRO DE QUIROGA\*

GUILLERMO SERÉS

Universidad Autónoma de Barcelona

### El adanismo

Para entender el sentido último de los *Coloquios de la verdad*, de Pedro de Quiroga<sup>1</sup>, debemos tener en cuenta la tradición bíblica sobre el origen adánico del linaje humano<sup>2</sup>, porque los cronistas de uno y otro signo parten del supuesto de que todo el género humano, incluidos los indios, evidentemente, deriva de Adán y sus hijos. Así lo apunta, por ejemplo, fray Bernardino de Sahagún nada más empezar su *Historia general de las cosas de la Nueva España*:

Parece que ellos o sus antepasados tuvieron algún oráculo acerca de esta materia, o de Dios o del demonio, o tradición de los antiguos que vino de mano en mano hasta ellos, [...] pues es certísimo que estas gentes son nuestros hermanos, procedentes del tronco de Adán<sup>3</sup>.

Confirma dicha tradición, entre tantos otros, Juan Suárez de Peralta, recurriendo al Génesis para probar que grandes huesos, como los de los gigantes a que alude el primer libro de la Biblia<sup>4</sup>, también se han encontrado en América, de modo que se podría deducir que sus pobladores fueron aquellos gigantes antediluvianos, o sea,

---

\* Este estudio se inscribe en el marco del proyecto de investigación del Ministerio de Economía y Competitividad “Tradición y originalidad en la cultura humanística de Indias. Géneros, paratextos y traducciones en el mundo atlántico (siglos XVI-XVII)” (FFI2017-87858-P).

<sup>1</sup> Pedro de QUIROGA, *Coloquios de la verdad*, Ana VIAN HERRERO (ed.), Madrid, Iberoamericana, 2009; es una edición excelente, con un estudio preliminar muy completo en todos los sentidos.

<sup>2</sup> La recuerda y recopila San Pablo: “Él [Dios] es el que de un solo hombre ha hecho nacer todo el linaje de los hombres, para que habitase la vasta extensión de la tierra, fijando el orden de los tiempos y los límites de la habitación de cada pueblo” (Hechos, 17, 26). Ver Chet van DUZER, «Distant sons of Adam; a newly discovered early voice on the origin of the peoples of new world», *Viator*, 47, 2016, p. 365-386.

<sup>3</sup> Fray Bernardino de SAHAGÚN, *Historia general de las cosas de la Nueva España*, Alfredo López Austin y Josefina García Quintana (eds.), Madrid, Alianza, 1988, 2 vols. Ver David A. BORUCHOF, “New Spain, New England, and New Jerusalem: The ‘Translation’ of Empire, Faith, and Learning (*translatio imperii, fidei ac scientiae*) in the Colonial Missionary Project”, *Early American Literature*, 43, 2008, p. 5-34, que trae muchas referencias de Sahagún.

<sup>4</sup> En el Génesis, 6, 4, se lee que “en aquel tiempo había gigantes sobre la tierra, [...] cuando los hijos de Dios se juntaron con las hijas de los hombres, y ellas concibieron: éstos fueron los héroes del tiempo antiguo”; remite a una tradición folclórica cananea según la cual una raza ciclópea levantó las construcciones megalíticas tan frecuentes en Transjordania.

proceden y vienen de los hebreos, de las diez tribus de Israel. [...] Y para rastro dello podemos traer lo de cap. 6 del Génesis. [...] Y como allí fuesen todos ahogados y después del Diluvio acá no se hayan visto hombres de tanta grandeza como se hallan huesos en sepulturas, que ponen gran admiración de verlos, parece indicio y señal que estos huesos fueron de hombres antes del Diluvio<sup>5</sup>.

Estos textos sagrados ya pesaban mucho en todos los religiosos que pasaron al Nuevo Mundo a la hora de explicar el origen de los indios, suponiéndolos descendientes de las “tribus perdidas” de Israel, de acuerdo también con el libro (apócrifo después del Concilio de Trento) de Esdras (4 Esdras, 13, 40-50), que señalaba que los miembros de aquellas tribus fueron milagrosamente liberados del cautiverio del Salmanansar, rey de Asiria, y guiados, en dirección a Asia, hacia una región nunca habitada y de la cual sus descendientes podrían volver al fin de los tiempos<sup>6</sup>.

### El Diluvio Universal

Esta idea de la peregrinación de los liberados se combina con aquella del Diluvio Universal, pues todos los cronistas admiten la supervivencia después del diluvio (Génesis, 1,

---

<sup>5</sup> Juan SUÁREZ de PERALTA, *Tratado del descubrimiento de las Indias y su conquista*, Giorgio PERISSINOTTO (ed.), Madrid, Alianza, 1990, p. 40 y 50. Hasta el soldado Bernal DÍAZ DEL CASTILLO lo señala: “trujeron otros pedazos e huesos como el primero, mas estaban ya comidos y deshechos de la tierra, y todos nos espantamos de ver aquellos zancarrones y tuvimos por cierto haber habido gigantes en esta tierra. Y nuestro capitán Cortés nos dijo que sería bien enviar aquel gran hueso a Castilla, para que lo viese Su Majestad” (*Historia verdadera de la conquista de la Nueva España*, Guillermo Serés (ed.), Galaxia Gutenberg-RAE, Madrid, 2011, p. 268).

<sup>6</sup> “40 Estas son las diez tribus que fueron hechas cautivas [llevándolas] fuera de su tierra en los días del rey Josías, a quienes llevó cautivas Salmanansar, rey de los asirios, y los llevó más allá del río y fueron trasladados a otra tierra. 41 Pero ellos determinaron dejar la muchedumbre de los gentiles y marchar a una región ulterior, donde nunca había habitado el género humano 42 a fin de observar allí sus preceptos, que no habían guardado en su país”. 43 Ellos entraron por las estrechas entradas del Éufrates, 44 pues el Altísimo les hizo signos y contuvo los manantiales del río mientras pasaron, 45 pues por aquella región había un largo camino, de un año y medio de viaje, y aquella región se llama Arzaret. 46 Allí habitaron hasta el final de los días; y luego, cuando comenzaron a retornar, 47 el Altísimo contuvo de nuevo los manantiales del río para que pudieran pasar; por esto viste la muchedumbre recogida en paz. 48 Pero también [forman esa muchedumbre] los que quedaron de tu pueblo que se mantuvieron dentro del territorio santo. 49 Así pues, cuando [el Altísimo] comience a aniquilar a las gentes coaligadas, protegerá a [su] pueblo que ha quedado. 50 Y entonces les mostrará grandes portentos» (4 Esdras, 13, 40-50, traducción de Domingo MUÑOZ LEÓN, “Libro IV de Esdras”, en *Apócrifos del Antiguo Testamento*, Alejandro Díez Macho y Antonio Piñero (eds.), Madrid, Cristiandad, 2009, p. 456). Ver simplemente Florentino GARCÍA MARTÍNEZ, “La autoridad de 4 Esdras y el origen judío de los indios americanos”, *Fortvnatae*, 22, 2011, p. 41-54. La influencia del apócrifo bíblico en polémica sobre el origen judío de los indios ha sido bien documentada por Francis SCHMIDT, “Azeret en Amérique”, en *Moïse géographe. Recherches sur les représentations juives et chrétiennes de l'espace*, Alain DESREUMAUX y Francis SCHMIDT (eds.), Paris, J. Vrin, 1988, p. 155-201.

26; 10, 1 ss.) y los límites de su ubicación en el mundo conocido (Deuteronomio, 32, 8), como Solórzano Pereira, por ejemplo, señala con auxilio de *auctoritates*:

Agustín Torniello cree que [...] según las tradiciones sirias, siguiendo a Andrés Maes, [...] Noé llevó religiosamente consigo al arca los huesos de nuestro primer padre Adán y después del diluvio [...] los repartió entre sus tres hijos al tiempo que les repartía también el mundo<sup>7</sup>.

El Nuevo Mundo fue el cuarto, para asimilarlo con la simbología del cuaternario y salvar ortodoxamente el expediente, porque “con las cuatro partes [...] se significan los cuatro términos o estremidades de la cruz en que se obró el misterio de nuestra redención”<sup>8</sup>, una cruz cuya madera (el *arbor crucis*) tiene su origen en el árbol de la ciencia del bien y del mal del Paraíso (véanse, abajo, notas 39-43), del que fue expulsado Adán, padre común de los habitantes de los cuatro mundos.

Es posible que Solórzano esté pensando en “El cuarto reino” (Daniel, 7, 13-27), cuando el profeta escucha la interpretación del “hijo de hombre”, cuyo dominio es eterno, “y su imperio, imperio que nunca desaparecerá” (7, 14), y al que le darán “el dominio y la majestad de todos los reinos de debajo del cielo, cuyo reino será eterno, y le servirán y obedecerán todos los señoríos” (7, 27). Es posible, pero también es accidental, porque lo sustancial es que se olvidó progresivamente el primitivo programa hilemórfico que proclamaban Pérez de Oliva y otros humanistas de nuevo cuño; se volvió a aquel providencialismo tardomedieval de Diego de Valera, que retomaron, como si fuera *ex novo*, los tratadistas posteriores: La Puente, Salazar, Solórzano, Garnica o el dominico Gregorio García. Este último, muy cercano a Acosta, redactó el *Origen de los indios del Nuevo Mundo e Indias Occidentales*, publicado en 1607, donde recogió las fuentes antiguas (Platón, Aristóteles, Séneca...), analizó las causas naturales que pudieron desviar a los navegantes hasta América y repasó las diversas analogías entre las costumbres del viejo y del nuevo mundo<sup>9</sup>, llegando a sorprendentes conclusiones, como la semejanza de éxodos, para probar el origen judío de los indios:

<sup>7</sup> Juan de SOLÓRZANO PEREIRA, *De Indiarum iure*, Carlos Baciero (ed.), Madrid, CSIC, 2001, p. 323.

<sup>8</sup> J. de SOLÓRZANO PEREIRA, *Política indiana*, Miguel Ángel Ochoa Brun (ed.), Madrid, Atlas, 1972, 3 vols., I, p. 72. Las cuatro partes del mundo y de la cruz eran moneda corriente; lo recoge, por ejemplo, el influyente Justo LIPSIO, *De cruce*, Amberes, Cristóbal Plantino, 1594, donde describe todos los tipos de cruces, recoge todas las fuentes (grecorromanas, bíblicas y de la patrística) y se centra especialmente en la “*immissa crux (est cum ligno erecto transversum alterum iniungitur atque immittitur, sed sic ut ipsum secet)*”, porque “*in illa inquam, quae quatuor finibus universum orbem complexa est, no sine misterio, quod toti orbi mortuus, salvator noster pendit*” (p. 22). Ver también Gerardus Quirinus REIJNERS, *The terminology of the Holy Cross in early christian literatura as based upon Old Testament tipology*, Nijmegen, Dekker & Van de Vegt, 1965, p. 96.

<sup>9</sup> Jesús María GARCÍA AÑOVEROS (“Opiniones y reflexiones de tres clásicos hispanos, José de Acosta (1590), fray Juan de Torquemada (1615) y Juan de Solórzano y Pereira (1647), acerca de la procedencia de los indios del

¿Quién dirá que no parece esta salida y peregrinación de los mexicanos a la salida de Egipto y camino que hicieron los hijos de Israel? Pues aquellos, como estos, fueron amonestados a salir y buscar tierra de promisión. Y los unos y los otros llevaban por guía a su Dios y consultaban el arca, le hacían tabernáculo. [...] Y así los unos como los otros gastaron gran número de años en llegar a la tierra prometida; que en todo esto y en otras muchas cosas hay semejanza de lo que las historias de los mexicanos refieren a lo que la Divina Escritura cuenta de los israelitas. [...] Habremos probado, no científica sino probablemente, que nuestros indios proceden de los hebreos, particularmente de aquellas diez tribus que se perdieron, de quien Esdras hace mención<sup>10</sup>.

Por mucho que el inteligente padre Acosta la rechazó e intentó explicar por otros medios la presencia de hombres en América después del Diluvio<sup>11</sup>, desatendiendo la idea misma del antípoda –que implicaría la idea, consustancialmente herética, de la existencia de dos linajes de hombres–, confirmando el origen asiático de los indios y su posterior emigración<sup>12</sup>, y negando la tradición oral de que los indios vengan del linaje de los judíos<sup>13</sup>.

Por mucho que se empeñase, insisto, aquellos textos veterotestamentarios pesaron mucho en los “nuevos” evangelizadores, pues fue muy común la creencia (a partir especialmente del citado libro apócrifo de Esdras) de que el origen común adánico (paradisíaco, por lo tanto), no contaminado por acontecimientos históricos posteriores, fue la garantía de la supuesta mansedumbre del indio, en que se basó la visión redentora y utopista de, por ejemplo, Vasco de Quiroga (llega a México en 1531), que se refiere a su “vida natural como similar a la de los

Nuevo Mundo” (en Gregorio GARCÍA, *Origen de los indios del Nuevo Mundo e Indias Occidentales* [1607], Carlos Baciero (ed.) Madrid, CSIC, 2005, p. 19-34), señala que sobre el origen de los indios, una vez asumido que tenían que llegar de alguna de las tres partes del mundo, la postura de García es la más ecléctica, pues “reúne todos los pareceres emitidos: pudieron venir por mar o por tierra” y “provinieron conjuntamente, sin excluir a ninguno, de todos los pueblos enumerados” por sus predecesores, que escribieron sobre el particular entre 1535 y 1620” (p. 19-20); cita a Fernández de Oviedo, Venegas, Gómara, Cieza de León, Agustín de Zárate, Julián Castillo, Mariana, Martín del Río, Jerónimo Román, Barreiros, Herrera, Maluenda, Enrique Martínez, Pineda, de la Puente, Alderete, Remesal o Carrasco del Saz. No sería impensable que en el origen estuviesen los *Antiquitatum variarum autores* (Lyon, Herederos de Sebastian Gryphius, 1560); de Annio da VITERBO.

<sup>10</sup> G. GARCÍA, *op. cit.*, p. 182.

<sup>11</sup> *Acosta se tourne vers les régions arctiques par où il lui semble qu'ont dû être peuplées les Indes occidentales [...] séparées par un simple détroit ...* (Marcel BATAILLON, “L'unité du genre humain du P. Acosta au P. Clavigero”, en *Mélanges à la mémoire de Jean Sarrailh*, Paris, Centre de Recherches de l'Institut d'Études Hispaniques, 1966, 2 vols., I, p. 75-95, p. 77), pero a la vista del texto paulino, señala que la región de los montes de Ararat, donde se quedó el arca de Noé después del diluvio, sería el punto de partida de toda la población humana. Giuliano GLIOZZI (*Adamo e il nuovo mondo. La nascita dell'antropologia come ideologia coloniale: dalle genealogie bibliche alle teorie razziali (1500-1700)*, Florencia, La Nuova Italia, 1977, p. 59-61) subraya el escepticismo de Acosta, y José Manuel CAMACHO DELGADO (“Los nuevos hijos de Adán. Diego Andrés Rocha y el origen de los indios occidentales”, en *Herencia cultural de España en América. Siglos XVII y XVIII*, Trinidad BARRERA (ed.), Madrid, Iberoamericana, 2008, p. 149-170, p. 154) recuerda la contradicción del jesuita al plantearse “las dos hipótesis de mayor calado en la época: el origen judaico de la población americana o la posible procedencia de la Atlántida, descrita por Platón como un espacio tan grande como África y Asia juntas”; pero tampoco apuesta por Platón.

<sup>12</sup> Fray José de ACOSTA, *Historia natural y moral de las Indias*, Edmundo O'Gorman (ed.), México, Fondo de Cultura Económica, 1962, I, p. 7-9.

<sup>13</sup> Giuliano GLIOZZI, *op. cit.*, I, 23, p. 10-11, 59, 72-73.

antiguos de la Edad de Oro”<sup>14</sup>, de modo que “les dio un lugar en el mundo, situándolos en los orígenes de la civilización, lugar mítico y perfectible en cuanto adquiriesen el orden civilizado”<sup>15</sup>, pues su naturaleza, al decir, de Vasco de Quiroga, es “como cera muy blanda [...], hombres de sana e simple voluntad y obediencia”<sup>16</sup>.

Por lo tanto, “no es el buen salvaje idealizado del que hablará Montaigne o Rousseau”<sup>17</sup>; es el hombre simple precivilizado, al que habrá que educar para eliminar sus defectos”, pues su formación escolástica no “le permitía creer que esos seres eran un reducto fuera del orden divino”, o sea, del agustiniano *divinus omnium rerum ordo*. Partir del concepto de universalidad de la naturaleza humana y de la religión cristiana, “a la que todos habían sido llamados”, como hicieron los franciscanos, Las Casas o Vasco de Quiroga, “solo podía conducir a considerarlos como precristianos o, al insistir en sus cualidades de humildad, mansedumbre y pobreza, cristianos potenciales que solo requerían la nueva tutela y organización”<sup>18</sup>. De esta manera se facilitaba “la asimilación del indio a la cultura cristiana y, por tanto, su posible evangelización y la negativa a esclavización”<sup>19</sup>.

El común origen adánico se explica porque los indios pertenecen a la *respublica totius orbis*, que –al decir de Francisco de Vitoria–, incluye a los pueblos no cristianos y se rige por el *ius Gentium*<sup>20</sup>, al que ninguna comunidad puede sustraerse, en el que deben basarse las relaciones de los pueblos<sup>21</sup> y que, como tal, se opone diametralmente a la idea de *orbe* como simple proyección de la Cristiandad. Lo respaldaba el también dominico Domingo de Soto:

<sup>14</sup> Antonio ANTELO, “El mito de la edad de oro en las letras hispanoamericanas del siglo XVI”, *Thesaurus*, 30, 1975, p. 81-112.

<sup>15</sup> Paz SERRANO en Vasco de QUIROGA, *Carta al Consejo, Información en derecho*, en *La utopía en América*, Paz SERRANO GASSENT (ed.), Madrid, Historia 16, 1992, p. 31.

<sup>16</sup> Lo cita Rafael AGUAYO SPENCER, *Don Vasco de Quiroga, taumaturgo de la organización social*, México, Oasis, 1970, p. 212.

<sup>17</sup> Aunque puede parecerle por boca del indio de Pedro de Quiroga: “Tomad un indio y llevadle a vuestra casa, aunque sea niño. ¡Qué humilde está; qué bien acostumbrado; qué bien mandado y sin vicios. [...] Y lo mismo digo de las mujeres. [...] Tenedlas en vuestra compañía algunos días: luego se engallan; luego se pulen; luego emperezan y pierden toda buena costumbre!” (Pedro de QUIROGA, *Coloquios de la verdad*, *op. cit.*, p. 447-448).

<sup>18</sup> P. SERRANO, *op. cit.*, p. 35-36.

<sup>19</sup> Guillermo GARCÍA UREÑA, “Edad Áurea y *res publica*: en torno a las fuentes clásicas del utopismo de Vasco de Quiroga”, *Res Publica*, 17, 2014, p. 11-31, 15-16.

<sup>20</sup> En el tercer título de su *Relectio de indis* se refiere Francisco de VITORIA al derecho de gentes, indicando que de aquellas tierras descubiertas “los indios eran verdaderos dueños en el ámbito público y privado. Pues bien, es de derecho de gentes que se conceda al ocupante lo que no es de nadie, [...] pero como aquellos bienes no carecían de dueño, no pueden ser comprendidos e este título. [...] Y así, aunque dicho título pueda tener algún valor unido a otro, sin embargo en sí mismo de nada sirve para justificar la posesión, ni más ni menos que si ellos mismo nos hubieran descubierto a nosotros” (Madrid, CSIC, 1989, p. 86).

<sup>21</sup> “Under the *ius gentium* the Spaniards possessed what called the ‘right of society and natural Communications. [...] Vitoria also claimed that the *ius gentium* granted the Spaniards, together with all the

el Emperador no es señor del orbe, se confirma también por las leyes civiles y canónicas. [...] De estas cosas se desprende que el Emperador ningún derecho ni dominio tiene sobre las tierras de los infieles, [...] porque por el hecho de que son infieles no pierden sus bienes ni el dominio de jurisdicción que tienen<sup>22</sup>.

No muy distante el providencialismo del *De unico vocationis modo*, de Las Casas:

La Providencia divina estableció, para todo el mundo y para todos los tiempos, un solo, mismo y único modo de enseñarles a los hombres la verdadera religión, a saber: la persuasión del entendimiento por medio de razones y la invitación y suave moción de la voluntad. Se trata, indudablemente, de un modo que debe ser común a todos los hombres del mundo, sin ninguna distinción de sectas, errores o corrupción de costumbres<sup>23</sup>.

El tratado del dominico pretende ser un método de conversión que tiene en cuenta lo estrictamente humano, las potencias del alma: memoria para acordarse de los principios de la fe, entendimiento para reflexionar en ellos y apelación a su voluntad para atraerlos a la doctrina. Todo el mundo, sostiene Las Casas, está predestinado a la salvación<sup>24</sup>, porque todos los hombres poseen aquellas potencias del alma e idénticos sentidos, exteriores e interiores, para oír y sentir la *vocatio*, la llamada o atracción. A este providencialismo evangelizador, únase la “inspiración divina” que movió a los españoles para “descubrir” América<sup>25</sup>,

*other members of the human race, the right to preach their religion (ius predicandi) without interference*” (Anthony PAGDEN, *Spanish Imperialism and the Political Imagination*, New Haven, Yale University Press, 1990, p. 21).

<sup>22</sup> Fray Domingo de SOTO, *Relección de dominio*, en *Relecciones y opúsculos*, ed. y trad. Jaime Brufau Salamanca, San Esteban, 1995, p. 79-191, XXX-XXXII, p. 163-171. SOLÓRZANO PEREIRA remachaba: “Todavía nos resulta mucho más verdadera y segura la opinión de los otros que niegan que pueda tener el Emperador Romano algún derecho en los territorios y provincias de los infieles, sobre todo entre estos bárbaros descubiertos por los españoles sobre quienes jamás los emperadores romanos ejercieron su dominio ni tuvieron noticia de ellos” (*De indiarum iure*, op. cit., II, cap. 21; nn. 38-39, p. 267, 269; cf. nn. 43 y 60-62, 70, p. 279 y 281). Es decir, el poder del Emperador no va más allá de sus propios territorios, porque nunca el Emperador fue dueño del mundo entero ni en ninguna parte puede lícitamente disponer de las personas, bienes y territorios de dichos infieles; es más, ni siquiera sobre sus súbditos puede ejercer tal dominio. De aquí deduce Solórzano el escaso o nulo valor que se puede conceder a este título en orden a justificar ante Europa la ocupación de las Indias. Ver Carla Rahn PHILLIPS, “Visualizing Imperium: *The Virgin of the Seafarers* and Spain’s Self-Image in the Early Sixteenth Century”, *Renaissance Quarterly*, 58, 2005, p. 815-856, p. 844-845 y 853.

<sup>23</sup> Fray Bartolomé de Las CASAS, *De unico vocationis modo omnium gentium ad veram religionem [Del único modo de atraer a todos los pueblos a la verdadera religión]*, Agustín Millares Carlo (ed.), México, FCE, 1975, p. 65-66.

<sup>24</sup> Porque “in Las Casas discourse of history, space is synonymous with power. He articulates two paradisiacal visions: Eden and World to Come. [...] In order to prove to Charles V and the Council of Indies that the Amerindians were noble citizens whose conduct was worthy of honour, esteem, and praise, Las Casas had to persuade them that the new lands were the place of both history and prophecy” (Santa ARIAS, “Bartolomé de Las Casa’s Sacred Place of History”, en *Mapping Colonial Spanish America*, Santa ARIAS y Mariselle MELÉNDEZ (eds.), Lewisburg, Bucknell University Press, 2002, p. 121-136, p. 132).

<sup>25</sup> Es el “Título segundo: la inspiración divina”, del *De indiarum iure* (op. cit., II, 3, n. 47, p. 105), de Juan de SOLÓRZANO PEREIRA, donde refiere el impulso divino que movió a los reyes de España y sus vasallos al descubrimiento y conquista del Nuevo Mundo. Ve la existencia de dicha inspiración en múltiples

restableciendo así el *ordo naturalis*, el *historicus* y el *biblicus*, pues por fin se han encontrado a los descendientes de aquellas tribus que huyeron del cautiverio de Salmanansar, como relata el libro de Esdras.

### La Edad de Oro

En su *Información en derecho*, Vasco de Quiroga defendió “la anulación de la Real Cédula de 1534, según la cual se permitía la esclavitud de los indios, y el restablecimiento de la prohibición del año 30”<sup>26</sup>; la comparación entre el indio y la Edad de Oro aparece al final, “tras una larga y repetitiva exposición de la invalidez del *ius belli* y de la herencia de esclavos naturales, para alabar la buena disposición de los indios, a la vez que advertir la facilidad de su completa pérdida si la política hispana en el Nuevo Mundo no varía y no se les introduce en comunidades jurídicas y cristianas”<sup>27</sup>, aprovechando su supuesta mansedumbre natural, precisamente por vivir en una suerte de Edad de Oro.

Antes que Vasco de Quiroga, Mártir de Anglería ya había creído que el *modus vivendi* del indio era el paradisíaco bíblico o de la Edad de Oro:

tienen ellos por cierto que la tierra, como el sol y el agua, es común, y que no debe haber entre ellos mío y tuyo, semillas de todos los males, pues se contentaban con tan poco que en aquel vasto territorio más sobran campos que no le falta a nadie nada. Para ellos es la Edad de Oro<sup>28</sup>.

En ambos autores se repiten conceptos auriseculares: Vasco de Quiroga, por ejemplo, señala su “simplicidad, bondad, obediencia, humildad”; Mártir, su “menosprecio de todo lo superfluo”, “de su natural veneran al que es recto; tienen por malo y perverso al que se

acontecimientos históricos que se recogen tanto en la Sagrada Escritura como en las crónicas de la Historia Eclesiástica; da abundantes nombres de autores que aceptan este hecho en general, y los de otros autores que lo reconocen concretamente en el caso presente. Cree ver los “signos” de esta inspiración divina en “la predicación de la palabra de Dios, el conocimiento de Jesucristo, la conversión de muchos pueblos, la salvación de muchísimas almas de niños, hombres, mujeres y hasta de enfermos que, clavados largo tiempo en el lecho, al fin recibiendo el bautismo volaron al cielo”. Cf. Carlos BACIERO, “Juan de Solórzano Pereira y la defensa del indio en América”, *Hispania Sacra*, 58, 2006, p. 263-327, p. 266.

<sup>26</sup> Silvio ZAVALA, “Ideario de Vasco de Quiroga”, en *Recuerdo de Vasco de Quiroga*, México, Porrúa, 1987, p. 37-62, p. 40.

<sup>27</sup> G. GARCÍA UREÑA, *op. cit.*, p. 16; ver también Pablo HERMIDA LAZCANO, “Topografía de una utopía: de la *Utopía* de Tomás Moro a los pueblos-hospitales de Vasco de Quiroga”, *Revista de Indias*, 55, 1995, p. 357-390, p. 372.

<sup>28</sup> Pedro MÁRTIR de ANGLERÍA, *Décadas del Nuevo Mundo*, Madrid, Polifemo, 1989, p. 38.

complace en hacer injuria a cualquiera”. Este, como aquel, incluso ve en ellos una predisposición al cristianismo:

a la puesta del sol, hecha la señal de la salutación angélica, arrodillándose los nuestros como cristianos, ellos hacían lo mismo. De cualquier modo que veían a los cristianos venerar la cruz, la adoraban ellos<sup>29</sup>.

Ese supuesto contexto aurisecular lo intentaron explicar otros autores mediante las analogías entre el Paraíso terrenal bíblico y la Edad de Oro, que alcanzaron los indios americanos de acuerdo con el concepto de *translatio imperii*. Arias Montano, siguiendo a los Setenta, sostenía que los hebreos ya tenían conocimiento de las tierras recientemente descubiertas por los españoles merced a las múltiples navegaciones de la flota de Salomón. Lo señala en el prólogo del *Phaleg*, cuando se refiere a que

no se debe pasar por alto aquella vastísima parte del mundo que contiene en abundancia admirable oro, plata, piedras preciosas y otras muchas cosas que los hombres estiman sobremanera y que son necesarias para vivir, y que es creencia que ha sido descubierta no hace mucho por los navegantes españoles y recibe el nombre de Nuevo Mundo, puede conocerse de forma completamente diáfana gracias a la descripción del mundo que se transmite en los libros sagrados. [...] Ninguno, en fin, de los escritores griegos o latinos cuyos escritos han llegado hasta nuestro tiempo dio a conocer nada, que, si examinamos detenidamente su calidad, pueda compararse con las cosas que en términos muy claros escribió Moisés sobre la tierra de Ofir. Ello es así porque los navegantes de Salomón hacían constar por escrito las regiones que visitaban, entre ellas Parwaim, que no es otra que Perú, de donde proviene el oro más puro, y cuyo significado es dual: Perú y Nueva España [*Paruaim apellantam esse [...] quae quidem dictio [...] duas regiones, olim Peru dictas, clare demonstrat: unam quidem, quae eodem vocabulo, hodierno etiam die Peru dicitur; alteram vero, quae Nova Hispania a navigantibus est appellata*]<sup>30</sup>.

<sup>29</sup> P. MÁRTIR de ANGLERÍA, *op. cit.*, p. 12. Como señala John ELLIOTT “el propio sentido de insatisfacción de la cristiandad del siglo XV halló su expresión en el ansia de volver a una situación más favorable. La vuelta debía ser al perdido paraíso cristiano, o a la Edad de Oro de los antepasados, o a alguna engañosa combinación de ambos. Con el descubrimiento de las Indias y de sus habitantes [...] era demasiado fácil transmutar el mundo ideal, de un mundo remoto en el tiempo, a un mundo remoto en el espacio. La Arcadia y el Edén podían localizarse ahora en las lejanas orillas del Atlántico” en *El viejo mundo y el nuevo (1492-1650)*, Madrid, Alianza, 1984, p. 38-39. No está de acuerdo Pablo HERMIDA LEZCANO (*op. cit.*, p. 358), que señala el posibilismo de las “utópicas” empresas de Vasco de Quiroga, “ejemplo de esa instrumentación inteligente, eficiente y audaz de un conglomerado de elementos utópicos y míticos, en compenetración con la realidad que a sus ojos atónitos se le ofrece»; a tal fin se ajusta al iusnaturalismo de Tomás Moro; tanto es así que “la tesis de fondo de la *Información en derecho* [de Vasco de Quiroga] podría recogerse bajo el siguiente enunciado: si la Utopía de Moro se torna factible únicamente a la luz de la mítica Edad de Oro y esta dorada edad, a su vez, se desmitifica en América, el suelo americano se hace lugar apto para la materialización de la Utopía [...] si Dios lo quiere así” (*ibid.*, p. 376).

<sup>30</sup> Benito ARIAS MONTANO, *Phaleg siue De gentium sedibus primis orbisque terrae situ liber*, Amberes, Cristóbal Plantino, 1572, Prólogo, p. 4a. El libro fue incluido en el volumen VII de la Políglota de Amberes y es un comentario exegetico y geográfico del Génesis, 10, es decir de la expansión de la descendencia de Noé después del diluvio, donde señala que el descubrimiento del Nuevo Mundo ayuda a comprender las Sagradas Escrituras (*quae nuper ab Hispanis navigantibus primum inventa esse creditur, novis que orbis appellatur, ex*

Aquel Ofir sería hijo de Yectán, descendiente de Noé, que dio su nombre a la región que llegó y que coincide aproximadamente con el Perú<sup>31</sup>. La tesis de Arias Montano y su tácita analogía entre Salomón y Felipe II, o sea, entre las navegaciones de aquel –según algunos libros bíblicos– y la llegada del oro americano a Europa a través de España, refuerza la idea de la contigüidad de los *imperia* por la vía bíblica<sup>32</sup>. De este modo se daba pábulo a la celebrada idea de que España tomó el relevo de las *translationes imperii, studii y ecclesiae*<sup>33</sup>. Era una noción incardinada en la de monarquía desde muy temprano, máxime en la española, heredera de los godos y, al decir de todos los cronistas e ideólogos, providencialmente escogida para la cruzada peninsular contra los moros y el descubrimiento de América, que, finalmente, se llevarían a término durante el reinado de los Reyes Católicos<sup>34</sup>.

La analogía entre la conquista del Nuevo Mundo con la de la Tierra Prometida y la recuperación de una *aurea aetas*, comparando a Fernando el Católico con Moisés, la trae Diego Rocha:

---

*ea, quae in sacris traditur libris, terrarum orbis descriptione, apertissime cognosci posse* (f. A2v). Sigo parcialmente la versión española de Fernando NAVARRO, Luis GÓMEZ CANSECO y Baldomero MACÍAS, “Fronteras del Humanismo: Arias Montano y el Nuevo Mundo”, en “*Orbis incognitus*”. *Avisos y legajos del Nuevo Mundo*, Fernando NAVARRO (ed.), Huelva, Universidad, 2 vols., 2007 y 2009, I, p. 127, en cuyo artículo, además, analizan estupendamente la familiaridad del humanista con las crónicas de Indias y el encaje del descubrimiento con la literalidad bíblica.

<sup>31</sup> Giuliano GLIOZZI, *op. cit.*, p. 148, que señala que fue Guillaume POSTEL quien, en su *Cosmographicae disciplinae compendium* (Basilea, s. n., 1561) y a partir del Génesis, 10, 29, fue el primero que identificó a Ofir como uno de los hijos de Yectán y lo vinculó al Perú; véase también Juan GIL, *Mitos y utopías del Descubrimiento. I. Colon y su tiempo*, Madrid, Alianza, 1989, p. 228-229.

<sup>32</sup> “*Con la sua dimostrazioni della localizzazione americana di Ofir Arias Montano ritiene infatti di aver provato che quella parte del mondo [...] può esser conosciuta chiarissimamente dalla descrizione del globo conservata nei libri sacri [...] la Biblia viene confermata nella sua validità come fonte ispiratrice della ‘geografia sacra’ [...] una ‘scienza’ indispensabile sia ai filosofi naturali [...], sia ai medici*” (Giuliano GLIOZZI, *op. cit.*, p. 169). Ver también Erich AUERBACH, *Figura* [1967], Madrid, Trotta, 1998.

<sup>33</sup> *Translatio* vale aquí “traslado, transferencia, traducción, trasplante”. Relaciono el *imperium* o poder y el *studium* o saber porque la *translatio* de aquel siempre implicaba la de este: la más habitual iba desde Caldea y Mesopotamia hasta España, pasando por Egipto, Grecia, Roma y la Francia de Carlomagno. El paso importante es de Egipto a Grecia: allí, a Egipto, llevó el saber Abraham, y entre los griegos conoció un esplendor inusitado, especialmente en el *studium* ateniense. Véanse Enrico FENZI, “*Translatio studii* e imperialismo culturale”, en *La fractura historiográfica: las investigaciones de Edad Media y Renacimiento desde el tercer milenio*, Javier SAN JOSÉ (ed.), Salamanca, Universidad, 2008, p. 19-121, y Guillermo SERÉS, “La *translatio* como traducción y traslado al Nuevo Mundo”, en *Clásicos para un nuevo mundo*, Bernat Castany (ed.), Bellaterra, CEC E-UAB, 2015, p. 433-463; específicamente, D. A. BORUCHOF, *op. cit.* Richard L. KAGAN (*Los cronistas y la Corona*, Madrid, Marcial Pons, 2010, p. 217) señala que las Bulas de Donación que había concedido el papa Alejandro VI a los Reyes Católicos, en 1493, parecidas a las concedidas a los reyes de Portugal tras sus descubrimientos en África, otorgaban que aquel *imperium* podía transferirse a las Indias “siempre que los reyes se implicasen en la conversión de sus nativos al cristianismo”.

<sup>34</sup> D. A. BORUCHOF, *op. cit.* (p. 18-20) también ilustra la imagen y símbolo de la “puerta” que abrió Colón (*apud* Las Casas) para predicar la fe en América; recuerda asimismo cómo Sahagún señala la decepción de la evangelización y apunta que (siguiendo la *translatio*) la fe llegue ahora a China.

había Dios elegido a los españoles y a nuestro monarca como segundo Moisés para esta conquista de las Indias, y hallo en ella muchas señales de aquellas estaciones que hicieron los israelitas a la tierra de Promisión, de la cual se dice en el Éxodo, cap. 3, que era tierra ancha, dilatada y espaciosa, y muy fértil de leche y miel, todo se verifica en estas Indias<sup>35</sup>.

Y así como Moisés había liberado a los israelitas de la opresión de Egipto, Fernando el Católico liberó a los indios del pecado mortal y los rescató para la Iglesia, devolviéndoles aquella mansedumbre paradisíaca:

para libertar a los americanos de la servidumbre del demonio, y como unos y otros [judíos y americanos] eran de un mismo origen, a aquellos los libertó de Egipto para darles la tierra de promisión y a estos del demonio para meterlos en la Iglesia y hacerlos aptos del reino de los cielos, y así profetizó Isaías, en el cap. 2, en las finales palabras, que abriría Dios caminos por el mar para recoger el residuo de su pueblo, que había quedado de los asirios, a semejanza de los tiempos antiguos, cuando sacó a los israelitas de la tierra de Egipto<sup>36</sup>.

### **El árbol del Paraíso, el *arbor crucis* y el árbol de la coca**

A la vista de esa idea de la recuperación del Paraíso, parecería más sencilla en América que en otras regiones la implantación del cristianismo, de la cruz, tallada con la madera del árbol del Paraíso. Pero no fue así, porque sea cual sea la *translatio* legendaria de los judíos a América, Pedro de Quiroga, que conoce muy bien el simbolismo del árbol, no se escandaliza de que del árbol del Paraíso se haya llegado al de la coca, entendiendo que esta sería el fruto prohibido en América, porque esclaviza las almas de los españoles y los cuerpos de los indios, o directamente los mata. Y si de aquel árbol del jardín del Edén se hizo la cruz del Redentor<sup>37</sup>, el de la coca condena a los que lo cultivan y recogen su maldito fruto.

Abunda en la visión maniquea del doblete Edad de Oro frente a Edad de Hierro<sup>38</sup>, y en que los conquistadores no han sido conscientes de que en el suelo americano pudo tener su nueva

<sup>35</sup> Diego Andrés ROCHA, *El origen de los indios*, Juan Alcina Franch (ed.), Madrid, Historia 16, 1988, p. 151.

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 154.

<sup>37</sup> Jean DANIELLOU analiza este sentido del árbol de la vida en *Les symboles chrétiens primitifs*, Paris, Éditions du Seuil, 1961, p. 33-48.

<sup>38</sup> El otro Quiroga, Vasco, partía de aquella antítesis y quería “hacer patente la existencia de la era de hierro con todas sus nefastas manifestaciones, de modo que la dorada irá siendo diseñada como contrapunto” (P. HERMIDA LEZCANO, *op. cit.*, p. 369). Más abajo, y para probar su argumentación legal, señala que “si es cierta la innata y maleable bondad del indio y del mítico habitante de la edad dorada, no menos ciertas son las nefastas consecuencias de su vida ociosa y su anárquico salvajismo” (p. 372); de ahí “la necesidad de dar a los

(o renovada) sede aquella, pues se suponían en el indio todas las virtudes que conlleva su bondad no degradada. Lejos queda, por lo tanto, la consideración de que en América se ha vuelto la Edad de Oro merced al bautismo y la redención de la cruz, como señalaba Rocha y como remachaba nostálgicamente Pedro de Quiroga, por boca de Tito: “Pluguiera a Dios que no se nos pasaran aquellos tiempos dorados. Bien parece que no sentís lo que al presente padecemos, ni aun sabéis lo que perdimos en perder lo que nos quitastes<sup>39</sup>”, de quien los otros dos personajes del coloquio, el clérigo Barquilón y el soldado Justino, quieren impedir el suicidio, por ser un acto antinatural<sup>40</sup>, y contra la voluntad de Dios.

La del suicidio no es una pretensión inopinada, porque por su boca de nuevo establece Pedro de Quiroga la citada analogía entre el árbol del Paraíso y el de la coca:

TITO. Bien sabrás que nació en esta tierra una hierba o hoja de árbol para nuestro mal, [...] pestilencia dorada para vosotros y tósigo cruel e incurable para los desventurados que tratan en el beneficio deste árbol. Después que Dios crio el mundo jamás en montes ni selvas se ha hallado ni visto árbol tan nocivo al género humano como es el de la coca, salvo aquel de que comieron nuestros primeros padres; y aun aquel mató la fruta dél, pero este maldito árbol de la coca, sola la vista dél mata como el basilisco; en solo coger la fruta, sin comerla ni gustarla, se pierde la vida. [...] Bien os mostró Dios cuán inaccesible e intractable es este árbol, pues puso pena de muerte al que le tocara. Criole Dios en tierras inhabitables porque no os quejásedes del mal que os causa, y allá le vais a buscar; pero tal os cuesta, pues sacáis la fruta dél con la mano de los pobres naturales<sup>41</sup>.

Al sentido literal del árbol se añade el simbólico, alegórico y moral<sup>42</sup>, e incluso anagógico, puesto que en la cruz (que proviene de las semillas o de una rama del árbol del Edén) murió

indios una buena y católica industria y policía como esta pobre gente se hagan bastantes” [Vasco de Quiroga]» (p. 373).

<sup>39</sup> P. de QUIROGA, *op. cit.*, p. 401.

<sup>40</sup> Aunque la búsqueda de la muerte nos la presenta Tito como un encuentro con el Inca por los cauces naturales de las aguas del río: “¡Oh río que vas a donde está la mar, diosa y madre de las aguas, darás testimonio de las causas por que hago sacrificio de mi vida, y en pago desto yo consagraré tus aguas con mis lágrimas y suspiros. Anda tu viaje por largos años y, si vas adonde el Inga está, lleva mi corazón con tus corrientes adonde está mi rey y príncipe! Oh montes y valles, qué alegres os mostráis con mi partida!” (*ibid.*, p. 371).

<sup>41</sup> *Ibid.*, p. 468-469.

<sup>42</sup> Alfred MUSSAFIA, “Sulla leggenda del legno della Croce”, *Sitzungsberichte der philosophisch historischen Classe der kaiserlichen Akademie der Wissenschaften*, 62, 1869, p. 165-216, p. 165. Tal como entiende San Agustín la voz *arbor*: “*facit autem homo arborem bonam, quando dei accipit gratiam; non enim se ex malo bonum per se ipsum facit, sed ex illo et per illum et in illo qui semper est bonus. [...] Malam uero arborem homo facit, quando se ipsum malum facit, quando a bono incommutabili deficit; ab eo quippe defectus est origo uoluntatis malae, qui defectus non aliam naturam malam initiat, sed eam quae bona condita est uitiat. [...] Non solum potest homo habere caritatem, qua sit arbor bona, sed potest etiam cupiditatem, qua sit arbor mala, sed cupiditas hominis, quae uitium est, hominem habet auctorem uel hominis deceptorem, non hominis creatorem; ipsa est enim concupiscentia carnis et concupiscentia oculorum et ambitio saeculi, quae non est ex patre, sed ex mundo est [1 Juan, 2, 16]”* (*De gratia Christi et de peccato originali*, en San AGUSTÍN, *De perfectione iustitiae hominis, De gestis Pelagii, De gratia Christi et de peccato originali, De nyptiis et concupiscentia ad Valerium comitem libri duo*, Carl Franz URBA y Jerzego ZYCHA (eds.) Leipzig, G. Freytag, 1902, p. 32).

Cristo, y allí mueren los inocentes indios, pues la leyenda del árbol de la cruz se halla relacionada con otro paralelo (antitético) previo que se establece entre Adán y Cristo, Eva y la Virgen María:

*Sin da'primi tempi della Chiesa la tradizione si studiò di stabilire continuo parallelismo fra il peccato e la redenzione. Cristo è nuovo Adamo, Maria nuova Eva o un'Eva rivoltata (Ave); la bocca peccò, dalla bocca sorga il riscatto; arbor ligni pestiferum decepti pabulum praebuit, lignum crucis vitam immortalis compage restituit; Adamo è sepolto nel Golgota e su di esso gronda il sangue di Cristo, e così via. Poi il parallelismo, quando potè, mutossi in identità; non un albero dannò l'umanità ed un altro la libera, ma su quello stesso albero che fu strumento del peccato deve operarsi la redenzione*<sup>43</sup>.

Es uno de los misterios que “*i latini lo chiamano sacramentum ligni vitae, i Greci ‘mysterion tou xilou’*. È il legno dell’albero della vita nel paradiso terrestre e viene interpretato come la Croce di Cristo”<sup>44</sup>.

En realidad, la leyenda indica que de las semillas colocadas por el hijo de Adán, Set, sobre la lengua surgen en el valle de Hebrón tres árboles (cedro, ciprés y pino), que crecen de un solo impulso hasta los tiempos de Moisés, quien, conociendo su origen divino, los trasplanta al monte Tabor o Horeb (‘centro del mundo’), donde permanecen un millar de años<sup>45</sup>, hasta que David los lleva, por orden divina, a Jerusalén (que también es un centro); después de muchos episodios más, los tres árboles acabarán fundiéndose en uno, del que se construirá la cruz del Redentor<sup>46</sup>. De modo que la sangre de Jesús, crucificado en el centro de la tierra, en

<sup>43</sup> Alfred MUSSAFFIA, *op. cit.*, p. 166.

<sup>44</sup> Ver Hugo RAHNER, *Miti greci nell’interpretazione cristiana* [1957], Bolonia, il Mulino, 1971, p. 79. La coincidencia analógica entre el árbol y la cruz de la redención en la iconografía cristiana parte de la línea vertical de la cruz, que se identifica con el árbol, ambos como eje del mundo. Ver Rabano MAURO, *De Universo sive De rerum naturis*, Migne, París, 1864, PL vol. 111, cap. XIX, 5-6, col. 508B-523A, que analiza por extenso los nombres de los árboles (véase nota siguiente), sus partes, sus referentes bíblicos, su significado alegórico y anagógico, pues *mystice autem [...] arbor Dominum Christum significat, qui in toto orbe in membris suis dilatatur, et mansuetudinis atque innocentiae suae ubique fidelibus salutifera monstrat exempla* (p. 518 B).

<sup>45</sup> Recoge la tradición medieval, entre muchos otros, don Pedro de PORTUGAL, señalando que fue un ángel quien orientó a Set: “el querubín le dio tres granos, los cuales, por mandamiento de aquel, muerto el padre, metió Seet en la boca de Adán. E de estos tres granos nascieron tres grandes árboles, nombradas cedro, ciprés e palma, de las cuales después, pasados grandes tiempos, fue fabricada la santa cruz en que padesció el nuestro Redemptor Jhesu Christo” (*Sátira de infelice y felice vida*, Guillermo Serés (ed.), Centro de Estudios Cervantinos, Alcalá de Henares, 2008, p. 117). La fuente intermedia en que pudo leerlo don Pedro es ALFONSO EL SABIO, *General estoria*, Pedro SÁNCHEZ-PRIETO BORJA (coord.), Fundación Castro, Madrid, 2009, 5 vols., 10 tomos, I, p. 23. Más tarde, Jacob GRETSEER (*De Cruce Christi*, Ingolstadt, Adami Sartorii, Ingolstadt, 1600, p. 17) refiere el viaje de un nieto de Noé (llamado Jonito o Jonico) al Paraíso, de donde trae tres plantas de abeto, palma y ciprés.

<sup>46</sup> La leyenda del viaje de Set al Paraíso (véase Esther QUINN, “The Quest of Seth, Salomon’s Ship and the Grail”, *Traditio*, 21, 1965, p. 185-222 y 193-195) y los tres árboles que componen el *lignum crucis*, por otra parte, tiene su origen en el *Apocalipsis de Moisés*, el *Evangelio de Nicodemo* y la *Vida de Adán y Eva*; con todo, el texto más conocido fue el *De poenitentia Adami* o *Poenitentia Adae*, traducido de latín al francés a finales del

el mismo sitio en el que había sido enterrado Adán, se vierte sobre “el cráneo de Adán” y bautiza así, redimiéndole de sus pecados, al Primer Padre<sup>47</sup>. Y por estar en el centro del mundo, la cruz es también sostén del mundo: *quapropter lignum crucis coeli sustinet machinam, terrae fundamenta corroborat, adfixos sibi homines ducit ad vitam*<sup>48</sup>.

Esta analogía nos sirve también para señalar que aquel árbol del Paraíso será “figura”<sup>49</sup>, pero antifrástica (o contrafigura), del de la coca, o viceversa: la maldad que provoca el árbol de la coca es consecuencia ineluctable del árbol del bien y del mal. Aquella “pestilencia dorada” lo es porque es muy rentable<sup>50</sup>, de modo que no procede suprimir su cultivo:

TITO. Encarecéis tanto la excelencia y riqueza deste árbol que quita el nombre a las viñas de Engadi y la fama a la riqueza del rey Salomón; pero no decís que es a costa de pellejos y vidas de hombres, que, como os toca a vosotros poco, sentislo menos [...] y para los desventurados que pierden las vidas en esta coca, juntamente con las ánimas, pues lo más dellos han muerto sin bautismo<sup>51</sup>.

Son pérdidas calculadas, pues como subraya fray Pedro Simón en sus *Noticias historiales*, a partir del Isaac del Génesis, los indios son como mulas de carga, como asnos<sup>52</sup>; entendidos

siglo XIII por un tal Andrius. Ver también Arturo GRAF, *Miti, leggende e superstizioni del Medio Evo* [1925], reimpr. Bolonia, Arnaldo Forni, 1980, I, p. 44-72.

<sup>47</sup> “El paralelismo entre pecado y redención exige que el pecador Adán reciba la sangre redentora en el mismo lugar de la caída, lo cual significa que el árbol del Paraíso estaba en el mismo lugar que el de la cruz, o bien que la calavera de Adán (que figura en muchas pinturas de la Crucifixión al pie de la cruz) ha tenido que ser transportada al Gólgota. Esta segunda posibilidad es la más frecuente. Según distintas versiones el cráneo de Adán habría sido llevado a Judea por Sem, hijo de Noé, en cuya arca se transportaron los huesos del padre de la humanidad durante el diluvio” (Ignacio ARELLANO, “*El árbol de mejor fruto* de Calderón y la leyenda del árbol de la cruz. Contexto y adaptación”, *Anuario Calderoniano*, 1, 2008, p. 27-65, p. 31). Ver también los trabajos citados de GLIOZZI y DUZER.

<sup>48</sup> Julio FÍRMICO MATERNO, *De errore profanarum religionum*, Agostino Pastorino (ed.), Florencia, La Nuova Italia, 1956, XXVII, 1, p. 65.

<sup>49</sup> Señala Erich AUERBACH (*op. cit.*, p. 75-76) que ya a partir del siglo IV la voz *figura* vale por “significado más profundo referido a lo futuro”, o sea, *preanuntiatio* o *vaticinatio*; de modo que, por ejemplo, “Moisés no tiene un carácter menos histórico o real por el hecho de ser *umbra* o *figura* de Cristo, y Cristo, la consumación, no supone una idea abstracta, sino que tiene un carácter histórico-interior y concreto». Lo mismo cabe decir de otras figuras o conceptos veterotestamentarios. El sentido “figural”, premonitorio, es muy corriente: “la estrategia intelectual y retórica más importante en la interpretación de la historia incaica en *Comentarios reales* es la ‘figural’. [...] El Inca veía a personajes y acontecimientos de esa historia como premoniciones evangélicas, que al cumplirse con el Descubrimiento y Conquista dan a su historia un tono providencialista” (Roberto GONZÁLEZ ECHEVERRÍA, “Garcilaso y Garcilaso”, en *Talleres de la memoria. Reivindicaciones y autoridad en la historiografía indiana de los siglos XVI y XVII*, Robert Folger, y Wulf Oesterreicher (eds.), Universidad de Munich “Ludwig Maximilian”-Lit Verlag, Hamburgo, 2005, p. 249-266, p. 257).

<sup>50</sup> Juan MATIENZO, *Gobierno del Perú*, Guillermo LOHMANN-VILLENA (ed.), París-Lima, Institut Français d’Études Andines, 1967, p. 164.

<sup>51</sup> P. de QUIROGA, *op. cit.*, p. 477-478.

<sup>52</sup> “Isaac es un robusto asno que descansa en los establos. Vio que el reposo es bueno, y la tierra, deleitable; prestó sus lomos a la carga y, a sueldo, vino a ser esclavo” (Génesis, 49, 14-15). En estas palabras se encierra “la entera condición de estos indios y el modo en que es necesario proceder con ellos” (fray Pedro SIMÓN, *Noticias historiales de la conquista de Tierra Firme en las Indias Occidentales*, Cuenca, Domingo de la Iglesia, 1626, p. 37), pues si Jacob llamó asno a Isaac, sus sucesores, los indios, asnos son.

como animales *omniferos*; además el asno es un animal “*vili et modico utens cibo*”, y también los indios se contentan con poca comida; el asno es melancólico, triste y lujurioso, lo mismo que los indios, etc.<sup>53</sup>.

La polémica la hace extensiva, un poco más abajo, a la “ley” cristiana del Nuevo Testamento, que asume la del Viejo:

TITO. ¿De qué os maravilláis, cristianos, si no admitimos ni creemos vuestra ley, pues nos la dais y administráis envuelta en tantas zarazas? [...] Materia dispuesta y ocasión dais a nuestros caciques para su tiranía y robos<sup>54</sup>.

O sea, la supuesta benignidad de la doctrina esconde, oculta (o dulcifica), las “zarazas” que encierra, nocivas para la salud moral y espiritual de los indios<sup>55</sup>. Visto lo visto, poco pueden hacer estos mansos hombres ante tamaño árbol:

TITO. Negro fue este árbol de coca nascido en esta tierra para nuestra muerte. Árbol pequeño a la vista, [...] pero árbol grandísimo en la calidad del daño y males que nos causa. [...] Árbol es este, en fin, que se riega y cultiva con sangre humana, pues pierden las vidas los que van a coger el fruto<sup>56</sup>.

Con “sangre humana”<sup>57</sup>, pero no con la del Redentor. Tampoco les alcanza la redención del rey español:

TITO. Está nuestro rey tan lexos que no le podemos ver, no esperamos remedio ni pensamos en más de dexaros hacer cuanto quisiéredes y tender el cuello al cuchillo. Espántanse en Castilla cuando llegáis de acá, cargados de oro y riquezas, y no ven también que vais cargados de pieles de indios como rocines de carnicería y tintos en la sangre de los que por vuestra causa y por vuestra riqueza han perecido<sup>58</sup>.

Tampoco esperan “remedio” del Rey de reyes, el Redentor, pues así como las raíces del árbol del bien y del mal acabaron siendo las de la cruz redentora, o sea, las que permiten que las almas vayan al cielo; las del de la coca, por el contrario, lejos de redimir, llegan al infierno:

---

<sup>53</sup> *Ibid.*, p. 39-40.

<sup>54</sup> P. de QUIROGA, *op. cit.*, p. 479.

<sup>55</sup> Las *zarazas* eran los “clavos, hierros o anzuelos” que se envolvían con pan u otro condimento, que funcionaba “cebo venenoso y engañoso con que se matan a los animales malinos y perniciosos” (Covarrubias, *Tesoro de la lengua española*); así, Quiroga también alude a la condición bestial a que se ven reducidos los indios.

<sup>56</sup> *Ibid.*, p. 480-481.

<sup>57</sup> Jean-Paul ROUX se extiende profusamente sobre el simbolismo de la sangre; sobre este particular, ver *La sangre. Mitos, símbolos y realidades*, Barcelona, Península, 1990, p. 44-49.

<sup>58</sup> P. de QUIROGA, *op. cit.*, p. 486.

TITO. Está tan arraigado este árbol, que tiene las raíces en el centro del infierno. Dexémosle crecer y sembrá cuanto quisiéredes, que presto nos acabaráis y vosotros vernéis a labrar esta heredad y veréis lo que costaba<sup>59</sup>.

### **América no es la tierra de promisión ni el Edén**

En el sentido que nos señala Pedro de Quiroga, y teniendo en cuenta que no se cumple la “figura” del árbol, América deja de ser la tierra de promisión de milenaristas y joaquinistas<sup>60</sup>. Antes, y por boca de Justino, el soldado, remacha la creencia en el providencialismo, que engarza con la idea de la guerra justa:

JUSTINO. Entregaos Dios en nuestras manos por vuestras maldades y por vuestra idolatría, tan sucia y abominable que la tierra ya no sufría, ni el cielo, vuestros enormes pecados; tantos eran y tales que ningún género ni invención de vicio o pecado inventaron los hombres que en vosotros y esta vuestra tierra no se hallase el dechado dél, tan malos érades<sup>61</sup>.

Tampoco debería ser la meta de la *translatio* de los judíos, según hemos visto con Arias Montano, porque, aunque lo fuera, el trato dispensado a los indios es indigno de los sucesores de aquellos:

---

<sup>59</sup> *Ibid.*, p. 486-487.

<sup>60</sup> Para la utopía franciscana y milenarista, véase Jerónimo de MENDIETA, que creía que la conversión de los indios prefiguraba el principio del reino milenarista que precede al fin del mundo; estaba animado por una utopía mesiánica, que creía que en América se podía establecer una iglesia como la primitiva, que preparara la venida apocalíptica del Señor, o sea, hacer de la “iglesia indiana” la *ecclesia spiritualis* de los últimos tiempos. Parte del esquema agustiniano de las dos ciudades, pero desde el franciscanismo: la ciudad del hombre es la de los que explotan a los indios y están llenos de codicia, en tanto que la Ciudad de Dios está constituida por los pobres, es decir, los indios y los frailes (las fuentes en John Leddy PHELAN, *The Millennial Kingdom of the Franciscans in the New World*, Berkeley, University of Berkeley Press, 1970, p. 129). Joaquín del Fiero (fuente de la escatología franciscana) preveía que el paso de la segunda a la tercera edad de la historia implicaría un intenso esfuerzo misionero para convertir a los paganos, y los gestores de esta tarea serían las dos futuras órdenes de *virii spirituales*, que los franciscanos identificaban consigo mismos y los dominicos. Ver A. ANTELO, “El mito de la edad de oro en las letras hispanoamericanas del siglo XVI”, *op. cit.*, y P. HERMIDA LEZCANO, *op. cit.*; también Francisco MORALES, “Dos figuras en la utopía franciscana de Nueva España: Fray Juan de Zumárraga y fray Martín de Valencia”, *Caravelle*, 76-77, 2001, p. 333-344; Geoffrey PARKER, “Messianic Visions in the Spanish Monarchy, 1516-1598”, *Calíope*, 7, 2002, p. 5-24, y Guillermo SERÉS, “‘No hay más que un mundo’, El agustinismo de *Los comentarios reales*”, en *Renacimiento mestizo: los 400 años de los ‘Comentarios reales’*, ed. José Antonio Mazzotti (ed.), Madrid, Iberoamericana, 2010, p. 79-100. No voy a entrar en las conocidas consideraciones utopistas o milenaristas de las distintas órdenes o colectivos evangelizadores; basta ver, entre muchos otros estudios, los libros mayores de José Antonio MARAVALL, *Utopía y reformismo en la España de los Austrias*, Madrid, Siglo XXI, 1982; George BAUDOT, *Utopía e Historia en México. Los primeros cronistas de la civilización mexicana (1520-1569)*, Madrid, Espasa-Calpe, 1983; o Stelio CRO, *Realidad y utopía en el descubrimiento y conquista de la América Hispana (1492-1682)*, Madrid, Fundación Universitaria Española, 1983.

<sup>61</sup> P. de QUIROGA, *op. cit.*, p. 406.

TITO. ¿Pensáis que somos otra gente, criada y hecha en esta tierra? Catad que somos hijos de Adam, nuestro y vuestro padre, y vuestros hermanos por naturaleza. ¿Habéis visto ni leído jamás otra obediencia como la nuestra? Tanta humildad y tan llana, ¿hase visto entre gentes después que Dios crio a los hombres? [...] No pudistes hacer de barro otros hombres más a vuestro gusto y voluntad. Pues ¿por qué nos tratáis inhumanamente y sin piedad? ¿Por qué sin ninguna causa aborrescéis esclavos tan mansos, humildes y bien mandados<sup>62</sup>?

Pero también rechaza el adanismo en sentido contrario; el que parece dar derecho a atropellar:

TITO. Pues si veis algún buen sitio o asiento para estancias o para otras granjerías, luego mostráis el testamento de Adam y decís que os pertenece aquello y que es vuestro por este título<sup>63</sup>.

Y apela a la Biblia, fuente del adanismo y del árbol del Paraíso, del Diluvio Universal y de la Redención. De la herencia del pueblo judío solo les alcanza la maldición:

TITO. ¿Por qué traéis engañada esta pobre gente? Vosotros que nos debríades desengañar y en todo hacernos hombres, nos hacéis más brutos y bárbaros por vuestro propio interés. Llevaos ya el interés y dadnos lumbre; no nos dexéis sin lo uno y sin lo otro. Lee y mira bien toda la Sagrada Escritura, y hallarás por verdad que en nosotros se van cumpliendo todas las maldiciones que Dios echó sobre el pueblo contra quien el mismo Dios más indignado estuvo<sup>64</sup>.

Y el potente concepto del cultivo real del árbol se convierte en objeto de discordia, que simbólicamente arranca “desde el tiempo de Adam”:

TITO. Si sois gente de verdad y razón, ¿por qué nos quitáis y tomáis lo que nos quitaban nuestros tiranos y malos reyes? [...] Vosotros quitaisnos el árbol y pedisnos la fruta dél; ¿cómo os lo podemos dar? [...]

BARQUILÓN. [...] ¿por qué vosotros en treinta años que ya gozáis de libertad y os falta vuestro rey que os tomaba vuestras tierras, por qué no las ocupáis y sembráis? Si son vuestras, ¿por qué no os entráis en ellas?, que los que las toman y piden por cosa baldía y sin dueño, las

<sup>62</sup> *Ibid.*, p. 413-414.

<sup>63</sup> *Ibid.*, p. 443. El llamado testamento de Adán, invocado por Carlos VIII de Francia, a tenor del reparto del mundo entre España y Portugal que se firmó en el tratado de Tordesillas (7 de junio de 1494) en el que se trazaba una línea imaginaria de polo a polo que quedaba a unas cien leguas de las Azores y Cabo Verde. A la izquierda de la raya los españoles podrían navegar, colonizar y, sobre todo, bautizar a los infieles, que, a juicio de Alejandro VI, “parecen suficientemente aptos para abrazar la fe católica y para ser imbuidos en las buenas costumbres” (Bula *inter caetera*, 1493); a la derecha los portugueses tenían franquicia para hacer lo propio. Lo cita Bernal DÍAZ DEL CASTILLO con sorna: “dizque dijo el rey de Francia, o se lo envió a decir a nuestro Emperador, que cómo habían partido entre él y el rey de Portugal el mundo sin dalle parte a él, que mostrasen el testamento de nuestro padre Adán, si les dejó solamente a ellos por herederos y señores de aquellas tierras que habían tomado entre ellos dos sin dalle a él ninguna dellas, e que por esta causa era lícito robar y tomar todo lo que pudiese por la mar” (*Historia verdadera de la conquista de la Nueva España*, *op. cit.*, p. 713 ). Cf. C. van DUZER, “Distant sons of Adam; a newly discovered early voice on the origin of the peoples of new world”, *op. cit.*

<sup>64</sup> *Ibid.*, p. 456.

piden y se las dan. ¿Quieres tú que deshagamos los agravios desde el tiempo de Adam? Si no las pidiéramos y ocupáramos nosotros, nunca vosotros hablarades en ellas<sup>65</sup>.

Se da, con todo, la paradoja de que la agricultura, o sea, el cultivo del árbol, debía redimir al indio, como auspiciaba Vasco de Quiroga:

Todos habéis de saber bien hacer y ser exercitados y diestros en el oficio de la agricultura desde la niñez, con mucha gana e voluntad, porque ha de ser este oficio de la agricultura común a todos para cada y cuando y según y como ¿cómo? se os mandare<sup>66</sup>.

Pero, por el contrario, aquel árbol les condena y esclaviza, sus raíces los fijan en la tierra y los aleja del cielo prometido. No se puede recuperar la Edad de Oro pagana o el Paraíso cristiano: el árbol de la coca es el árbol del mal, del que no les redime el *arbor crucis* ni recuerda al árbol del Paraíso terrenal, origen del de la Cruz del Redentor. En la obra de Pedro de Quiroga alcanza un tamaño simbólico, regado con la sangre del indio, que no redime la del Redentor, a pesar de su bíblica mansedumbre y de los “tiempos dorados”.

Lejos del beneficio potencial, por el carácter del indio, su hábitat paradisíaco, su condición humilde, casi seráfica, es incluso más insufrible el desengaño de la redención no alcanzada por el trabajo, como lo es también la traición de los postulados pseudoutópicos que pretendía concretar Vasco de Quiroga. Se justifica, por lo tanto, la rebelión del segundo Quiroga, que pone en boca de los interlocutores la verdad histórica, no la bíblica ni la legendaria; sus *Coloquios son de la verdad*, no de la Edad de Oro, del Paraíso o de la utopía de Tomás Moro. América ingresa en la historia y se aleja de las ensoñaciones utópicas, del milenarismo franciscano y de la ucronía aurisecular.

---

<sup>65</sup> *Ibid.*, p. 248-249.

<sup>66</sup> Citado por P. HERMIDA LEZCANO, *op. cit.*, p. 387.

**VENTAJAS DE UNA MIRADA DISLOCADA. LA PERSPECTIVA AMERICANISTA,  
EMPLEADA ANTE LAS INDIAS ORIENTALES\***

**FERMÍN DEL PINO DÍAZ**

Centro de Ciencias Humanas y Sociales, CSIC

**Las ventajas de un punto de vista externo**

El autor de este trabajo tiene una identidad americanista, lo que puede ser considerado una limitación para el orientalismo, en cierto sentido. Sin embargo, cabe también destacarlo como una ventaja, pues precisamente desde esa procedencia disciplinar ha podido acceder mejor a problemas oceánicos y asiáticos (de política e historia) parecidos a los americanos, dentro de su interés por la contribución hispana a la etnografía mundial.

De alguna manera, según el erudito arqueólogo americanista John H. Rowe<sup>1</sup>, la idea de tolerancia y de curiosidad intercultural le fue inspirada a Europa primeramente por pueblos orientales (por los persas a los griegos como Heródoto, y por los mongoles a los cristianos romanizados: como al viajero Marco Polo o también a los misioneros franciscanos Piano Carpini o Rusbroek), en contraste marcado con el orgullo etnocéntrico con que consideraban a los bárbaros de su entorno los griegos y cristianos. La admiración posterior del mundo renacentista europeo por el viejo universo asiático/oceánico se volverá a manifestar en los viajes de Colón, en un inesperado encuentro con el Nuevo Mundo. Merece recordarse ahora que la propuesta colombina, siempre renuente a aceptar la denominación de “Nuevo Mundo” (*Mundus Novus*, debida más bien a su paisano Américo Vespucci, que involuntariamente dio su nombre al nuevo continente), se había originado y pretendía conservar la Colón como la novedosa búsqueda por occidente de Catay y Cipango: es decir de la China y el Japón de Marco Polo. No era nada caprichoso que luego se comprendiera en el mismo nombre genérico de *Indias* tanto a los países antillanos como a los asiáticos o que, incluso, el camino español

---

\* Una primera versión de este trabajo fue expuesta hace tiempo en Alcalá de Henares, en un simposio sobre *La Revolución oceánica. España y la apertura del mundo, s. XV-XVIII*, coordinado por Florentino Rodao y celebrado en el Colegio S. Ildefonso como XIV Seminario Fletcher (2004). *Construir el imperio: circulaciones ibéricas a escala global (siglos XV-XVIII)*. Ahora creo que puede emplearse también para ver el curso mediato y circular que recorren las novedades para ser percibidas, y cómo incluso lo lejano sirve a veces para ver de otro modo lo cercano.

<sup>1</sup> John H. ROWE, “The Renaissance Foundations of Anthropology”, *American Anthropologist*, 67 (1), 1965, p. 1-20.

de ir a las Indias orientales fuera el estrecho de Magallanes o desde Lima, y el de vuelta al Viejo Mundo por la costa de Acapulco, de México (galeón de Manila).

Los textos de los primeros cronistas de Indias (y aún los de algunos eminentes intelectuales de gabinete como Fr. Luis de León, Arias Montano, Gregorio García, etc.), continuaban alimentando sus alusiones metafóricas a las novedades americanas –e incluso sus descripciones particulares– con imágenes del paraíso oriental (el oro de Pirú como “nuevo Ophir”, el río de las *Amazonas*, los árboles de *cedro* y madera tan fina como la bíblica, las islas de *Salomón*, la fuente de la eterna juventud, *La Florida* ...). A la hora de explicarse el enigmático fenómeno del primitivo poblamiento americano, se les ocurrían principalmente dos teorías, ambas por caminos asiáticos: el paso por el extremo norte o por el sur, a través de tierras supuestamente cercanas o conectadas a las americanas por cortos trayectos de mar (por estrechos de Magallanes o Anián). Así que el punto de vista hispano sobre el Nuevo Mundo ha estado tempranamente condicionado por el paralelismo o la vía asiática, a través del océano Pacífico.

Por lo que respecta a la contribución hispana a la etnografía internacional, pienso todavía que ha sido probablemente el americanismo europeo la fragua en que se ha forjado la conciencia de un patrimonio etnográfico diverso, el que caracterizaba al Nuevo Mundo de un confín al otro de su territorio (de los patagones a los indios de las praderas, de la costa peruana al Amazonas, y de la isla de Vancouver a la Florida...). Pero esto no nos debe llevar a olvidar otras contribuciones hispanas a la etnografía oceánica o asiática, desde los tiempos mismos del emperador Carlos V y, sobre todo después, en tiempos de los otros Austrias (que enviaban y recibían embajadas de Persia, China, Japón, Siam...). Por eso posiblemente, un hombre como Caro Baroja<sup>2</sup> –no americanista, reconocidamente– reclamó hace tiempo que los españoles, mirando su producción etnográfica pasada, también deberían sentirse orgullosos herederos de la experiencia “oriental” de los antiguos españoles.

Ocurre, sin embargo, que el americanismo ha continuado siendo el campo preferencial de la etnografía española, todavía en el s. XX, hasta terminar manifestándose espléndidamente con la variada producción de nuestros exilados del 39. Algunos de éstos (como Claudio Esteva, Ángel Palerm, Pedro Carrasco, Pedro Armillas o Juan Comas) fueron mis maestros disciplinares: ellos visitaron la Universidad española desde los años 60, y le dieron una vitalidad académica a la antropología cultural hispana que no tenía, por sí misma. Caro Baroja

---

<sup>2</sup> Julio CARO BAROJA, *Una imagen del mundo perdida*, Santander, Universidad Internacional Menéndez y Pelayo, 1979.

estaba entonces fuera de la Universidad, y tampoco quiso asumir el papel dinamizador de la juventud que le correspondía por su autoridad personal. Quienes renovaron institucionalmente los estudios antropológicos entonces fueron los llamados “americanistas”, y en particular la generación proveniente del exilio en México, a través del efímero Centro Iberoamericano de Antropología (que funcionó entre 1965 y 1968 en el Museo Nacional de Etnología, bajo la dirección de Claudio Esteva)<sup>3</sup>. Otra vez, el horno en que se ha cocido el pan etnográfico entre nosotros ha provenido del Nuevo Mundo: tal vez por esa sensación de “reiteración” recurrente del pasado, decidí dedicar mi investigación doctoral a la historia nacional de esta disciplina, centrándome primeramente en las crónicas de Indias<sup>4</sup>.

Pero –como dije al principio– también me he interesado por el lado “orientalista” de la misma: tanto con motivo del P. Acosta y su interés por las Indias orientales<sup>5</sup> como en el caso de otras obras posteriores: el trabajo a lo largo de una vida de 30 años entre los isleños bisayas, por parte del jesuita valenciano Juan Ignacio Alzina, en el s. XVII, que estudié tras propiciar su edición completa<sup>6</sup>; el reposo durante seis meses del ilustrado Malaspina y sus acompañantes españoles en Filipinas y en Vavao, de las islas Tonga<sup>7</sup>, por espacio de un semestre; y, finalmente, el destino asiático del militar progresista Juan Serrano Gómez, que visitó dos veces Filipinas (antes y después de la apertura del canal de Suez en 1869), e informó en España de etnografía oceánica a través de las revistas geográficas creadas por Joaquín Costa: principalmente, la *Revista de Geografía Comercial*<sup>8</sup>. Las ideas de Serrano sobre la colonización moderna estaban muy próximas a las del prócer independentista José

<sup>3</sup> Fermín del PINO, “Claudio Esteva, promotor de la antropología en Madrid. Recuerdos de un testigo”, *Arxiu d’Etnografia de Catalunya*, nº 19, 2018, p. 115-130.

<sup>4</sup> F. del PINO, “Historia de la Antropología en España: Opiniones y proposiciones en relación a las crónicas americanas”, Facultad de Ciencias Políticas y Sociología, Madrid, Lectura pública en abril de 1975.

<sup>5</sup> F. del PINO, “El misionero español José de Acosta y la evangelización de las Indias orientales”, *Missionalia Hispánica*, vol. XLII, Madrid, 1985, p. 275-298. Es al autor al que he dedicado más atención dentro del siglo de oro, y de él he publicado la edición crítica de su *Historia natural y moral de las Indias*, Madrid, C.S.I.C., Colección “De acá y de allá. Fuentes etnográficas”, 2008. También es a esta época a la cual he dedicado más tiempo, fuera de algunos ensayos sobre la antropología hispana de los siglos XVIII-XX que me han permitido una mínima visión de conjunto (expediciones ilustradas, regeneracionismo, exilados del 39...). Pero no son ahora de tanto interés como el período anterior, por tratar de etnografía “oriental” en sus orígenes europeos.

<sup>6</sup> Victoria YEPES, *Historia natural de las Islas Bisayas del Padre Alzina*, Madrid, C.S.I.C., Biblioteca de Historia de América, 14, 1996; *Una etnografía de los indios bisayas del siglo XVII (del padre Alzina)*, Madrid, C.S.I.C., Biblioteca de Historia de América, 15, 1996; *Historia sobrenatural de las Islas Bisayas, del Padre Alzina*, Madrid, C.S.I.C., Biblioteca de Historia de América, 18, 1998; F. del PINO, “Visión e interpretación de Filipinas en los viajeros españoles: el caso del jesuita Alzina (1658)”, *Anales del Museo Nacional de Antropología* (Madrid), V, 1999a, p. 49-82.

<sup>7</sup> F. del PINO, “Los estudios etnográficos y etnológicos en la expedición Malaspina”, *Revista de Indias*, vol. XLII, 169-170, 1982, p. 393-465 + XVI láminas. Madrid.

<sup>8</sup> F. del PINO, “Juan Serrano Gómez (1837-1898) un militar regeneracionista y colaborador de Joaquín Costa”, *Agricultura y Sociedad*, XL, jul.-sept. 1986, 149-190. Madrid; *Idem*, “Juan Serrano Gómez, un militar de nuevo cuño”, *Revista de Indias* (CSIC), 213, 1998, p. 341-364.

Rizal, en la denuncia de la política colonial española –y en particular, de la política misional– y, quizá por ello, un costista renovador como Unamuno le dedicó un sentido homenaje a su muerte.

Sin embargo, aparte de estos acercamientos ocasionales, me mantengo más bien alejado de la etnografía oceánica. No obstante, mi punto de vista externo sigue siendo útil porque las cosas vistas desde diferentes perspectivas a las tradicionales son más interesantes. Y ello lo digo también por otro motivo más general, porque este carácter externo al orientalismo se corresponde con el proceso histórico mismo como se constituyó Oriente, del mismo modo que la idea definitiva del globo: desde América (a través del estrecho de Magallanes) fue desde donde se comprobó por primera vez la esfericidad empírica de la tierra (lo que motivó el emblema imperial concedido a Elcano: “*Primum me circumcidisti*”), y también se pudo percibir efectivamente en este viaje inaugural otro fenómeno verdaderamente global: la diferencia horaria de acuerdo a los meridianos (al toparse Elcano el 8 de julio de 1522, según su cuenta, con las islas de Cabo Verde, donde se creía era el día 9). Lo veremos luego mejor.

El océano Pacífico se “descubrió” como tal –es decir, con ese nombre y con esa consciencia de novedad– desde América, al atravesar el portugués Magallanes el estrecho de su nombre: fue Magallanes el que bautizó como “océano pacífico” lo que Balboa había denominado antes –en 1513– “mar del sur”. Nombre conservado hasta mucho después, y respetado luego –cosa no muy repetida– por los cartógrafos ingleses<sup>9</sup>. Y no solamente recibe su nombre desde las posesiones americanas, sino que una gran parte de los primeros descubrimientos oceánicos se deben a esfuerzos españoles (en gran parte, otra vez con marinos portugueses). A ello se puede deber que se llamase por los holandeses a ese Océano en el siglo XVII *mar español*, generalizado como *The Spanish lake*: porque así había sido hasta entonces<sup>10</sup>. Como dice Ramón Ezquerro<sup>11</sup>: “Durante el siglo XVI, la primacía –y casi exclusividad– de los viajes por Oceanía correspondió a navegantes españoles”.

Ahora no cabe distinguir la aportación española de la portuguesa, sino más bien verlas juntas para destacar que la cara oceánica que se ve desde América por la aportación española, es diferente y complementaria de la portuguesa, que se ve desde África. Aunque finalmente

<sup>9</sup> Ramón EZQUERRA, “Balboa”, en *Diccionario de Historia de España*, dirigido por German Bleiberg, tomo I, 1985, p. 449.

<sup>10</sup> Rainer F. BUSCHMANN *et al.*, *Navigating the Spanish Lake: the Pacific in the Iberian world, 1521–1898*, University of Hawai’i, Honolulu, 2014; Ana CRESPO SOLANA, “Las rivalidades hispano-neerlandesas en el Pacífico y la conquista de Australia”, *Anuario de Estudios Americanos*, 70, 2, Sevilla, jul.-dic. 2013, p. 479-507.

<sup>11</sup> R. EZQUERRA, “Oceanía”, *Diccionario de Historia de España*, dirigido por German Bleiberg, III, 1985, p. 78.

ambas proceden del aporte de numerosos viajeros europeos nutridos de una misma experiencia, mediterránea y atlántica, a lo largo de varios siglos. Lo que nos interesa particularmente es referirnos a la primera experiencia etnográfica de América y de Oceanía, como tal conjunto: quiero concentrarme en la aportación de unos misioneros que –otra vez– deben tanto a Portugal como a España. Los jesuitas desarrollaron su primer proyecto misional en Asia desde la protección portuguesa, aunque fueran muchos de ellos españoles inicialmente, en particular S. Francisco Javier<sup>12</sup>.

En este momento quiero poner el énfasis en el carácter “revolucionario” de la obra de algunos jesuitas en Asia y Oceanía para construir un nuevo nivel global o mundial desde sus coordenadas europeas, apoyándose tanto en el clasicismo como en la tradición cristiana. Al mismo tiempo, ofreceré alguna reflexión sobre las peculiaridades culturales del mundo asiático, frente a Europa y América: es a lo que llamo la “perspectiva etnográfica” del misionero. Ya veremos que en el tratamiento hispano de Oceanía (no solamente en Filipinas, como se admite) primó la presencia del misionero sobre la del conquistador o del funcionario de estado, al revés que en América y –sobre todo– al revés que en los países andinos, donde primaron los abogados.

### **Globalidad indiana, y revolución oceánica**

El concepto de *revolución oceánica* que se propone tiene la virtud de trascender la versión meramente americana de la modernidad para Europa, tan subrayada en los centenarios de 1492 o de 1898. En verdad, es la inclusión actual del eje asiático-oceánico lo que logra el efecto globalizador que se transmitió al mundo europeo al comienzo de la Edad moderna: porque sólo entonces es cuando se dio verdaderamente una dimensión *planetaria* en la cosmovisión europea. Hasta que no se circunnavegó el globo en 1519-22, no se vio realmente éste como tal –como universal–, aunque fuera “imaginado” por Colón y sus inspiradores. Para

---

<sup>12</sup> De él toma José de Acosta muchos consejos en su tratado misional de 1589. Aunque hubo numerosos malentendidos nacionales entre portugueses y españoles, especialmente en los dominios portugueses, tanto la monarquía hispana como la Compañía de Jesús usaron en el desarrollo de sus empresas de ambas tradiciones nacionales. Para comprender la frecuencia con que el idioma español dominaba o servía para efectos de difusión ultramarina en territorios asiáticos, es útil el trabajo de Josef WICKI, “La lengua castellana en la India portuguesa del siglo XVII”, en E. de la TORRE VILLAR (comp.) *La expansión hispanoamericana en Asia. Siglos XVI y XVII*, México, Fondo de Cultura Económica, 1980, p. 86-95.

Europa también, por otra parte, tuvo efectos políticos inmediatos esa circunnavegación: gracias a ella se constituyó el primer imperio planetario, que fue primero el *carolino* y enseguida el *filipino* (nombres que, curiosamente, también se da tempranamente a dos nuevos archipiélagos de las Indias orientales). Hernán Cortés quiso ganarse su legitimidad personal al frente de Nueva España ofreciéndole al emperador para su título imperial europeo extensas tierras, nuevas y más ricas. Pero fueron sus contemporáneos Magallanes y Elcano los que permitieron a Carlos V y a Felipe II sentirse los primeros *monarcas del mundo*, al frente de un imperio donde el sol no se ponía nunca. Tal vez no sea ocioso recordar que el nieto de Felipe II será llamado *Rey Planeta*, y es a este título honorífico envidiado a quien respondía su yerno Luis XIV cuando se hacía titular *Rey Sol*: en esa calidad enviaba a sus súbditos jesuitas de la Academia de Ciencias a entrevistarse con el emperador chino y satisfacer sus curiosidades cosmográficas. Todavía estamos celebrando los contactos iniciados por monarcas europeos con China, a través de los jesuitas. En el XXII congreso internacional de historia de las ciencias, celebrado en Pekín en julio de 2005, se han dedicado numerosas sesiones a la participación jesuita en la ciencia oficial china, y la embajada de Francia ofreció una lujosa exposición sobre las relaciones entre Luis XIV y el emperador Can Xi, en un palacio de Beijing. El académico hispanista Dr. Zhang Kai, contactado personalmente a través de la profesora Limei Liu, nos ha convencido del interés de estudiar los esfuerzos hispanos (jesuitas o no) por contactar con el saber tradicional chino: en particular, a partir del jesuita madrileño P. Diego de Pantoja, compañero permanente de Mateo Ricci, poco citado pero que le acompañó y le sucedió exitosamente en su aventura intelectual en la corte china a fines del s. XVI. Era el único español que acompañó esta misión, compuesta fundamentalmente de jesuitas portugueses e italianos, tal vez por ello poco estudiado. Tras publicar un compendio bio-bibliográfico que nos ofreció personalmente durante el congreso<sup>13</sup>, celebrando el centenario de la salida de Pantoja para China, se ha traducido en 2018 la obra completa en el IV centenario de su muerte, en Cantón.

Este título imperial suscitó una enorme rivalidad política de parte de los otros monarcas europeos, incluso del portugués. Creo que la participación y competencia ibérica –entre

---

<sup>13</sup> Zhang KAI, *Diego de Pantoja y China (1597-1997). Un estudio sobre la "Política de adaptación" de la Compañía de Jesús*. Pekín, Ed. de la Biblioteca de Beijing, 1997; *Idem, Diego de Pantoja y China. Obra ampliada y actualizada*. Madrid, Editorial Popular, 2018. Este mismo año, el mismo investigador chino presidió un Simposio dedicado a este jesuita y su época, por el Instituto Cervantes de Pekín y la Universidad de Estudios Extranjeros de Pekín: *Reflexiones sobre la historia de los intercambios culturales entre China y España: IV centenario del fallecimiento de Diego de Pantoja* (septiembre 2018). Se trató de una reunión densa con 2 mesas redondas en la tarde de inauguración y 7 paneles, en los dos días siguientes, con cerca de 40 participantes.

Portugal y España– es clave en la nueva conciencia de esta revolución oceánica, y no solamente a nivel técnico-náutico: la circunnavegación del globo –por un lado u otro, por oriente u occidente–es la que permitió a su vez descubrir la cuestión de la variación horaria de cada territorio, en función de los grados de latitud. Hubo el precedente de Sebastián Elcano al arribar en 1522 a las islas de Cabo Verde –como se ha dicho–, pero el mundo culto no leyó inmediatamente su relato de circunnavegación, ni tampoco sus testigos pudieron explicarlo satisfactoriamente. La conciencia erudita y la explicación final de por qué cada sitio tiene un cómputo horario propio –que hoy domina los husos horarios de acuerdo a los meridianos diferentes– se dio realmente en el contraste del calendario entre Manila y Cantón, dos puntos cercanos, cuando el jesuita Alonso Sánchez contactó con el P. Ruggieri en 1584 y notó un día de diferencia en el cómputo: fue entonces cuando se pudo comprobar que el santoral cristiano –que fijaba la identidad diaria del ciclo anual– era diferente para los que iban a Oceanía por México, o por el Cabo de Buena Esperanza.

Eso es lo que nos transmite Acosta en 1590, y pronto fue leído por todo el mundo, al ser reeditado y traducido a varias lenguas. Su relato no tiene desperdicio, incluso literariamente, siendo capaz de transmitirnos la sorpresa y la emoción derivada de las cosas recién descubiertas, aunque ocurrieron hace tiempo. Emoción que afecta a fenómenos de naturaleza universal, tanto a las Indias orientales como a las occidentales, y tanto a lo conocido como a lo desconocido:

[...] se han ya topado por Oriente y Poniente, haciendo círculo perfecto del universo, las dos coronas de Portugal y Castilla hasta juntar sus descubrimientos. Que cierto es cosa de consideración que por el Oriente hayan los unos llegado hasta la China y Japón, y por el Poniente los otros a las Filipinas, que están vecinas y casi pegadas con la China. Porque de la isla de Luzón, que es la principal de las Filipinas en donde está la ciudad de Manila, hasta Macao, que es la isla de Cantón<sup>14</sup>, no hay sino ochenta o cien leguas de mar en medio. Y es cosa maravillosa que, *con haber tan poca distancia, traen un día entero de diferencia en su cuenta*: de suerte que en Macao es domingo al mismo tiempo que en Manila es sábado: y así en lo demás, siempre los de Macao y la China llevan un día delantero, y los de las Filipinas le llevan atrasado. Acaeció al padre Alonso Sánchez (de quien arriba se ha hecho mención) que yendo de las Filipinas llegó a Macao en dos de mayo, según su cuenta: y queriendo rezar [el oficio] de San Atanasio, halló que se celebraba la fiesta de la invención de la Cruz, porque contaban allí tres de mayo. Lo mismo le sucedió otra vez que hizo viaje allá.

---

<sup>14</sup> Es decir, la ciudad estaba ubicada en un archipiélago a la entrada del inmenso golfo que conduce a Cantón, la gran puerta de China para los cristianos. Los portugueses eran obligados a residir en Macao, a las afueras de China, desde donde monopolizaban el comercio exterior con China para el resto de extranjeros. Maravilla el conocimiento geográfico mundial ya difundido entre jesuitas, aunque divulgado en periódicas cartas, una parte de las cuales publicaban en varias lenguas. Véase a continuación cómo calculaba las horas el P. Acosta, computando eclipses simultáneos en cada lugar.

A algunos ha maravillado esta variedad, y les parece que es yerro de los unos o de los otros: y no lo es, sino cuenta verdadera y bien observada. Porque, según los diferentes caminos por donde han ido los unos y los otros, es forzoso cuando se encuentran tener un día de diferencia. La razón de esto es porque los que navegan de Occidente a Oriente van siempre ganando día porque el sol les va saliendo más presto; los que navegan de Oriente a Poniente, al revés, van siempre perdiendo día o atrasándose porque el sol les va saliendo más tarde. Y, según lo que más se van llegando a Oriente o a Poniente, así es el tener el día más temprano o más tarde. En el Pirú –que es occidental respecto de España– van más de seis horas traseros, de modo que cuando en España es mediodía amanece en el Pirú: y cuando amanece acá, es allá medianoche. *La prueba desto he yo hecho por computación de eclipses de sol y de la luna*<sup>15</sup>.

Esa conciencia nítida de diferentes onomásticas sagradas aumentó cuando se reformó de forma definitiva en 1582 el calendario cristiano por el papa Gregorio XIII (1572-1585), quizá como efecto precisamente de la relativización de los calendarios cristianos ante otros cómputos diferentes (el romano, el árabe y el judío). Los cristianos ortodoxos de rito griego y ruso prosiguieron un tiempo con el calendario juliano (desde Julio César, 45 a. C.) añadiendo días de los bisiestos sucesivos, con resultado de adelantar varias semanas al gregoriano universal<sup>16</sup>. A cargo del jesuita Acosta precisamente estuvo en Lima la publicación de *La Pragmática de los 10 días*, el primer incunable sudamericano de 1584, donde se anunciaba el cambio de calendario perdiendo diez días en el mes de octubre (del 4 se pasa al 15 de octubre de 1582). Y el P. Ricci, que poco más tarde compuso para el emperador chino calendarios de acuerdo al nuevo sistema gregoriano, había colaborado antes en los trabajos romanos del astrónomo jesuita P. Clavius, para preparar el nuevo calendario.

El calendario gregoriano se originó a partir de un primer estudio realizado en 1515 por científicos de la Universidad de Salamanca, y de un segundo en 1578. Del primero, se hizo caso omiso y del segundo, finalmente, surgió el actual calendario mundial, aunque el mérito se atribuyó a otros personajes. En las Tablas alfonsíes, realizadas por iniciativa del monarca Alfonso X de Castilla, fue asignado al año-tropical un valor de 365 días 5 horas 49 minutos y 16 segundos: el cual fue tomado como correcto por la Comisión del Calendario. Pedro Chacón, matemático español, redactó el *Compendium* con el dictamen de Lilio, apoyado por

<sup>15</sup> J. de ACOSTA, *op. cit.*, libro III, cap. 25, cursivas añadidas.

<sup>16</sup> Felipe II fue de los primeros monarcas en aplicarlo en su amplio territorio (incluyendo los de Portugal, cuya corona heredó en 1580), junto con los italianos y polacos (poco después –en diciembre del 82– lo hicieron Francia y los países católicos del Sacro Imperio). Pero los países protestantes no lo hicieron hasta el s. XVIII, y los ingleses en 1752, y ésta es la razón por la que no coincide realmente la fecha de la muerte de Cervantes y Shakespeare, que murió no el 23 de abril de nuestro calendario actual (día internacional del libro) sino el día 13 (aunque computado nacionalmente como 23). Los ortodoxos esperaron al s. XX: Rusia soviética no lo hace hasta enero de 1918 (La “Revolución de Octubre” del 17, en realidad, fue en noviembre) y Grecia en 1923. No obstante, utilizan aún el calendario juliano para determinar la fecha de la Pascua. Países asiáticos modernizados adoptan el gregoriano antes: Japón en 1873 y China en 1912 y la República popular en 1949. Quedan fuera los países musulmanes, aunque países modernizados como Egipto lo hace en 1875 y Turquía en 1927.

el jesuita alemán Christophorus Clavius (Cristóbal Clavio, educado en Coimbra, donde conoce al matemático portugués Pedro Nunes), y se aprueba la reforma el 14 de septiembre de 1580, para llevarla a la práctica en octubre de 1582<sup>17</sup>. Para los jesuitas, los calendarios eran una de las principales claves de la capacidad cultural humana, y por ello el P. Acosta lo trata en su inventario cultural como el primero de los apartados dedicados a la civilización indiana, a lo largo del libro VI:

Comenzando, pues, por el repartimiento de los tiempos y cómputo que los indios usaban – *que es una de las más notorias muestras de su ingenio y habilidad*–, diré primero de qué manera contaban y repartían su año los mexicanos, y de sus meses y calendario, y de su cuenta de siglos o edades<sup>18</sup>.

Asomarse a diferentes calendarios y mapas (antiguos y modernos, cristianos o chinos) no solamente fue una muestra precoz de *relativismo* temporal sino también espacio-cultural: justamente fue entonces cuando se pudo cuestionar si China estaba “al oriente de Europa” en la cartografía jesuita ejecutada para el emperador, o a la inversa (Europa era la situada “al oeste de China”, como sostenían los chinos). La redondez de la tierra –una vez descubierta toda, finalmente– es la que permitió que, en adelante, ninguna de ellas fuera el centro de todas las demás: todas equidistan, y todas son alternativamente centros respecto de las demás. La consecuencia importante, pues, de ese descubrimiento temporal y espacial no es tanto la indiferencia relativista ante la hora exacta o la longitud del meridiano previamente establecido por Europa como, más bien, el descubrimiento inesperado de que los horarios y longitudes son relativos, es decir mutuamente “referenciales”.

El relativismo no tiene como fruto principal la simple duda ante una certeza anterior, que podría derivar en cinismo cuando se trata de asuntos morales o políticos, sino más bien la nueva conciencia de que las verdades generales –conocidas desde antes– “dependen” ellas mismas de factores circunstanciales. Cuando Ortega establecía que la *identidad* personal dependía de las circunstancias (recuerden, “yo soy yo y mi circunstancia”) no estaba renunciando a reconocer la identidad personal sino, al revés: quería reafirmarla, logrando

---

<sup>17</sup> Ver Ana María CARABIAS TORRES, *Salamanca y la medida del tiempo*, Ediciones Universidad de Salamanca, 2012. Posteriormente, la Universidad de Salamanca incluyó en su programa teórico las obras de Copérnico y Galileo (como hipótesis meras): los Estatutos de 1561 (Plan de Covarrubias) marcaban que en la cátedra de Astrología podía leerse a Copérnico. En 1594, esa lectura se declaraba obligatoria. Ver Eugenio de BUSTOS TOVAR, “La introducción de las teorías de Copérnico en la Universidad de Salamanca”, *Revista de la Real Academia de Ciencias Exactas, Físicas y Naturales*, 67 (2), 1973, p. 235-252. [http://www.rac.es/ficheros/Revistas/REV\\_20091030\\_00086.pdf](http://www.rac.es/ficheros/Revistas/REV_20091030_00086.pdf).

<sup>18</sup> J. de ACOSTA, *op. cit.*, libro VI, 2, cursivas añadidas.

establecer su específica etiología *contextual*. No otra cosa apuntaba el profesor Anderson<sup>19</sup>, cuando consideró el valor de la literatura de masas (novelas y prensa) como “origen textual” de la conciencia nacional (precisamente en ejemplos del mundo oriental, en particular de Filipinas con las novelas de Rizal, *Noli me tangere* y *el Filibusterismo*): así pudo mostrar que la conciencia compartida de una identidad comunal –por medio de una imagen concreta, simultáneamente compartida– es el factor desencadenante de la misma; la que hace que unos rasgos objetivos hace tiempo poseídos –pero no compartidos conscientemente– sean de pronto vistos como factores “preformativos” de las naciones. Las cosas o las gentes tienen identidad cuando se reconocen a sí mismas, justamente porque hay un referente externo, no antes. Las naciones pueden *existir* cuando poseen ciertos patrimonios comunes sus miembros, pero sólo *virtualmente*: es la conciencia de ellos por referencia compartida entre los miembros (su imagen repetida), y frente al exterior (es decir, el movimiento nacionalista, típicamente ‘polarizado’) el factor o vector que las constituye *realmente*<sup>20</sup>.

Hay diversos relatos del P. Acosta referidos a la navegación a –y desde– las Indias orientales y occidentales, donde se vuelve a ejemplificar bien el fruto principal (la idea de globalidad) como resultado de la comparación entre dos mundos culturales, y a un doble tiempo: entre Indias orientales y occidentales, y entre el saber antiguo y el moderno. Es el logro de una verdad más general, y más confirmada: no simplemente la sorpresa o, incluso, corrección de nuestra anterior ignorancia. Escojamos como muestra el pasaje (tal vez un poco largo, pero de gran interés narrativo) en que describe el fenómeno común de los vientos en diferentes latitudes, tanto en las Indias orientales como en las occidentales, y tanto en la navegación portuguesa como en la española. Los fenómenos naturales son percibidos como universales sólo cuando se constata que su repetición se produce en circunstancias idénticas (de latitud, en este caso), lo que justamente permite identificar que esta circunstancia las causa, o favorece:

De suerte que la ida [a Indias] es en poca altura, y siempre menos de veinte grados, que es ya dentro de los trópicos; y la vuelta es fuera dellos, por lo menos en veintiocho o treinta grados. *Y es la razón la que se ha dicho*: que dentro de los Trópicos reinan siempre ‘vientos de oriente’, y

---

<sup>19</sup> Benedict ANDERSON, *Comunidades imaginadas. Reflexiones sobre el origen y la difusión del nacionalismo*. México, Fondo de Cultura Económica, 1993.

<sup>20</sup> El factor de la circunstancia externa, la frontera, ha sido asumido como un axioma en la literatura antropológica sobre la etnicidad, a partir de la obra del antropólogo noruego Frederik BARTH, *Los grupos étnicos y sus fronteras. La organización social de las diferencias culturales*, F.C.E., México D.F., 1976 (original de Oslo, 1969). Con él dejamos de ver la etnicidad como factor autónomo, para verla como resultado de un “interfaz”, de un fenómeno “referencial”.

son buenos para ir de España a Indias Occidentales, porque es ir de oriente a poniente. Fuera de los Trópicos, que son en veintitrés grados, hállanse ‘vendavales’, y tanto más ciertos cuanto se sube a más altura: y son buenos para volver de Indias, porque son ‘vientos de mediodía y poniente’, y sirven para volver a oriente y norte. El mismo discurso pasa en las navegaciones que se hacen por el mar del Sur, navegando de la Nueva España o el Pirú a las Filipinas o a la China, y volviendo de las Filipinas o China a la Nueva España. Porque a la ida, como es navegar de oriente a poniente, es fácil, y cerca de la Línea se halla siempre viento a popa, que es ‘brisa’.

El año de 84 salió del Callao de Lima un navío para las Filipinas, y navegó más de mil y setecientas leguas, sin ver tierra; la primera que se reconoció fue la isla de Luzón adonde iba, y allí tomó puerto, habiendo hecho su viaje en dos meses, sin faltarles jamás viento ni tener tormenta. Y fue su derrota [= ruta] casi por debajo de la Línea: porque de Lima -que está a doce grados al Sur- vinieron a Manila, que está casi otros tantos al Norte. La misma felicidad tuvo en la ida al descubrimiento de las Islas que llaman ‘de Salomón’ Alvaro de Mendaña, cuando las descubrió: porque siempre tuvieron viento a popa hasta topar las dichas islas, que deben de distar del Pirú -de donde salieron- como mil leguas, y están en la propia [= misma] altura al Sur. La vuelta es como de Indias a España: porque, para hallar ‘vendavales’, los que vuelven de las Filipinas o China a México suben a mucha altura, hasta ponerse en el paraje de los Japones, y vienen a reconocer las Californias; y por la costa de la Nueva España tornan al puerto de Acapulco, de donde habían salido.

De suerte que en esta navegación *está también verificado* que de oriente a poniente se navega bien dentro de los Trópicos, por reinar vientos Orientales: y volviendo, de poniente a oriente, se han de buscar los ‘vendavales’ o ‘Ponientes’ fuera de los trópicos, en altura de veintisiete grados arriba. La misma experiencia hacen los portugueses en la navegación a la India, aunque es al revés: porque el ir de Portugal allí es trabajoso, y el volver es más fácil. Porque navegan a la ida de poniente a oriente, y así procuran subirse hasta hallar los vientos ‘generales’, que ellos dicen, que son también de veintisiete grados arriba. A la vuelta reconocen a las [islas] Terceras, pero esles más fácil porque vienen de oriente, y sírvenles las brisas o Nordeste. Finalmente, ya es *regla y observación cierta de marineros* [...] *Con la cual regla se han ya los hombres atrevido a emprender navegaciones extrañas para partes remotísimas y jamás vistas*<sup>21</sup>.

### Valoración novedosa de Acosta, en su faceta orientalista

A pesar de la trascendencia reconocida de la obra americanista de Acosta, prescindir también del lado ‘orientalista’ de Acosta –como hacen muchos americanistas en sus estudios y ediciones– es privarle de una faceta fundamental propia, y del contexto mayor de la Compañía de Jesús a que pertenece. Creo haber indicado ya<sup>22</sup> que Acosta ha sido mejor comprendido en sus aportaciones misionales por los orientalistas que por los americanistas: los padres F. Mateos y L. Lopetegui han valorado en exceso las acusaciones de sus enemigos personales dentro de la orden jesuita, que le condenaron por oponerse frontalmente a las decisiones “tiránicas” del P. Acquaviva: eran sus palabras dentro del informe al Papa

<sup>21</sup> J. de ACOSTA, *op. cit.*, libro III, capítulo 4, cursivas añadidas.

<sup>22</sup> F. del PINO, “El misionero español José de Acosta y la evangelización de las Indias orientales”, *op. cit.*

Clemente VIII, por no querer oír en congregación general las protestas de una parte de los jesuitas hispanos; y han enfatizado el peso de su proveniencia judía y su espíritu mundano, pronto cansado de la vida misionera (se regresa a los 14 años del Perú por indisposiciones físicas). Esas opiniones críticas se hallan hoy en radical revisión por parte de historiadores jesuitas de la propia orden<sup>23</sup>. Pero hace tiempo (en los años 40) que disintieron con la versión tradicional jesuita los especialistas de las misiones jesuitas orientales<sup>24</sup>, cuando le ubicaron como lejano predecesor del método orientalista de la “adaptación cultural”, en contra de las generalizaciones del americanista R. Ricard<sup>25</sup>, en el sentido de que todos los misioneros españoles habían defendido en las Indias Occidentales el método misional radical y rudo, el de la “tabla rasa”.

Si sus aportaciones etnográficas personales desde un punto de vista americanista suelen parecer “secundarias” (a pesar de que sus fuentes peruana y mexicana –Polo o Tovar– siguen siendo originales y fundamentales), siempre se han considerado muy bien sus breves alusiones a las culturas china y japonesa<sup>26</sup>: porque se basan en testimonios jesuitas tempranos, convenientemente señalados. Algún filólogo del mundo clásico como Elvira Gangutia<sup>27</sup> ya señaló su perspicacia lingüística: al diferenciar entre los sistemas de escritura china y japonesa, en cuanto al mayor componente fonético de la segunda, y al emitir sugerencias históricas originales sobre la escritura jeroglífica, luego seguidas atentamente por intelectuales ilustrados europeos de nota (Warburton, Condorcet).

No es el momento de referirme nuevamente<sup>28</sup> a todos los elementos de la cultura china y japonesa a que Acosta atendió, encerrados en cinco capítulos cuasi monográficos de los libros V (16, 17 y 25) y VI (5 y 6) de su historia indiana. El resto de la obra, sin embargo, tiene

<sup>23</sup> John O'MALLEY S.J., *Los primeros jesuitas* (trad. de Juan A. Montero Moreno, Bilbao-Santander), Mensajero-Ed. Sal Terrae (ed.), 1995; Claudio M. BURGALETA, S.J., *José de Acosta, S.J. (1540-1600): his life and thought* (Foreword by John W. O'Malley), Chicago, Jesuit Way, 1999; Francisco de Borja MEDINA S.J. “Blas Valera y la dialéctica ‘exclusión-integración del otro’”, *Archivum Historicum S.J.*, LXVI, p. 229-268, 1999.

<sup>24</sup> François DAINVILLE, S.J., *Les Jésuites et l'éducation de la société française. La Géographie des humanistes*, Paris, Beauchesne, 1940; Henri BERNARD-MAÎTRE, S.J., “De la mission apostolique à la mission moderne”, en Monseñor S. de la Croix (dir.) *Histoire universelle des missions catholiques*, tomo I, Paris, Librairie Grund, 1956; Ángel SANTOS HERNÁNDEZ, S.J., *Adaptación misionera*, El Siglo de las Misiones (ed.), Bilbao, 1958.

<sup>25</sup> Robert RICARD, *La conquista espiritual de México...*, México, Ed. Jus, 1946 (1986, F.C.E.); *Idem*, “Comparison of Evangelization in Portuguese and Spanish America”, *The Americas*, 14 (4), 1958, p. 450-62.

<sup>26</sup> Charles Ralph BOXER, *South China in the sixteenth century...* London, Hakluy Society, 1953; Donald F. LACH, *Asia in the making of Europe*, Chicago, University of Chicago Press, 10 tomos, 1965-1976.

<sup>27</sup> Elvira GANGUTIA, “El P. Acosta y las teorías lingüísticas de la Ilustración”, en Francisco de SOLANO y Fermín del PINO (eds.) *Homenaje a Gonzalo Fernández de Oviedo, primer cronista de Indias. La América y la España del siglo XVI*. Madrid, C.S.I.C., Instituto Gonzalo Fernández de Oviedo, 1982, p. 363-372.

<sup>28</sup> F. del PINO, “El misionero español José de Acosta y la evangelización de las Indias orientales”, *op. cit.*

alusiones reiteradas al mundo asiático-oceánico (generalmente, para explorar el carácter universal de los fenómenos *naturales* mencionados), aunque siempre breves. Quiero ahora solamente considerar de sus alusiones directas al mundo oriental algún aspecto del campo cultural para mostrar que –al igual que en su historia natural y cosmografía, de que hemos hecho mención en citas anteriores– Acosta pretende siempre “globalizar” su visión cultural del mundo americano, verla en toda su variedad: y eso lo logra precisamente en el contraste del Nuevo Mundo con las Indias orientales.

Todo su interés –aparentemente breve– en el campo religioso oriental es para indicar la escasa fe en los rituales, sobre todo de China, mostrando el poco respeto que se tiene de los *bonzos* por parte de los *mandarines*, por contraste con las sociedades americanas: creo que puede verse aquí una de las primeras manifestaciones del conocido pensamiento jesuita acerca de la poca religiosidad china –frente a su rica etiqueta–, que sustentará luego la confianza jesuita en la falta de religiosidad –y, por tanto su propuesta de tolerancia cristiana– respecto de los “ritos chinos”. Efectivamente, después de describirlos brevemente con noticias de cartas jesuitas recientes, pondera especialmente el poco aprecio que hacen de ellos los funcionarios chinos del emperador:

De los *bonzos* o religiosos de la China refieren Padres [jesuitas] que estuvieron allá dentro haber diversas maneras u órdenes...y que de ordinario son poco estimados, y los mandarines o ministros de justicia los azotan como a los demás... A los *varelas* o monasterios de estos monjes van de ordinario los mandarines a recrearse, y casi siempre vuelven borrachos... dentro de ellos hay templos, *pero en esto de ídolos y templos hay poca curiosidad en la China, porque los mandarines hacen poco caso de ídolos y tiénelos por cosa de burla*; ni aun creen que hay otra vida, ni aun otro paraíso sino tener oficio de mandarín; ni otro infierno sino las cárceles que ellos dan a los delinquentes. Para el vulgo dicen que es necesario entretenerle con idolatría, como también lo apunta el filósofo (Aristoteles, 12:8, *Metaph.*) de sus gobernadores<sup>29</sup>.

Lo que más parece llamarle la atención de China es su conocimiento de un novedoso sistema de escritura, porque en su tratado misional había determinado una separación de método misional para pueblos literatos, debido a que “dondequiera que hay libros y monumentos escritos, la gente es más humana y política”<sup>30</sup>. Pero en la historia, que se publica al año siguiente del tratado (aunque su redacción es posterior en una docena de años), su estimación sobre el valor de la escritura china es menor. Lo que Acosta destaca ahora es que

---

<sup>29</sup> J. de ACOSTA, *op. cit.*, libro V, 16, cursivas añadidas.

<sup>30</sup> J. de ACOSTA, “*De procuranda indorum salute, predicación del Evangelio en las Indias*” en *Obras del P. José de Acosta de la Compañía de Jesús*. Estudio preliminar y edición del P. Francisco Mateos, Madrid, Atlas, 1954, p. 387-608. Ver “Proemio” p. 39.

finalmente los chinos tienen jeroglíficos como escritura, lo cual es inferior a la escritura fonética; y, en ese sentido, llega a alabar más la cultura mestiza de los cristianos peruanos que la de los chinos pre-cristianizados:

Esto es, en suma, lo que los nuestros refieren de las letras y ejercicios de ellas de la China, que no se puede negar sea de mucho ingenio y habilidad. Pero todo ello es de muy poca sustancia, porque en efecto toda la ciencia de los chinos viene a parar en saber escribir y leer, pues no son letras las suyas que sirvan para palabras, sino figurillas de innumerables cosas que con infinito trabajo y tiempo prolijo se alcançan; y, *al cabo de toda su ciencia, sabe más un indio del Pirú o de México que ha aprendido a leer y escribir que el más sabio mandarín de ellos*: pues el indio, con veinte y cuatro letras que sabe escribir y juntar, escribirá y leerá todos cuantos vocablos hay en el mundo; y el mandarín, con sus cien mil letras, estará muy dudoso para escribir cualquier nombre propio, de Martín o Alonso; y mucho menos podrá escribir los nombres de cosas que no conoce, porque en resolución el escribir de la China es un género de pintar o cifrar<sup>31</sup>.

Lo que Acosta termina mostrando de la escritura, por comparación entre las Indias orientales y occidentales, es que también en éstas –antes tenidas por inferiores culturalmente– hay rasgos de ingenio. Pero, sobre esta valoración americana, predomina su intención de comprender la especificidad de cada escritura dentro de una gama mayor de tipos. Así, por ejemplo, concluye los varios capítulos que dedica en el libro VI al sistema de escritura (que es el segundo rasgo en importancia cultural, después de los calendarios):

Los chinos no escriben ni como los griegos ni como los hebreos, sino de alto abajo, porque como no son letras sino dicciones enteras –que cada una figura o carácter significa una cosa– no tienen necesidad de trabar unas partes con otras, y así pueden escribir de arriba abajo. Los de México, por la misma razón no escribían en renglón de un lado a otro, sino al revés de los chinos: comenzando de abajo iban subiendo, y de esta suerte iban en la cuenta de los días y de lo demás que notaban. Aunque, cuando escribían en sus ruedas o signos, comenzaban de en medio –donde pintaban al sol–, y de allí iban subiendo por sus años hasta la vuelta de la rueda.

Finalmente, todas cuatro diferencias se hallan en escrituras: unos escriben de la derecha a la izquierda, otros de la izquierda a la derecha, otros de arriba abajo, otros de abajo arriba: *que tal es la diversidad de los ingenios de los hombres*<sup>32</sup>.

Como de Perú no puede hablar propiamente de *escritura*, ni siquiera de *pintura* jeroglífica, señala cómo los peruanos han aprendido pronto a usar sus sistemas nemotécnicos para recordar cosas nuevas aprendidas, y cómo en cuestiones de contabilidad incluso nos ganan a los cristianos:

<sup>31</sup> J. de ACOSTA, *op. cit.*, libro VI, 6, cursivas añadidas.

<sup>32</sup> *Ibid.*, libro VI, 9, cursivas añadidas.

Pues verles otra suerte de *quipos* que usan, de granos de maíz, es cosa que encanta. Porque una cuenta muy embaraçosa –en que tendrá un muy buen contador que hacer por pluma y tinta, para ver a cómo les cabe entre tantos tanto de contribución, sacado tanto de acullá y añadiendo tanto de acá, con otras cien retartalillas [DRAE: “retahila de palabras”]– tomarán estos indios sus granos, y pondrán uno aquí, tres acullá, ocho no se dónde; pasarán un grano de aquí, trocarán tres de acullá: y, en efecto, ellos salen con su cuenta hecha puntualísimamente, sin errar un tilde. Y mucho mejor se saben ellos poner en cuenta y razón de lo que cabe a cada uno de pagar, o dar, que sabremos nosotros dárselo por pluma y tinta averiguado. Si esto no es ingenio y si estos hombres son bestias, júzguelo quien quisiere, que lo que yo juzgo de cierto es que *en aquello a que se aplican nos hacen grandes ventajas*<sup>33</sup>.

El propósito de Acosta en su *Historia* ya no es –como se sabe que lo era en su tratado misional– oponer o modular la metodología misional según niveles de cultura diferentes (*salvajes, bárbaros y civilizados*, preludiando estrechamente la terminología de los propios antropólogos victorianos del s. XIX), sino más bien defender con todos los argumentos posibles la necesidad de comprender la complejidad cultural de los indios, sean americanos o asiáticos. Como la batalla asiática le parece que está ganada<sup>34</sup>, centra su atención en los americanos. A este respecto, se ha destacado hasta la saciedad la originalidad del sistema tripartito con que Acosta divide a los indios en su proemio al tratado misional (que recuerda de cuando en cuando en la historia, añadiéndole un tinte “evolutivo” para diferenciar a los peruanos y mexicanos respecto de los que viven como “behetrias” –araucanos, otomíes– y los que nunca tienen asiento ni orden social jerárquico, los salvajes). Pero recientemente he podido comprobar que incluso la distinción cultural entre americanos y asiáticos, en términos de niveles culturales, era una vieja distinción de los misioneros españoles, antes de llegar los jesuitas: de parte, por ejemplo, de Motolinía y Fr. Pedro Simón, por ejemplo<sup>35</sup>.

En lo que los jesuitas se diferencian de otras órdenes religiosas (y ello con carácter discrecional y no absoluto, dadas las muchas excepciones entre intelectuales de otras confesiones regulares) es en la tolerancia con los rasgos culturales previos. Conocido es el incidente de los “ritos chinos”, ya aludido, que se basaba en parte en una supuesta falta china de consideración hacia la religiosidad, oponiendo “etiqueta” a “religión”. Es en la medida en que los bonzos no son estimados por los mandarines o no guardan rígidamente sus votos – como vimos antes en una cita de Acosta–, en la que no necesitan ser erradicadas sus normas

<sup>33</sup> *Ibid.*, libro VI, 8, cursivas añadidas.

<sup>34</sup> Ésa es la impresión que da su texto de 1590, y debemos creer a quien defendió ante el rey la diferencia de método evangélico entre las Indias orientales y occidentales –contra la opinión de algunos jesuitas en Filipinas, como su informante el P. Sánchez–, destacándolo en el proemio al tratado misional de 1589, que lo dedica ahora al rey, no simplemente al general jesuita.

<sup>35</sup> Lino GÓMEZ CANEDO, “Sobre los franciscanos y el Oriente”, en *La expansión hispanoamericana en Asia. Siglos XVI y XVII*, E. de la TORRE VILLAR (comp.), México, Fondo de Cultura Económica, 1980, p. 86-95.

como anti-religiosas. Si los ritos chinos se pueden conservar es, también, porque los jesuitas tienden a ver en ellos sus *funciones* sociales, más que su *naturaleza* religiosa. La obra de Acosta muestra numerosas veces consciencia de que los ritos y los mitos religiosos de los americanos “cumplen” también funciones sociales y, por ello, se trata reiteradamente en su Historia de explicar los significados adscritos a los diferentes actos rituales.

Creo que tradicionalmente se ha exagerado la supuesta actitud homogénea de las diversas órdenes religiosas ante las religiones populares y ante otras exteriores al catolicismo, cuando es evidente que para sus comentarios teológicos tienen diferentes autores de base, y diferente especialización en la acción evangélica. Tuvimos tiempo de comprobarlo en un texto colectivo dedicado a las imágenes diversas del Demonio en España e Hispanoamérica<sup>36</sup> (en que varios autores han destacado lo peculiar al respecto en diversos períodos, sistemas religiosos y órdenes religiosas –católicas o protestantes. El llamado “naturalismo” jesuita – que les permite “desacralizar” las culturas descritas de los otros– viene en correlato con su propia desacralización, por comparación con las otras órdenes católicas. Esta, a su vez, proviene seguramente de su erudición clasicista y del hábito nuevo en ver en la conducta ritual sus funciones sociales y políticas. En la medida en que los pueblos “indianos” le recuerdan las descripciones conservadas de los pueblos grecolatinos, así como en la Patrística y los tiempos bíblicos, es como los jesuitas lo consideran rasgos “familiares” y, por tanto, rasgos tolerables.

Si alguno se maravillare de algunos ritos y costumbres de los indios, y los despreciare por insipientes y necios o los detestare por inhumanos y diabólicos, mire que en los griegos y romanos –que mandaron el mundo– se hallan o los mismos o semejantes, y a veces peores. Como podrá entender fácilmente, no sólo de nuestros [cristianos] autores Eusebio cesariense, Clemente alejandrino, Teodoreto cirense y otros; sino también de los mismos suyos, como son Plinio, Dioniso Halicarnaso y Plutarco<sup>37</sup>.

Su oposición declarada y espontánea a las propuestas de conquista del imperio chino de parte del P. Sánchez, cuando se encontró con él en México en su común viaje a la corte madrileña y romana, revela la diferente reacción misional del misionero ante las Indias

---

<sup>36</sup> F. del PINO (coord.), *Demonio, Religión y Sociedad entre España y América*, Madrid, C.S.I.C., Biblioteca de Dialectología y Tradiciones populares, XXXV, 2002.

<sup>37</sup> J. de ACOSTA, *op. cit.*, libro V, cap. 1.

orientales y las occidentales<sup>38</sup>. Acosta propuso el *método evangélico* para la evangelización de la China y Japón, sin conquistadores de por medio, porque comprendía desde su esquema aristotélico que eran sociedades “civilizadas” que no necesitaban ser transformadas previamente, en su vida natural y política. Es decir, la debilidad comparativa del misionero – actuando en una sociedad con príncipes propios como ocurrió asimismo en la Europa protestante, otro territorio de actuación particular jesuita– les llevaba a una actitud de tolerancia ante el otro, ante el objeto de cristianización.

Fue, tal vez, la mayor experiencia global del P. Acosta sobre el P. Sánchez –que sólo conocía bien el caso misional filipino, acompañado de conquistadores– y su espíritu comparativo tanto dentro de las Indias americanas (donde halló pueblos salvajes y políticos) como en Oriente, y tanto en el presente como en la tradición clásica, lo que le permitió una tolerancia y una propuesta de adaptación intercultural que explica la solidez de su propuesta misional, válida por mucho tiempo y para muchas situaciones territoriales.

---

<sup>38</sup> F. del PINO, “El misionero español José de Acosta y la evangelización de las Indias orientales”, *op. cit.*

S.L.N.L

Société des Langues Néo-Latines